

Sommaire

Frontières

- Régions métisses et régions indiennes au Chiapas central. Essai de chronotopologie
par *Juan Pedro Viqueira* 5

Dialogue

- Déterminants territoriaux de l'innovation, compétitivité stratégique et dynamiques spatiales de l'industrie au Venezuela (approche sectorielle à partir du cas de l'industrie chimique)
par *Didier Ramousse* 27
- Penser l'innovation dans les pays en développement. L'exemple de l'industrie chimique mexicaine
par *Daniel Villavicencio* 49

Dossier

CHANGEMENT SOCIAL, RUPTURES ET TRANSMISSIONS CULTURELLES AU MEXIQUE

coordonné par Marielle Pepin Lehalleur

- Évolutions culturelles au Mexique. Approches anthropologique
par *Marielle Pepin Lehalleur*67
- “Je plie, et ne romps pas”. La vision teenek de la marginalité et de l'ethnicité (Huastèque vézacruzaïne, Mexique)
par *Anath Ariel de Vidas* 79
- À la croisée des identités. Les aménagements de l'alliance chez les migrants mixtèques (frontière Nord du Mexique)
par *Françoise Lestage*97
- Du sillon au disque compact : famille et culture villageoise dans l'industrie de la musique
par *Jorge A. Gonzalez*115
- Des fleurs à exporter. Flexibilité productive et trajectoires de travail au Mexique
par *Sara María Lara Flores*131

Femmes venues à la ville et autres mobilités. Ruptures et inflexions culturelles dans des récits autobiographiques (Mérida, Mexico, Tijuana)
par *Orlandina de Oliveira* et *Marielle Pepin Lehalleur*149

Information scientifique

Coyolxauhqui et le were-jaguar : de l'objet d'art au mythe
par *Caterina Magni*171

Lectures181

Institutions188

RECTIFICATIF AU NUMÉRO 24 DES *CAHIERS DES AMÉRIQUES LATINES*

Une erreur matérielle a rendu incompréhensibles les premières lignes de l'article de Jorge Grandi et Daniel Schutt paru dans le numéro 24 des CAL sous le titre : « Mercosur, une union douanière en construction ».

Il fallait lire :

«Le Marché commun du Sud (Mercosur) est par son potentiel économique la quatrième zone économique du monde. Son produit intérieur brut (PIB) se situe à la fin de 1995 autour de 995 milliards de dollars, le plaçant derrière l'Union européenne (8398 milliards de dollars), l'Alena (7770 milliards de dollars) et le Japon (5108 milliards de dollars), mais devant l'Association des pays du Sud-Est asiatique (Asean : moins de 700 milliards de dollars) et la Fédération de Russie (344 milliards de dollars)».

FRONTIÈRES

RÉGIONS MÉTISSSES ET RÉGIONS INDIENNES AU CHIAPAS CENTRAL ESSAI DE CHRONOTOPOLOGIE

JUAN PEDRO VIQUEIRA *

Dès qu'on prononce le nom de l'État du Chiapas, l'image qui vient à l'esprit de la plupart des personnes est celle de ses villages indiens. Cette association d'idées s'est renforcée à partir de la rébellion zapatiste du premier janvier 1994. Néanmoins le Chiapas n'est pas l'État du Mexique qui possède le plus grand nombre d'Indiens. Le Oaxaca en abrite davantage (1 018 106 Indiens de plus de 5 ans contre 716 012 au Chiapas)¹. Le Chiapas n'est pas non plus l'État qui a le plus fort pourcentage d'Indiens. Le Yucatán, avec presque 45% d'Indiens, le Oaxaca avec 39% et le Quintana Roo avec 32% devançant de beaucoup le Chiapas qui n'en compte que 26%. Mais il est vrai que « Los Altos » et la Forêt lacandone, où habitent 574 970 personnes de plus de cinq ans parlant une langue méso-américaine, forment à elles deux la région indienne la plus grande du Mexique. Dans cette région, les Indiens représentent 80% de la population totale. Mais dans le reste de l'État du Chiapas leur nombre est très réduit.

En effet, le Chiapas se caractérise par une opposition très marquée entre ses régions indiennes et ses régions métisses. L'immense majorité de ses municipalités peuvent être classées sans le moindre doute comme métisses (moins de 22% d'Indiens) ou comme indiennes (plus de 70% d'Indiens).

Des 111 municipalités qui forment l'État du Chiapas, il n'y en a que dix qui se trouvent dans une situation intermédiaire, c'est à dire que le pourcentage d'Indiens est supérieur à 30% mais inférieur à 60% de la population totale.

* Chercheur au Colegio de México, Mexique.

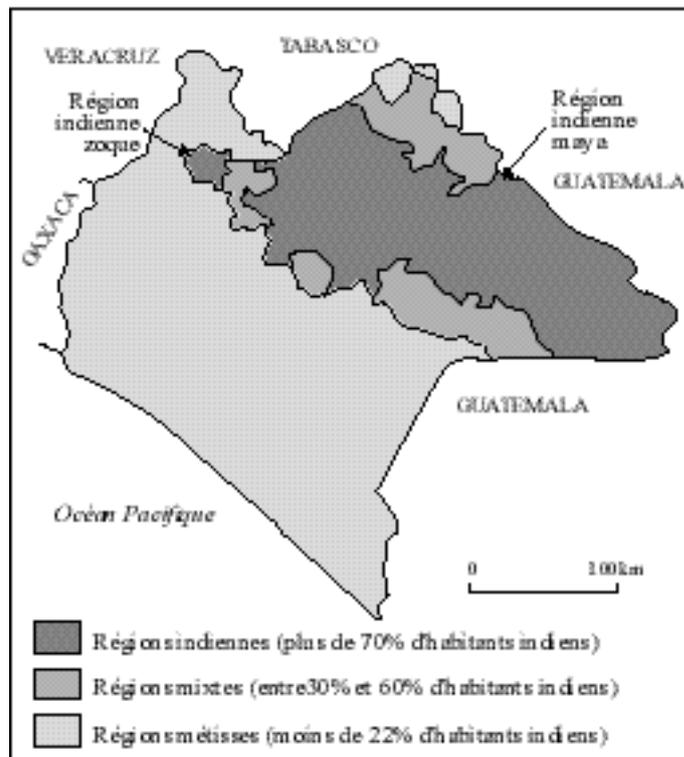


Carte 1. Le Chiapas dans sa région

De ces dix municipalités, six d'entre elles se trouvent dans ce qu'on peut appeler, faute de mieux, une étape de transition, vu que la composition de la population a fortement évolué au cours de ce siècle. Dans certains cas une grande partie de la population indienne a abandonné sa langue et son identité (Rayón et Pantepec, d'origine zoque). Dans d'autres cas, des Indiens de municipalités voisines s'y sont installés à la recherche de terres ou d'emplois (Soyaló, Palenque, Teopisca et San Cristóbal de Las Casas), ce qui a fait augmenter leur pourcentage. On ne trouve donc que quatre municipalités (Ixhuatán, Pueblo Nuevo Solistahuacán, Bochil et Las Margaritas) où règne depuis le début du siècle un certain équilibre entre le nombre d'Indiens et le nombre de Métis ou *Ladinos*, comme on les nomme avec plus de précision au Chiapas. Dans ces cas-là, les *Ladinos* résident dans la ville siège de la municipalité, tandis que les Indiens habitent dans des petits villages ou hameaux connus selon les cas comme *parajes* ou *colonias*.

La question qui se pose alors est de savoir pourquoi un territoire dans lequel la population espagnole et métisse a été extrêmement réduite pendant toute la période coloniale (à peine 20% en 1778) connaît aujourd'hui une distribution d'Indiens et *Ladinos* aussi polarisée. Ou, ce qui revient au même, pourquoi certaines régions du Chiapas ont perdu leur identité indienne tandis que d'autres la conservent avec force?

RÉGIONS MÉTISSÉS ET RÉGIONS INDIENNES AU CHIAPAS CENTRAL



Carte 2. Régions métissées et régions indiennes au Chiapas (1990)

À notre avis, la seule façon de répondre à cette question est de reconstruire les histoires des différentes régions de l'État du Chiapas, pour voir à quel moment et face à quelles circonstances certaines d'entre elles ont perdu leur caractère indien, soit que les Indiens aient été anéantis, soit qu'ils se soient métissés, soit tout simplement qu'ils aient abandonné leur langue et leur identité, qu'ils se soient donc « ladinisés ».

Dans l'impossibilité de développer l'histoire des neuf régions socio-culturelles du Chiapas dans l'espace d'un seul article, nous limiterons cet essai de chronotopologie au Chiapas central (La Dépression centrale; Les Montagnes Zoques; Les Plaines de Comitán; « Los Altos »; et La Forêt lacandone). Signalons tout de même que, dans aucune des municipalités qui composent les quatre régions que nous laisserons de côté (Les Plaines de Pichucalco; Les Plaines de Palenque; La Sierra Madre; et Le Soconusco), le pourcentage d'habitants qui parlent une langue indienne ne dépasse 13%, à l'exception de Palenque qui en compte 41%.

Nous commencerons par l'histoire de la Dépression centrale qui fut une des premières régions du Chiapas central où la population indienne est devenue minoritaire.



Carte 3. Régions socio-culturelles du Chiapas

LA DÉPRESSION CENTRALE

La Dépression centrale - ce grand bassin qui sépare la Sierra Madre de Chiapas du Massif central, et par où coule en partie le fleuve du Grijalva - était, avant l'arrivée des Espagnols, le siège d'un grand nombre de groupes humains appartenant à des familles linguistiques différentes qui ont été attirés par la fertilité des terres et par la possibilité de les irriguer grâce à l'abondance de rivières qui déversent leurs eaux dans le Grijalva. Les divers groupes mayas qui arrivèrent du nord (Tzeltales et Tzotziles) et de l'est (Tojolabales) déplacèrent au début de l'ère chrétienne les résidents Zoques qui durent se replier vers l'ouest. Vers le VII^e siècle, un groupe de la famille otomangue - les Chiapanèques - s'empara de la partie centrale du bassin, ce qui lui permit de contrôler les routes de commerce les plus importantes de la région. Leur principale ville - Chiapan en langue nahuatl, Chiapa de Indios à l'époque coloniale, et aujourd'hui nommée Chiapa de Corzo - a provoqué l'admiration des premiers Conquistadors qui arrivèrent au Chiapas².

Avec la colonisation espagnole, la Dépression centrale connut un effondrement démographique. Les épidémies venues d'Europe firent des ravages dans cette région chaude et souvent marécageuse. En outre, les Espagnols s'emparèrent des meilleures terres, tandis que les Indiens étaient obligés de travailler dans différentes entreprises coloniales, telles que la culture de canne à sucre, l'élevage, les mines d'or près de Copanaguastla, ou comme porteurs sur les chemins qui menaient au Guatemala, au Oaxaca, au Veracruz et au Tabasco³. Plusieurs villages ont disparu et la marge gauche du Grijalva s'est presque totalement dépeuplée. La population n'a commencé à croître de façon continue qu'à partir de la deuxième moitié du XVIII^e. Malgré cette reprise générale, les Tojolabales (ou Coxoh) qui habitaient au fond de la vallée disparurent pendant ce siècle-là⁴. Les Indiens cabiles (ou chicomultèques) déjà très diminués à la fin de la période coloniale ont cessé d'exister au début du XX^e siècle⁵. Les populations tzeltales et tzotziles qui se sont établies dans le piémont de « Los Altos » ont été plus fortunées, car elles purent vivre dans un climat plus doux, sans abandonner pour autant leurs terres au fond de la vallée. Elles commencèrent à se remettre de la chute démographique à la fin du XVII^e siècle et connurent un lent processus de « ladinisation » qui n'a pas encore pris fin. Ainsi, par exemple les Tzotziles de Venustiano Carranza (connus localement sous le nom de Totoques) constituent aujourd'hui 20% de la population totale de la municipalité. L'habileté avec laquelle ils ont su manier leur identité indienne leur a permis de récupérer une bonne partie de leurs terres communales et de créer une organisation paysanne indépendante très combative, qui a adhéré à la « Organización Campesina Emiliano Zapata » (OCEZ)⁶.

Les Chiapanèques, qui peuplaient la partie centrale du bassin, ont eu un destin bien singulier. Ce courageux groupe de guerriers, qui avait réussi à échapper à la domination des Mexicas, a résisté avec ténacité à la conquête espagnole en 1524. Malgré leur défaite, ils se sont encore rebellés par deux fois, en 1532 et 1534⁷. Mais après ces échecs, ils changèrent complètement leur stratégie et devinrent les alliés les plus sûrs et les plus fermes des Espagnols, qu'ils aidèrent à conquérir la Forêt lacandone et à mater la grande rébellion des Indiens de « Los Altos » en 1712. En même temps que leur nombre diminuait tout au long de la période coloniale, les élites chiapanèques conduisirent leur peuple sur le chemin du métissage culturel. Ces caciques donnèrent l'exemple en apprenant rapidement l'espagnol et en achetant des permis pour pouvoir s'habiller à la mode espagnole, porter des armes et monter à cheval - privilèges refusés aux Indiens. Leurs sujets leur emboîtèrent le pas sans trop tarder. Au XVIII^e siècle la plupart d'entre eux parlaient déjà l'espagnol. Au début du XIX^e siècle les officiers chargés du recensement ne purent localiser à Chiapa que 400 tributaires indiens (ce qui équivaut environ à 1 320 individus). L'autre moitié de la population avait réussi à convaincre les officiers de leurs origines « métisses⁸ ». Mais parmi ces 400 Indiens, il y avait 40 caciques, quand dans le reste du Chiapas 11 autres seulement avaient réussi à conserver le titre et les privilèges afférents⁹. Les caciques chiapanèques avaient ainsi mené à bien la double stratégie consistant à introduire leurs sujets sur la voie de la « ladinisation » sans perdre leur pouvoir.

TABLEAU I
POPULATION DU CHIAPAS PAR RÉGIONS (1595-1990)

	1595	1611	1684	1778	1814	1900	1930	1940	1950	1970	1990
Soconusco	7 536	6 171	3 757	10 313	13 178	48 735	126 809	160 317	222 787	392 497	726 330
Sierra			256	326		16 523	40 179	51 208	62 207	83 888	147 164
Dépression centrale	29 420	24 428	21 661	19 236	26 376	81 416	117 869	150 580	214 350	403 566	899 744
Plaines de Comitán	5 795	3 869	2 620	7 384	9 447	28 458	33 292	41 742	49 932	86 939	173 789
Forêt lacandone	3 092	2 945	3 010	3 138	2 854	24 297	30 196	30 769	36 985	75 234	224 624
Los Altos	18 807	19 315	20 660	29 489	64 974	106 090	111 303	149 949	202 956	318 474	653 314
Montagnes zoques	14 609	13 885	12 055	11 557	9 378	33 530	48 008	63 927	78 369	130 983	221 988
Plaines de Palenque	597	224	191	264	2 058	5 004	7 800	10 341	14 631	37 549	82 714
Plaines de Pichucalco	630	490	467	2 007	1 922	16 557	14 528	21 052	24 809	39 923	80 829
TOTAL	80 486	71 327	64 677	83 714	130 187	360 610	529 984	679 885	907 026	1 569 053	3 210 496

TABLEAU 2 :
 POURCENTAGES DE POPULATION INDIENNE DU CHIAPAS PAR RÉGIONS (1778-1990)

	1778	1814	1900	1930	1940	1950	1970	1990
Soconusco	60,21%	51,92%	0,68%	7,98%	6,26%	2,56%	2,01%	1,25%
Sierra	100,00%		53,34%	48,55%	40,32%	21,39%	7,13%	4,39%
Dépression centrale	80,54%	74,04%	11,42%	7,74%	5,94%	4,21%	3,31%	4,40%
Plaines de Comitán	76,94%	69,84%	2,55%	9,58%	5,94%	2,86%	2,13%	6,57%
Forêt lacandone	86,46%	83,85%	76,12%	78,53%	78,90%	64,61%	59,62%	70,58%
Los Altos	87,58%	92,05%	74,33%	69,57%	81,04%	77,22%	70,91%	82,82%
Montagnes Zoques	91,75%	83,94%	42,47%	48,63%	54,70%	35,81%	31,49%	33,03%
Plaines de Palenque	43,56%	88,44%	0,00%	2,00%	3,92%	2,90%	18,56%	31,37%
Plaines de Pichucalco	71,40%	14,31%	1,95%	1,22%	1,91%	0,01%	0,49%	1,93%
TOTAL	81,71%	80,76%	36,35%	31,58%	32,94%	26,18%	22,12%	26,42%

Notes: Les sources démographiques utilisées sont indiquées à la fin de l'article. Les chiffres de 1595, 1611 et 1684 font référence seulement à la population indienne. Les sources de ces années-là nous renseignent seulement sur le nombre de tributaires indiens. Pour obtenir le total de la population indienne nous avons multiplié le chiffre de tributaires par un facteur de conversion de 3.3. Le nombre d'habitants du Soconusco en 1595 provient de Janine GASCO, Una visión de conjunto. Le nombre d'habitants de la Sierra en 1778 provient de Pedro CORTES Y LARRAZ, Descripción geográfica-moral de la Diócesis de Goathemala, Guatemala, Sociedad de Geografía e Historia, 1958, 2 vols., et correspond aux années de 1768-1770. Pour une analyse plus détaillée des tendances démographiques du XVIe et XVIIe siècles, voir Juan Pedro VIQUEIRA, Chronotopologie d'une région rebelle, pp. 524-536.

Au XIX^e siècle, les terres fertiles des alentours de Chiapa, qui avaient fait la fortune de l'ordre des dominicains au temps de l'Empire espagnol, attirèrent de nombreux aventuriers, commerçants, éleveurs et agriculteurs qui devaient donner un nouvel essor au processus de métissage, lequel fut d'abord d'ordre culturel avant d'être biologique. Au début du XX^e siècle, il ne restait que quelques vieillards capables de parler le chiapanèque¹⁰. Aujourd'hui il n'y a que la physionomie très particulière des habitants de Chiapa de Corzo et de ses environs, les noms et les toponymes de la région, et la fête spectaculaire et coloré du mois de janvier avec ses danses masquées qui rappellent que Chiapa fut dans le passé la plus grande ville indienne du Chiapas.

À l'est de Chiapa se trouvait, au XVI^e siècle, le petit village indien zoque de Tuxtla qui, grâce à ses terres fertiles et à son emplacement sur la route qui menait au Tabasco, au Veracruz et au Oaxaca, prit de plus en plus d'importance. Au XVIII^e siècle, Tuxtla avait réussi à déplacer Chiapa, sa voisine et rivale, en tant que principal centre commercial et urbain de la Dépression centrale. Bien qu'au moment de l'Indépendance Tuxtla ait été peuplé pour les trois quarts d'Indiens, la ville devint au cours des années suivantes la demeure de grands et puissants éleveurs qui étendirent leurs grands domaines dans toute la Dépression centrale, même sur la rive gauche qui se trouvait presque totalement dépeuplée. En 1900, Tuxtla ne comptait que 10% de population indienne. Grâce à la ténacité de ses groupes politiques libéraux, elle avait réussi à arracher à San Cristóbal, ville contrôlée par l'Église et les conservateurs, le siège des pouvoirs, pour devenir ainsi la nouvelle capitale de l'État du Chiapas. À partir de 1940, Tuxtla a connu une forte croissance démographique qui s'est amplifiée à partir de 1970, grâce à la construction de grands barrages hydroélectriques sur le Grijalva qui ont attiré une grande quantité de travailleurs et de commerçants.

LES MONTAGNES ZOQUES

La transformation de Tuxtla de village indien en capitale moderne et dynamique ne peut être comprise qu'en prenant en compte l'histoire des Indiens zoques, qui pour la plupart habitaient à l'époque coloniale dans les montagnes au nord de cette ville. À la fin du XVI^e siècle, les Zoques étaient encore assez nombreux pour édifier à Tecpatán, sous les ordres des religieux dominicains, une splendide et majestueuse église, avec son couvent annexe, qui malheureusement se trouvent aujourd'hui abandonnés et en ruines. Pour pouvoir survivre pendant les trois siècles de domination coloniale, les Zoques des montagnes, dont les terres sont peu propices à l'agriculture, se sont consacrés à la culture d'arbres de cacao dans les terres chaudes, au ramassage de cochenille sauvage dans les parties les plus élevées de la montagne et à la fabrication de tissus en coton de grande qualité à Tecpatán. En outre, de nombreuses routes commerciales - dont l'une fluviale - traversaient leur territoire. En général, les Espagnols ne se sont pas intéressés à leurs terres peu productives, à l'exception de la *Rivera de Ixtacomitán* où l'on cultivait du cacao. Cas exceptionnel, la population zoque a diminué tout au long de la

période coloniale. Mais depuis l'indépendance du Mexique, elle a recommencé à croître lentement. Néanmoins son taux de croissance a presque toujours été plus bas que celui du reste de l'État du Chiapas. Ceci n'est pas dû à une mortalité plus élevée qu'ailleurs, mais au fait que depuis des siècles une partie des Indiens qui y vivent se déplacent vers d'autres régions plus dynamiques, comme c'est le cas du Tabasco et surtout celui de la ville de Tuxtla, qui doit à ces Indiens sa croissance continue. Les nouveaux venus à Tuxtla pouvaient s'y installer d'autant plus facilement que d'autres Indiens zoques s'y trouvaient. C'est ainsi que des réseaux d'entraide se sont établis entre les habitants de la ville et ceux des villages de la montagne. Le métissage culturel et la « ladinisation » que les habitants de Tuxtla ont connus se sont propagés alors de façon toute naturelle depuis la ville vers la campagne. Le développement de l'élevage et l'influence de l'Action Catholique dans les années 1940 ont donné un nouvel essor à ce processus. Les anthropologues - sauf exceptions - se sont peu intéressés à ce groupe indien, à cause de la rapide disparition des manifestations les plus visibles de leur identité indienne¹¹. Néanmoins dans quatre petites municipalités, 80% des habitants parlent encore aujourd'hui la langue zoque. Vu que 90% d'entre eux parlent aussi l'espagnol (tandis que parmi les Tzeltales, Tzotziles et Choles la proportion varie entre 60% et 70%), il n'est pas impossible que dans un moyen terme cette langue puisse disparaître.

À la différence des autres Indiens du Chiapas, les Zoques n'ont pas été touchés par la propagande des zapatistes. Ceci s'explique peut-être par le fait que dans leur région il n'existe pas une opposition entre Indiens et *Ladinos* aussi forte que celle qu'on trouve dans « Los Altos ». Au contraire, les paysans hispanophones de ces montagnes se reconnaissent sans difficulté comme les héritiers des Indiens zoques et déplorent que leurs pères ou grands-pères ne leur aient pas appris la langue de leurs ancêtres. Il n'est pas rare, non plus, que des habitants plus ou moins aisés de Tuxtla fassent allusion avec fierté à leurs origines zoques, à différence des commerçants et hommes politiques de San Cristóbal de Las Casas qui prétendent tous descendre des Conquistadors et des *encomenderos* espagnols. Cette revendication de l'identité zoque de la part des *Ladinos* intégrés depuis des générations à la vie urbaine de Tuxtla n'est pas seulement une mode. La culture zoque a marqué de son empreinte les fêtes religieuses de Tuxtla et de ses environs, ainsi que sa gastronomie riche et originale, entre autres aspects de la vie quotidienne.

LES PLAINES DE COMITÁN

Les Plaines de Comitán, plaque tournante entre la Dépression centrale, « Los Altos » et la Forêt lacandone, sont un bon exemple des limites du processus de perte de l'identité indienne au Chiapas. À l'époque coloniale, la région était occupée par les Indiens tojolabales dont on connaît mal les origines. Bien que la chute démographique ait été importante dans les Plaines de Comitán, le redressement de la population commença à la fin du XVII^e

siècle. À cette époque, les religieux dominicains et quelques Espagnols acquirent de grandes propriétés dans la région pour les consacrer à l'élevage et à la culture de maïs et de canne à sucre¹². Pendant tout le XVIII^e siècle, les Plaines de Comitán devinrent la région la plus dynamique et prospère du Chiapas, et Comitán fut bientôt aussi peuplée, si ce n'est plus, que Ciudad Real - l'actuel San Cristóbal de Las Casas -. L'extension de ces grandes propriétés se fit, bien entendue, au détriment des terres des Indiens tojolabales. Ceux-ci durent alors s'engager comme travailleurs permanents dans ces grands domaines, abandonnant les villages où ils avaient jusqu'à ce jour vécu, et qui furent alors occupés par des *Ladinos*. C'est ainsi que vers le milieu du XIX^e siècle, les villages des Plaines de Comitán se transformèrent en villes métisses, tandis que les grandes propriétés devinrent le dernier refuge des Indiens¹³.

Personne n'ignore le rôle que les grandes propriétés ont joué au Mexique dans le métissage culturel et biologique de ses travailleurs. Mais dans les grandes propriétés des Plaines de Comitán, les Tojolabales n'ont partagé leurs labeurs, leurs peines et leurs joies qu'avec un nombre réduit de Noirs et de Mulâtres, qui finirent par s'intégrer culturellement au monde des Indiens. Ces derniers ont alors recréé, à l'intérieur des grands domaines, plusieurs de leurs formes d'organisation et de vie religieuse. Ils y établirent un système de charges, et les fêtes religieuses restèrent le centre de leur vie « communale ». Les grandes propriétés furent ainsi un espace à l'intérieur duquel les Tojolabales ont réinventé leur « indianité »¹⁴.

Tout au long du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e, les grandes propriétés se sont étendues en direction de la Forêt lacandone en entraînant avec elles les Indiens tojolabales chaque fois plus loin des espaces qui avaient été les leurs pendant la période coloniale. À partir des années de 1940, beaucoup d'entre eux abandonnèrent ces grands domaines et les très dures conditions de travail qui y régnaient pour s'aventurer dans la Forêt lacandone à la recherche de terres et de liberté.

L'expérience de vie dans les grandes propriétés a marqué en profondeur l'identité des Tojolabales. La mémoire collective de ce groupe ne remonte pas plus loin qu'au temps où ils y travaillaient, à la différence de celle des Indiens de « Los Altos » qui a une profondeur historique surprenante. Marqués par cette expérience, les Tojolabales se souviennent des travaux exténuants qu'ils devaient accomplir, des humiliations quotidiennes qu'ils essayaient et des dettes qui s'accroissaient jour après jour dans le magasin du patron¹⁵.

Du fait qu'ils ont été expulsés de leurs villages originaires et qu'ils ont dû vivre ensemble dans les grandes propriétés, les Tojolabales ont perdu leur identité de type communautaire - qui est la plus forte parmi les Indiens de « Los Altos » - et l'ont remplacé par une identité plus large s'appuyant sur leur langue commune, qui d'ailleurs ne connaît pas de variations dialectales importantes. C'est pourquoi, les Tojolabales, peut-être avec les Zoques, sont le seul groupe linguistique qui s'identifie de façon spontanée comme un groupe ethnique - ceci malgré le fait qu'ils ont abandonné les manifestations extérieures de leur indianité, telles que le port d'un habit typique et l'existence

d'un système de charges religieuses, et que presque les quatre cinquièmes d'entre eux parlent aussi l'espagnol¹⁶. Une bonne partie des Tojolabales qui ont colonisé la Forêt lacandone, après bien des luttes légales pour acquérir d'avantages de terres et pour améliorer leurs conditions de vie, se sont engagés dans les rangs de l'Armée Zapatiste de Libération Nationale (EZLN). D'ailleurs la base principale de ce groupe armé pendant l'année de 1994 a été un village tojolabal: Guadalupe Tepeyac.

« LOS ALTOS »

Bien que des Indiens habitent les Montagnes zoques, la Sierra Madre et les abords des Plaines de Comitán, la grande majorité d'entre eux (80%) habite « Los Altos » et la Forêt lacandone. Nous allons ici nous attarder surtout sur l'histoire de « Los Altos », étant donné que la plupart des Indiens qui vivent dans la Forêt lacandone en sont originaires et n'ont colonisé le cœur de la forêt qu'à partir de la seconde moitié de ce siècle. Dans « Los Altos », les processus de métissage culturel ou biologique et de perte de l'identité n'ont eu aucune prise sur les Indiens. Depuis plus de vingt siècles « Los Altos » sont habités par trois groupes linguistiques de la famille maya: Les Tzotziles occupent la partie occidentale, les Tzeltales habitent la partie orientale et les Choles dominant le Nord. La région a connu à l'époque préhispanique un développement tardif et marginal. À cause de son relief très accidenté et de la pauvre qualité de ses terres, les grands centres politiques de Mésio-Amérique se sont peu intéressés à cette région. Mais, pour des raisons entièrement circonstanciées, le conquistador Diego de Mazariegos fonda dans la petite vallée de Jovel la capitale du Chiapas, Ciudad Real, aujourd'hui San Cristóbal de Las Casas¹⁷. Malgré le fait que cette ville se trouve dans « Los Altos », les Espagnols ne s'intéressèrent pas, tout d'abord, à ses ressources naturelles. Ce qui ne veut pas dire que les Indiens de cette grande région n'aient pas souffert énormément des conséquences de la conquête et de la colonisation espagnoles.

En effet, pendant le XVI^e siècle, les Espagnols transférèrent une bonne partie des Indiens Tzotziles qui vivaient dans la riche et fertile Vallée de Huitiupán vers les terres hautes et froides des Montagnes chamulas, afin de rapprocher ces populations de Ciudad Real et de les obliger ainsi à fournir des services personnels au siège de l'*alcaldía mayor*. Pourtant, à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e, les Indiens, victimes de terribles maladies et famines, demandèrent aux autorités espagnoles de les laisser revenir dans leurs lieux d'origine, en argumentant que les sites de regroupement étaient malsains, manquaient d'eau potable et que leurs cultures étaient très souvent détruites par les gelées. Ils eurent alors la chance de bénéficier de l'aide des franciscains qui administraient la *Guardiania* de Huitiupán et qui souhaitaient augmenter le nombre des fidèles à leur charge. Grâce à cela, certains Indiens purent retourner sur les terres chaudes de Huitiupán¹⁸. Inutile de dire que les transferts d'Indiens des terres chaudes aux terres froides, le manque de discernement dans le choix des nouveaux villages, l'exploitation des

autochtones au bénéfice des Espagnols de Ciudad Real et l'éclatement des regroupements (*congregaciones*) aboutirent à la dévastation des Montagnes chamulas, accompagnée d'une réduction drastique de la population. Ainsi, exception faite de Chamula qui a toujours eu un nombre de tributaires supérieur à la moyenne des autres villages de *l'alcaldía mayor* du Chiapas, les autres localités de la région finirent par devenir de petits hameaux. C'est pourquoi, de manière en apparence paradoxale, cette région actuellement à forte densité indienne et qui, pour certains anthropologues, devrait à son soi-disant « isolement » et à sa marginalité, le fait que sa culture et les traditions préhispaniques s'y soient « le mieux conservées », a été en réalité une des régions les plus affectées et déstructurées par la conquête et la colonisation espagnoles.

La Vallée de Huitiupán, par contre, grâce au retour d'une grande partie des habitants qui avaient été déplacés vers les Montagnes chamulas, a réussi à se réorganiser dès le XVII^e siècle. Ses conditions naturelles favorables et les connaissances de ses habitants dans le domaine de l'agriculture et de l'artisanat permirent à la Vallée de Huitiupán de connaître un notable bien-être économique à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle. Mais cette richesse allait du coup attirer des propriétaires terriens, des accapareurs, des contremaîtres et de gens de tout acabit, qui cherchaient à s'enrichir en profitant du travail des Indiens¹⁹.

Les Montagnes zendales - dont le territoire s'étend tout au long de la frange orientale de « Los Altos » depuis Huixtán au sud, jusqu'à la vallée du Río Tulijá au nord - représentent un cas totalement exceptionnel dans le contexte du Chiapas.

Pendant de nombreuses décennies après la Conquête, les autochtones des Montagnes zendales luttèrent avec énergie pour conserver leur indépendance. L'orographie compliquée de la région, la végétation exubérante de la forêt tropicale, l'absence d'un centre recteur et la dispersion de la population compliquèrent sérieusement la progression des Espagnols et la consolidation ultérieure de leurs conquêtes. Ce n'est que dans les années 1560-1570 que la région fut finalement pacifiée²⁰. De façon assez surprenante, après toutes ces années d'efforts, les Espagnols s'intéressèrent peu à son exploitation, ce qui a sans doute favorisé son rapide et durable redressement démographique à partir de la fin du XVI^e siècle. Il est également probable que le climat tempéré qui règne sur la plus grande partie des Montagnes zendales, et qui est peu propice à la propagation des maladies apportées du Vieux Monde, ait joué un rôle non négligeable dans l'augmentation du nombre de ses habitants.

Mais à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, la production de cacao s'est développée rapidement dans la Vallée du Tulijá, au pied des Montagnes zendales. À ce moment, la demande était très importante, les Espagnols et les Européens en général étant devenus de grands buveurs de chocolat. En outre, le Soconusco et d'autres régions du Chiapas et du Tabasco qui se consacraient traditionnellement à la production du cacao - tels le nord des Montagnes zoques et La Chontalpa - étaient totalement dévastées, avec une population à son niveau le plus bas. Enfin, les autres ressources naturelles et humaines du

Chiapas étaient épuisées et l'*alcaldia mayor* était en période de récession économique, certainement due à la crise générale qui s'est abattue sur la Nouvelle-Espagne et le royaume du Guatemala au milieu du XVII^e siècle²¹.

Vers 1680, pour profiter de l'essor des Montagne zendales, les Espagnols imposèrent un nouveau système de recouvrement des tributs, qui obligea les Indiens de la région à les payer en espèces sonnantes et trébuchantes. Pour cela, ils devaient aller travailler dans les plantations de cacao du Tabasco ou dans les haciendas des dominicains dans la vallée d'Ocosingo, ou bien encore comme porteurs de marchandises sur la route qui reliait Ciudad Real à Tacotalpa, qui, à cette époque, était la capitale du Tabasco²².

Mais les Indiens des Montagnes Zendales, victimes de ces nouvelles exactions, se révoltèrent en l'an 1712 dans le but d'exterminer les Espagnols pour retrouver leur liberté²³. Leur action eut au début une telle force qu'ils réussirent à entraîner avec eux une bonne partie des villages de la Vallée de Huitiupán et des Montagnes chamulas. Le soulèvement de 1712 fut ainsi la première aventure commune de ces trois régions que, jusqu'à ce moment, rien ne paraissait unir.

Paradoxalement, la répression subie par les rebelles allait contribuer à les rendre plus homogènes. En effet, dans les Montagnes zendales les Espagnols exécutèrent plusieurs dirigeants de la révolte et ils firent prisonniers un nombre encore plus élevé d'entre eux pour les emmener travailler dans d'autres régions du Chiapas et du Tabasco. Ils détruisirent les cultures des Indiens et leur enlevèrent tous les instruments agricoles en métal, sous prétexte qu'ils pouvaient être utilisés comme armes. À la suite de quoi, la région souffrit de terribles famines et épidémies qui la plongèrent, pendant de nombreuses décennies, dans la misère et l'oubli.

En revanche, les petits hameaux des Montagnes chamulas réussirent à négocier leur capitulation à travers un religieux dominicain, fray José Monroy, avant que les troupes espagnoles ne pénètrent dans la région. Grâce à quoi, ils échappèrent à la destruction et à la mort. La Vallée de Huitiupán s'est trouvée dans une situation intermédiaire: L'armée espagnole du Tabasco y fit une rapide incursion et, après avoir réussi à soumettre les Indiens, partit pacifier les villages de langue chol des Montagnes zendales dont les habitants avaient fui vers la forêt et refusaient de jurer obéissance à la Couronne espagnole.

Du fait que la répression fut plus brutale et plus destructive dans les zones qui avaient réussi à surmonter plus rapidement la chute démographique qui suivit à la Conquête, elle contribua à uniformiser les trois régions qui avaient participé à la rébellion et que l'on regroupe aujourd'hui sous le nom de « Los Altos ».

Dès que la population indienne de ces trois régions recommença à croître à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, elle fut utilisée par les élites de Ciudad Real-San Cristóbal de Las Casas comme une grande réserve de main d'œuvre bon marché. Après l'indépendance du Mexique l'imposition d'un impôt par individu - la capitation - et la spoliation de leurs meilleures terres contraignit les Indiens à travailler comme ouvriers agricoles saisonniers dans

les grandes propriétés de la vallée du Grijalva. À la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, le monopole sur la vente d'alcool et le tristement célèbre système d'*enganche* établirent un flux constant de main-d'œuvre suffisante et bon marché pour les récoltes de café dans les plantations du Soconusco et des Montagnes choles, au nord des Montagnes zendales.

Mais les propriétaires veillèrent à ce que les Indiens retournent dans leurs villages après la récolte, pour ne pas avoir à assurer leur subsistance pendant les saisons où leur travail n'est pas nécessaire.

Mais à partir des années de 1940 et 1950, les difficultés économiques des Indiens se sont multipliées. Vu le manque d'autres possibilités économiques, la croissance démographique de la région a conduit à une surexploitation des sols et à leur épuisement²⁴. Les pressions chaque fois plus fortes sur les terres agricoles ont obligé les métis à vendre leurs propriétés et à quitter la région, ce qui en renforce le caractère indien²⁵.

Quant aux Indiens, le manque de terres agricoles les a conduit à dépendre de plus en plus du travail salarié pour survivre. Cette nouvelle situation a rendu inutiles les mécanismes coercitifs qui existaient auparavant pour les obliger à travailler hors de leur région. Aujourd'hui, la loi de l'offre et de la demande suffit à maintenir leurs salaires au-dessous du salaire minimum.

De plus, les possibilités d'emploi se sont réduites fortement ces dernières années. Les grandes plantations de café du Soconusco n'engagent plus les Indiens de « Los Altos », vu l'arrivée massive de Guatémaltèques, disposés à travailler pour des salaires encore plus bas. Auparavant, les propriétaires de la Dépression centrale louaient pendant quelques années des terres incultes aux Indiens de « Los Altos » - principalement aux Zinacantèques - pour qu'ils les défrichent. Mais aujourd'hui, les terres de ce bassin ont été presque toutes mises à profit.

La chute du prix international du café entre les années 1989 et 1994 ruina beaucoup d'Indiens des Montagnes choles qui avaient converti leurs terres en petites plantations de café. Seul le tourisme, attiré par l'exotisme des communautés indiennes et le style colonial de la ville de San Cristóbal, crée de nouveaux emplois, en nombre insuffisant pour conjurer la crise économique que connaît la région.

Les Indiens doivent alors chercher du travail dans des endroits chaque fois plus éloignés de leurs villages, tels que Villahermosa - l'actuelle capitale du Tabasco - et le centre touristique de Cancún où ils travaillent dans la construction²⁶.

L'histoire particulière de « Los Altos » a été marquée par le nombre réduit de résidents espagnols, le redressement précoce de la population indienne des Montagnes zendales et le fait que Ciudad Real-San Cristóbal de Las Casas ait été une ville parasite vivant presque uniquement de son rôle d'intermédiaire dans l'approvisionnement de main-d'œuvre pour d'autres régions du Chiapas. Cette situation a donné lieu à une société de castes rigide qui dure jusqu'à nos jours et dans laquelle toutes les relations sociales se construisent à partir de l'opposition Indien-*ladino*. C'est pourquoi la permanence d'une forte identité indienne dans « Los Altos » ne peut pas s'expliquer seulement par la

surprenante capacité qu'a montrée la culture des Indiens, tout au long des siècles, d'assimiler et d'intégrer de nouveaux codes culturels et de se transformer constamment sans perdre sa cohérence interne. Il faut aussi prendre en compte les efforts répétés et les conduites quotidiennes des *Ladinos* de San Cristóbal de Las Casas - connus localement sous le nom de « Coletos » - pour garantir la permanence d'une société de castes qui a toujours fonctionné à leur avantage. La preuve en est que les Indiens qui cherchent à s'intégrer à la société métisse sont rejetés systématiquement par les *Ladinos* qui se considèrent les descendants directs des Conquistadors et des *encomenderos* espagnols²⁷.

LA COLONISATION DE LA FORÊT LACANDONE

Face aux difficultés qui commençaient à se multiplier dans « Los Altos », le gouvernement a lancé dans les années 1950-1960 une vaste campagne de colonisation de la Forêt lacandone entre les Tzeltales, les Choles et les Tojolabales afin d'éviter que ceux-ci n'exigent le partage des grands domaines de la Dépression Centrale, des Plaines de Comitán, de la Vallée de Huitiupán ou des Plaines de Palenque qui se trouvaient aux mains de la classe politique du Chiapas. Les paysans et les ouvriers agricoles des zones proches à la forêt sont alors partis peupler celle-ci. Là, ils se sont retrouvés dans des conditions d'isolement presque total et entourés d'un milieu naturel inconnu et peu accueillant. Pour faire face aux dangers et aux difficultés, ils se sont regroupés dans des hameaux où, malgré la diversité de leurs langues et de leurs villages d'origine, ils ont recréé une nouvelle vie communale sur la base de leur culture commune méso-américaine et de leur expérience de travail dans les grandes propriétés foncières²⁸.

Mais les terres de la Forêt lacandone sont peu aptes à l'agriculture et elles se sont épuisées à grande vitesse. Ce phénomène a pris encore plus d'ampleur du fait que de grandes extensions de forêt ont été déboisées par les Indiens pour les consacrer à l'élevage extensif, qui constitue une des rares activités permettant d'obtenir de l'argent liquide²⁹.

Face à la destruction de plus en plus rapide de la forêt tropicale, le gouvernement - soumis à la pression des écologistes du Mexique et du monde entier - a fait volte face et mis fin brutalement à sa politique de colonisation. En 1978 il créa une réserve naturelle pour protéger la dernière zone de la Forêt lacandone qui conservait sa végétation naturelle plus ou moins intacte. La frontière agricole ouverte dans les années 1950, qui servait de soupape de sécurité à la croissance de la population de « Los Altos » toucha à son terme. Pour compliquer davantage les choses, en 1992, le gouvernement mit fin à la réforme agraire et au partage des grandes propriétés. L'espoir de milliers de jeunes Indiens d'obtenir des terres agricoles s'effondra³⁰. Beaucoup d'entre eux s'engagèrent alors dans les rangs de l'EZLN.

RÉFLEXIONS FINALES

La conquête et la colonisation espagnole provoquèrent au XVI^e siècle un effondrement de la population indienne. Dans certaines régions du Chiapas -le Soconusco et le sud-est de la Dépression centrale- le déclin de la population indienne s'est poursuivi pendant les siècles suivants jusqu'à sa disparition plus ou moins totale. Dans d'autres cas, les Indiens réussirent à surmonter l'impact de la Conquête et leur nombre recommença à croître, mais à un moment donné de leur histoire - dans un temps assez bref, ou au cours d'une période plus étendue - ils renoncèrent à leur identité indienne pour devenir des *Ladinos*. Cette transformation prit parfois la forme de migrations vers les villes du Chiapas et du Tabasco, ou plus rarement celle de mariages entre Indiennes et *Ladinos*. Mais dans un bon nombre de cas -les Montagnes zoques entre autres- elle a eu lieu dans les villages, même sans qu'elle ait été précédé d'un métissage biologique entre Indiens et non-Indiens.

Dans d'autres régions, cependant, en particulier dans « Los Altos », la population a gardé jusqu'à nos jours son identité indienne. On a l'habitude d'expliquer cette persistance de l'identité par l'isolement dont lequel auraient vécu les autochtones. Mais pour ne prendre qu'un exemple, Chamula, qui est sans aucun doute un des villages du Chiapas qui maintient avec le plus de véhémence son identité indienne, se trouve seulement à cinq kilomètres de San Cristóbal de Las Casas, qui pendant presque quatre siècles, a été la capitale du Chiapas. En revanche, dans plusieurs villages des Montagnes zoques - tel que Coapilla -, depuis toujours loin des villes et des principales routes de commerce, on ne trouve qu'un pourcentage très réduit d'Indiens.

On pourrait croire aussi que les régions riches en bonnes terres et en ressources naturelles, qui ont attiré des commerçants espagnols puis des *ladinos* et où se sont développées de grandes haciendas, ont vu disparaître leur population indienne, soumise à l'exploitation et à la déculturation. Mais le cas du nord de « Los Altos » - (la Vallée de Huitiupán et les Montagnes choles), où depuis le XVII^e siècle on cultive des produits à grande valeur commerciale (tabac, cacao et maintenant café) et où, pendant le XIX^e siècle et une grande partie du XX^e, les haciendas ont accaparé les terres de bonne qualité, permet de mettre en doute cette affirmation. En effet, plus de 80% de ses habitants sont de nos jours des Indiens.

L'histoire démographique, sur laquelle nous avons insisté tout au long de cet article, ne permet pas non plus d'expliquer complètement pourquoi certaines régions du Chiapas sont indiennes et d'autres métisses. « Los Altos » présentent de nos jours une grande uniformité dans la composition de leur population. Hormis San Cristóbal de Las Casas et le village voisin de Teopisca, les *Ladinos* sont très peu nombreux et les Indiens connaissent une croissance démographique très forte. Néanmoins, pendant presque toute l'époque coloniale, les évolutions démographiques des Montagnes chamulas, de la Vallée de Huitiupán et des Montagnes zendales ont été complètement différentes.

Il serait trop long de poursuivre ici ce jeu de démolition des idées reçues pour montrer que, quelle que soit la cause -ou le faisceau de causes- à laquelle on ait recours pour expliquer la permanence d'Indiens ou leur disparition dans les différentes régions du Chiapas, on trouvera toujours des exceptions plus ou moins importantes. Ce qui d'ailleurs n'a rien de bien étrange. En effet, les hommes ne sont pas de simples objets déterminés par des facteurs objectifs ou par des lois historiques, mais les acteurs d'un drame qui se joue avec d'autres hommes, qui interprètent tous la réalité et agissent sur elle. Il est vrai que notre compréhension de ce drame se trouve enrichie par la connaissance des conditions économiques, sociales, politiques, religieuses et culturelles dans lesquels il se déroule. Mais il ne faut jamais oublier que ce sont les projets des hommes qui donnent un sens à ces conditions et aux faits imprévisibles qui surgissent de tout temps. C'est ainsi que, si l'on cherche à savoir pourquoi certaines régions du Chiapas ont perdu leur identité indienne, dans un grand nombre de cas on butera sur la décision d'une ou plusieurs générations d'Indiens, qui face à des circonstances qu'ils n'avaient pas choisies - on ne choisit jamais ses circonstances historiques - ont décidé de ne pas conserver leur identité et de ne pas apprendre à leurs enfants leur langue maternelle.

Avant de juger cette décision, il faut se rappeler qu'aujourd'hui la grande majorité de la population mexicaine est composée de descendants de ces Indiens qui ont fait le pari d'abandonner leur identité originelle pour devenir des *Ladinos* ou des métis. Aujourd'hui, le droit des Indiens à conserver leur identité, pour pouvoir être un droit assumé librement et non une obligation imposée de l'extérieur, doit être nécessairement accompagné de la possibilité de l'abandonner.

NOTES

- 1 Les sources démographiques que nous avons utilisées sont détaillées à la fin de cet article.
- 2 Mario TEJADA BOUSCAYROL et John E. CLARK, « Los pueblos prehispánicos de Chiapas », dans *Anuario 1992*, Tuxtla Gutiérrez, Instituto Chiapaneco de Cultura, 1993; Thomas A. LEE, « La antigua historia de las etnias de Chiapas », dans *Chiapas, una radiografía*, Compilación de M. L. ARMENDARIZ, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1994; et Carlos NAVARRETE, « Los chiapanecas » dans *La población indígena de Chiapas*, Edition de Victor Manuel ESPONDA, Tuxtla Gutiérrez, Instituto Chiapaneco de Cultura, 1993.
- 3 Mario H. RUZ, *Copanaguastla en un espejo. Un pueblo tzeltal en el Virreinato*, San Cristóbal de las Casas, Centro de Estudios Indígenas de la Universidad Autónoma de Chiapas, 1985; et Martha Iliá NAJERA CORONADO, *La formación de la oligarquía criolla en Ciudad Real de Chiapa. El caso Ortés de Velasco*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1993.
- 4 Gudrun LENKERSDORF, « Contribuciones a la historia colonial de los tojolabales », dans *Los legítimos hombres. Aproximación antropológica al grupo Tojolabal*, vol. IV, Edition de Mario H. RUZ, Mexico, UNAM, 1986, dont nous reprenons ici les conclusions soutient que le coxoh et le tojolabal sont une seule et

- même langue. D'autres auteurs pensent que le coxoh n'est qu'une variante dialectale du tzeltal: Lyle CAMPBELL, *The Linguistics of Southeast Chiapas*, Provo, Utah, New World Archaeological Foundation, 1988, p. 315-338; et Thomas A. LEE, « Los coxoh », dans *La población indígena de Chiapas*.
- 5 Lyle CAMPBELL, *The Linguistics of Southeast Chiapas*, pp. 199-212.
 - 6 Marie-Cristine RENARD, *La historia de los comuneros de San Bartolomé de Los Llanos, chiapas*, Mémoire de maîtrise en sociologie, Universidad Nacional Autónoma de México, 1985.
 - 7 Carlos NAVARRETE, « Los chiapanecas »; et Jan de VOS, *La batalla del Sumidero*, Mexico, Ed. Katún, 1985.
 - 8 AHDCS, San Cristóbal I.I.B.2. 1778. II. Asuntos eclesiásticos B.2. Padrón diocesano: Se especifica estado civil, grupo social y grupo racial.
 - 9 *Ibid.*
 - 10 Lyle CAMPBELL, *The Linguistics of Southeast Chiapas, Mexico*, p. 267-273.
 - 11 Parmi les rares études sur les Zoques nous citerons ici Norman D. THOMAS, « Los zoques », dans *La población indígena de Chiapas*; Alfonso VILLA ROJAS et al, *Los zoques de Chiapas*, Mexico, Instituto Nacional Indigenista et Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1990; et Dolores ARAMONI, *Los refugios de lo sagrado. Religiosidad, conflicto y resistencia entre los zoques de Chiapas*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1992.
 - 12 Mario Humberto RUZ, *Savia india, floración ladina. Apuntes para una historia de las fincas comitecas (siglos XVIII y XIX)*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1992.
 - 13 *Ibid.*
 - 14 Antonio GOMEZ HERNANDEZ et Mario Humberto RUZ, *Memoria baldía. Los tojolabales y las fincas. Testimonios*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México y Universidad Autónoma de Chiapas, 1992.
 - 15 *Ibid.*
 - 16 Sur la situation actuelle des Tojolabales, voir Mario Humberto RUZ (Editeur), *Los legítimos hombres. Aproximación antropológica al grupo Tojolabal*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1981-1986, 4 vols.
 - 17 Jan de VOS, *Los enredos de Remesal. Ensayo sobre la conquista de Chiapas*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1992, p. 124-129; et Gudrun LENKERSDORF, *Génesis histórica de Chiapas. 1522-1532. El conflicto entre Portocarrero y Mazariegos*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1993, p. 182-186.
 - 18 Luis REYES GARCIA, « Movimientos demográficos en la población indígena de Chiapas durante la época colonial », dans *La Palabra y el Hombre*, Universidad de Veracruz, 1962, N° 21, p. 31-34.
 - 19 Juan Pedro VIQUEIRA, *Chronotopologie d'une région rebelle. La construction historique des espaces sociaux dans l'alcaldía mayor du Chiapas (1520-1720)*, Paris, Thèse de doctorat de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1997, p. 331-341.
 - 20 Jan de VOS, *La paz de Dios y del Rey*, Mexico, Fondo Nacional para las Artesanías Chiapas, 1980.
 - 21 Juan Pedro VIQUEIRA, *Chronotopologie d'une région rebelle*, p. 341-370.

- 22 Ibid, p. 388-400.
- 23 Fray Francisco XIMENEZ, *Historia de la provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala, orden de predicadores*, Guatemala, Sociedad de Geografía e Historia (Biblioteca Goathemala, vol. XXIV), 1971, livre VI, chap. 57-76, p. 249-358. Sur les causes de cette rébellion, voir Juan Pedro VIQUEIRA, « Las causas de una rebelión india: Chiapas, 1712 », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*, Edition de Juan Pedro VIQUEIRA et Mario Humberto RUZ, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos et Universidad de Guadalajara, 1995.
- 24 Juan Pedro VIQUEIRA, « Los Altos de Chiapas: Una introducción general », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*.
- 25 Jacinto ARIAS, « Nuestra batalla para pertenecernos a nosotros mismos », dans *Chiapas, una radiografía*.
- 26 Juan Pedro VIQUEIRA, « Los Altos de Chiapas: Una introducción general ».
- 27 Pour faire bref, nous simplifions de beaucoup la complexité des relations qui existent à San Cristóbal de Las Casas entre les Indiens et les *ladinos*. Une analyse plus détaillée et beaucoup plus nuancée se trouve dans l'article de Pedro PITARCH, « Un lugar difícil: Estereotipos étnicos y juegos de poder en Los Altos de Chiapas », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*.
- 28 Xóchitl LEYVA SOLANO, « Lacandonia Babilonia en las postrimerías del siglo », dans *Ojarasca*, Mexico, Septembre 1993, N° 24; et « Catequistas, misioneros y tradiciones en Las Cañadas », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*.
- 29 Xóchitl LEYVA SOLANO et Gabriel ASCENCIO FRANCO, « Apuntes para el estudio de la ganaderización en la Selva Lacandona », *Anuario 1992*, Tuxtla Gutiérrez, Instituto Chiapaneco de Cultura, 1993.
- 30 Jan de VOS, « El Lacandón: Una introducción histórica », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*

SOURCES DÉMOGRAPHIQUES (PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE)

- [1595]: Archivo General de Indias (AGI), Guatemala, 161. Memoria de los pueblos y beneficios que hay en el obispado de Chiapas y lo que tienen los clérigos [2 ff.].
- [1611]: AGI, México, 3102. Ciudad Real, 1° de octubre 1611. [Informe de don Fructus Gómez Casillas de Velasco, deán de la catedral de Chiapas] [8 ff.].
- [1684]: AGI, Contaduría, 815. Guatemala, [Años de 1683-1684]. Razón de las ciudades, villas y lugares, vecindarios y tributarios de que se componen las provincias del distrito de esta Audiencia [186 ff.].
- [1684]: Genoveva ENRIQUEZ, « Nuevos documentos para la demografía histórica de la Audiencia de Guatemala a finales del siglo XVII », dans *Mesoamérica*, Guatemala, Junio 1989, N° 17.
- [1768-1770]: Pedro CORTES Y LARRAZ, *Descripción geográfico-moral de la Diócesis de Goathemala*, Guatemala, Sociedad de Geografía e Historia de Guatemala, 1958, 2 vols.

- [1778]: Archivo Histórico Diocesano de San Cristóbal (AHDSC). [Año de 1778. Borrador del censo de 1778 del obispo Francisco Polanco].
- [1814]: « Informe rendido por la Sociedad Económica de Ciudad Real sobre la ventajas y desventajas obtenidas con el implantamiento del sistema de intendencias (Continuación) », *Boletín del Archivo General de Chiapas*, Tuxtla Gutiérrez, Enero-junio 1956, N° 6.
- [1818]: AHDSC. Censo de indios de ¿1818?. [San Cristóbal II.B.2. 1778. II. Asuntos eclesiásticos B.2 Padrón diocesano: Se especifica estado civil, grupo social y grupo racial].
- [1900]: *Censo y división territorial del estado de Chiapas, verificados en 1900*, Mexico, Imprenta y fototipia de la Secretaría de Fomento, 1905.
- [1930]: *Quinto censo de población, 15 de mayo 1930. Estado de Chiapas*, Mexico, Secretaría de la Economía Nacional, 1935.
- [1930 y 1940]: *6° Censo de población, 1940. Chiapas*, Mexico, Secretaría de la Economía Nacional, 1943.
- [1950]: *Séptimo censo general de población, 6 de junio de 1950. Estado de Chiapas*, Mexico, Secretaría de Economía (Dirección General de Estadística), s.f.
- [1970]: *IX Censo general de población. 1970. 28 de enero de 1970. Estado de Chiapas*, Mexico, Secretaría de Industria y Comercio, 1971.
- [1990]: *XI Censo general de población y vivienda, 1990. Chiapas*, Aguascalientes, Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática, 1991, 6 vols.
- [1990]: *XI Censo General de Población y Vivienda, 1990. Estados Unidos Mexicanos*, Aguascalientes, Instituto Nacional de Estadística, Geografía e Informática, 1992.

BIBLIOGRAPHIE

- ARAMONI, Dolores, *Los refugios de lo sagrado. Religiosidad, conflicto y resistencia entre los zoques de Chiapas*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1992.
- ARIAS, Jacinto, « Nuestra batalla para pertenecernos a nosotros mismos », dans *Chiapas, una radiografía*, Compilation de M. L. ARMENDARIZ, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1994, p. 198-210.
- GOMEZ HERNANDEZ, Antonio, et Mario Humberto RUZ, *Memoria baldía. Los tojolabales y las fincas. Testimonios*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México y Universidad Autónoma de Chiapas, 1992.
- LEE, Thomas A., « La antigua historia de las etnias de Chiapas », dans *Chiapas, una radiografía*, Compilation de M. L. ARMENDARIZ, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1994, p. 55-69.
- LEE, Thomas A., « Los coxoh », dans *La población indígena de Chiapas*, Edition de Victor Manuel ESPONDA, Tuxtla Gutiérrez, Instituto Chiapaneco de Cultura, 1993, p. 321-341.
- LENKERSDORF, Gudrun, « Contribuciones a la historia colonial de los tojolabales », dans *Los legítimos hombres. Aproximación antropológica al grupo Tojolabal*, vol. IV, Edition de Mario H. RUZ, Mexico, UNAM, 1986, p. 13-102.
- LENKERSDORF, Gudrun, *Génesis histórica de Chiapas. 1522-1532. El conflicto entre Portocarrero y Mazariegos*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1993.

- LEYVA SOLANO, Xóchitl, « Catequistas, misioneros y tradiciones en Las Cañadas », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*, Edition de Juan Pedro VIQUEIRA et Mario Humberto RUZ, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos et Universidad de Guadalajara, 1995, p. 375-405.
- LEYVA SOLANO, Xóchitl, « Lacandonia Babilonia en las postrimerías del siglo », dans *Ojarasca*, Mexico, Septembre 1993, N° 24, p. 23-28.
- LEYVA SOLANO, Xóchitl, et Gabriel ASCENCIO FRANCO, « Apuntes para el estudio de la ganaderización en la Selva Lacandona », *Anuario 1992*, Tuxtla Gutiérrez, Instituto Chiapaneco de Cultura, 1993, p. 262-284.
- Lyle CAMPBELL, *The Linguistics of Southeast Chiapas*, Provo, Utah, New World Archaeological Foundation, 1988.
- NAJERA CORONADO, Martha Iliá, *La formación de la oligarquía criolla en Ciudad Real de Chiapa. El caso Ortés de Velasco*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1993.
- NAVARRETE, Carlos, « Los chiapanecas » dans *La población indígena de Chiapas*, Edition de Victor Manuel ESPONDA, Tuxtla Gutiérrez, Instituto Chiapaneco de Cultura, 1993, p. 93-116.
- PITARCH, Pedro, « Un lugar difícil: Estereotipos étnicos y juegos de poder en Los Altos de Chiapas », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*, Edition de Juan Pedro VIQUEIRA et Mario Humberto RUZ, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos et Universidad de Guadalajara, 1995, p. 237-250.
- RENARD, Marie-Cristine, *La historia de los comuneros de San Bartolomé de Los Llanos, chiapas*, Thèse de maîtrise en sociologie, Universidad Nacional Autónoma de México, 1985.
- REYES GARCIA, Luis, « Movimientos demográficos en la población indígena de Chiapas durante la época colonial », dans *La Palabra y el Hombre*, Universidad de Veracruz, 1962, N° 21, p. 25-48.
- RUZ, Mario Humberto, *Copanaguastla en un espejo. Un pueblo tzeltal en el Virreinato*, San Cristóbal de las Casas, Centro de Estudios Indígenas de la Universidad Autónoma de Chiapas, 1985.
- RUZ, Mario Humberto, (Editeur), *Los legítimos hombres. Aproximación antropológica al grupo Tojolabal*, México, Universidad Nacional Autónoma de México, 1981-1986, 4 vols.
- RUZ, Mario Humberto, *Savia india, floración ladina. Apuntes para una historia de las fincas comitecas (siglos XVIII y XIX)*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1992.
- TEJADA BOUSCAYROL, Mario, et John E. CLARK, « Los pueblos prehispánicos de Chiapas », dans *Anuario 1992*, Tuxtla Gutiérrez, Instituto Chiapaneco de Cultura, 1993, 325-379.
- THOMAS, Norman D., « Los zoques », dans *La población indígena de Chiapas*, Edition de Victor Manuel ESPONDA, Tuxtla Gutiérrez, Instituto Chiapaneco de Cultura, 1993, p. 49-90.
- VILLA ROJAS, Alfonso, et al, *Los zoques de Chiapas*, Mexico, Instituto Nacional Indigenista et Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1990.

- VIQUEIRA, Juan Pedro, « Las causas de una rebelión india: Chiapas, 1712 », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*, Edition de Juan Pedro VIQUEIRA et Mario Humberto RUZ, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos et Universidad de Guadalajara, 1995, p. 103-143.
- VIQUEIRA, Juan Pedro, « Los Altos de Chiapas: Una introducción general », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*, Edition de Juan Pedro VIQUEIRA et Mario Humberto RUZ, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos et Universidad de Guadalajara, 1995, p. 219-236.
- VIQUEIRA, Juan Pedro, *Chronotopologie d'une région rebelle. La construction historique des espaces sociaux dans l'alcaldía mayor du Chiapas (1520-1720)*, Paris, Thèse de doctorat de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1997.
- VOS, Jan de, « El Lacandón: Una introducción histórica », dans *Chiapas: Los rumbos de otra historia*, Edition de Juan Pedro VIQUEIRA et Mario Humberto RUZ, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos et Universidad de Guadalajara, 1995, p. 331-361.
- VOS, Jan de, *La batalla del Sumidero*, Mexico, Ed. Katún, 1985.
- VOS, Jan de, *La paz de Dios y del Rey*, Mexico, Fondo Nacional para las Artesanías Chiapas, 1980.
- VOS, Jan de, *Los enredos de Remesal. Ensayo sobre la conquista de Chiapas*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1992.
- XIMENEZ, Fray Francisco, *Historia de la provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala, orden de predicadores*, Guatemala, Sociedad de Geografía e Historia (Biblioteca Goathemala, vol. XXIV), 1971, livre VI.

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

Cet article pose la question de savoir pourquoi le Chiapas, dont la population espagnole et métisse a été extrêmement réduite pendant toute la période coloniale, connaît aujourd'hui une distribution d'Indiens et Ladinos aussi polarisée? Pour cela, l'auteur reconstruit les histoires des régions du Chiapas central afin de comprendre face à quelles circonstances certains groupes indiens ont choisi d'abandonner leur langue et sont devenus des Ladinos, tandis que d'autres ont maintenu vivante leur identité indienne.

Este artículo plantea la pregunta de ¿por qué la distribución espacial de indios y ladinos está, hoy en día, tan polarizada en Chiapas, donde hubo tan poca población española y mestiza durante el periodo colonial. Para ello el autor reconstruye las historias de las regiones del centro de Chiapas con la finalidad de comprender ante qué circunstancias históricos ciertos grupos indios optaron por abandonar su lengua y se convirtieron en ladinos, mientras que otros mantuvieron viva su identidad india.

D I A L O G U E

DÉTERMINANTS TERRITORIAUX DE L'INNOVATION, COMPÉTITIVITÉ STRATÉGIQUE ET DYNAMIQUES SPATIALES DE L'INDUSTRIE AU VENEZUELA (APPROCHE SECTORIELLE À PARTIR DU CAS DE L'INDUSTRIE CHIMIQUE)

DIDIER RAMOUSSE*

D'un point de vue géographique, il existe des territoires dont le maillage par divers réseaux influence les performances des entreprises qui s'y insèrent. Inversement, les caractéristiques des entreprises et les relations tissées avec leur environnement contribuent à la compétitivité des territoires. La mondialisation a accéléré l'incorporation de la dimension territoriale dans les stratégies des entreprises, en introduisant une rupture dans l'approche classique des relations industrielles qui postule l'existence d'une discontinuité entre le micro et le macro, le local et le global. Si la dilution des territoires dans une réalité globalisante résulte à la fois de la mondialisation des échanges et du déclin de l'efficacité institutionnelle des Etats-Nations, le phénomène de globalisation aboutit paradoxalement à la revalorisation des territoires. Une relation forte s'établit entre le local et le global : les régions qui émergent comme des lieux centraux sont celles qui s'organisent le mieux, de façon interne, au plan local. Ainsi, l'interaction entre les niveaux local et global s'est intensifiée sous l'influence : de la mobilité du facteur technologique grâce aux NTIC (nouvelles

*Université de Versailles / Saint-Quentin en Yvelines, CREDAL

technologies de l'information et de la communication); du rôle déterminant des caractéristiques du milieu local dans le processus d'innovation et d'apprentissage technologique.

Ces constatations ont guidé l'exploitation des enquêtes qui ont été réalisées en 1988 et 1992 à l'initiative de l'équipe du CENDES coordonnée par A. Pirela¹, avec l'appui de l'Association Vénézuélienne de l'Industrie Chimique et Pétrochimique (ASOQUIM). Ce programme, auquel nous avons été associé dans sa deuxième phase, est né des études menées au sein du département Science et Technologie du CENDES sur les « conduites entrepreneuriales face au fait technologique ». L'objectif initial était l'élaboration d'une taxonomie des entreprises chimiques en fonction de leurs expériences d'apprentissage technologique, de leurs liens techniques externes, des modalités de leur organisation, des obstacles à leur développement et de leurs motivations pour innover. Puis, l'enquête de 1992 a permis de mesurer l'impact des mesures d'ajustement structurel (1989) sur les capacités d'innovation et la compétitivité de l'industrie chimique. Notre travail a consisté à replacer dans une perspective spatiale les données sur les entreprises, en liaison avec le processus d'internationalisation et les dynamiques locales reposant sur l'existence de réseaux de coopération entre plusieurs acteurs² (carte 1). Le principe de compétitivité stratégique a orienté la réflexion pour évaluer dans quelle mesure l'implantation géographique des entreprises influençait leur capacité de réaction face aux déséquilibres survenant dans leur environnement. Cette capacité dépend essentiellement de la densité et de la qualité des réseaux sociaux, financiers, techniques et commerciaux qu'elles sont parvenues à tisser, tant à l'échelle locale que globale. Le potentiel compétitif des principaux territoires industriels a été évalué à partir du comportement des entreprises chimiques, en vue de cerner les trajectoires de développement régionales et les dynamiques spatiales qui sont à l'œuvre au Venezuela.

CADRE DE L'ENQUÊTE SUR L'INDUSTRIE CHIMIQUE

Avant d'élargir la réflexion sur le changement technique à toute une branche industrielle, des études de cas ont été réalisées sur des entreprises chimiques (peinture et résines)³ et sur les sociétés mixtes de la pétrochimie intégrées dans le complexe d'El Tablazo (Zulia)⁴. Elles ont permis de détecter des problèmes et de poser des questions intéressantes, sans qu'il soit possible de savoir si les observations effectuées pouvaient s'appliquer à l'ensemble de la branche. C'est à ce moment que notre itinéraire a convergé avec celui de l'équipe de Pirela, engagée depuis quelque temps dans un processus de négociation avec ASOQUIM pour mener à bien une recherche sectorielle.

Aspects méthodologiques.

Deux aspects de la méthodologie adoptée pour le travail de recherche sur l'industrie chimique seront évoqués ici, en faisant plus spécialement référence à l'enquête de 1992.

* Un problème se pose au niveau de l'homogénéité et de la représentativité des échantillons de 1988 et 1992. L'équipe du CENDES avait décidé de réaliser la seconde enquête auprès des mêmes entreprises qu'en 1988, afin d'évaluer l'impact des mesures d'ajustement adoptées en 1989. Mais sur les 119 entreprises ayant participé à la première levée, seulement 54 ont répondu au second questionnaire. Il a donc fallu compléter l'enquête de 1992 en s'adressant à d'autres sociétés pour disposer d'une base assez large (113 entreprises), où le secteur parachimique (cosmétiques, pharmacie...) était mieux représenté que celui des résines et des peintures. Comme la réflexion était principalement axée sur la construction d'une typologie relative à la conduite technologique des entreprises, leur représentativité par rapport aux caractéristiques moyennes des établissements de la branche chimique (taille, type d'activité, origine du capital, localisation) a été quelque peu négligée. C'est pourquoi nous avons essayé de combiner le travail sur les enquêtes avec les données générales du répertoire de l'OCEI et la connaissance empirique acquise à partir d'études de cas (*cf. Tableau 1*).

* L'analyse factorielle de correspondances multiples et une classification ascendante hiérarchique (automatique) ont été utilisées pour construire la taxonomie de la conduite technologique des entreprises. Ces instruments, faisant partie d'un arsenal de méthodes statistiques descriptives et multidimensionnelles, sont très efficaces pour le traitement d'une grande quantité de données. Les dix-sept variables ayant servi de base à la construction de la taxonomie se répartissent en quatre séries de critères, fondamentalement liés à la gestion technologique des entreprises. Deux groupes de variables se distinguent par leur capacité à différencier les entreprises les unes des autres. Il s'agit en premier lieu de l'ensemble des relations techniques établies par chaque entreprise avec d'autres firmes nationales ou étrangères, des universités et des centres de recherche. La seconde série de variables a permis de déterminer le niveau d'apprentissage technologique des entreprises et le degré de formalisation de ce processus, à travers l'existence de structures de R&D ou d'ingénierie révélatrices d'une certaine capacité de conception. Les deux derniers groupes de variables renvoient aux facteurs à l'origine des innovations réalisées et aux problèmes identifiés par les responsables des entreprises comme des obstacles à leur développement.

Taxonomie des entreprises chimiques.

Quatre profils dominants peuvent être distingués parmi les entreprises de l'échantillon, mais certaines combinaisons sont possibles (*cf. graphique n°1*).

* Les entreprises actives, d'une taille supérieure à la moyenne, représentent le dessus du panier et appartiennent pour la plupart aux segments de base ou intermédiaire de l'industrie chimique vénézuélienne. Ces firmes dotées du potentiel technologique le plus élevé, avec une capacité autonome de R&D, sont aussi celles qui maintiennent les relations techniques externes les plus diversifiées.

* Les entreprises attachées à l'étranger sur le plan technologique ont été dissociées en attachées actives et attachées passives. Toutes se caractérisent par des liens étroits et nombreux avec des firmes étrangères pour le développement de nouveaux produits, la conception des procès de production et l'assistance technique. Elles regroupent beaucoup de fabricants de produits de consommation massive, de grande ou de petite taille, liés par des contrats de marques à des multinationales... quand elles ne sont pas sous leur contrôle direct. Leur capacité technologique apparaît généralement supérieure à celle des entreprises passives.

* La plupart des entreprises passives sont spécialisées dans la production de biens à un stade de maturité avancée. Il s'agit des entreprises les plus attardées du point de vue de leur degré d'apprentissage technologique et de leur capacité innovante. Elles manquent généralement de relations techniques externes et leur structure organisationnelle est déficiente.

* La dernière catégorie est celle des entreprises autarciques. D'origine nationale, elles se consacrent surtout à la production chimique de base et à l'élaboration de divers auxiliaires. Elles se singularisent par des relations techniques externes assez lâches, associées à une capacité technologique endogène acquise par le biais d'un apprentissage ne faisant guère appel à la négociation de technologie. Ces entreprises, de petite ou moyenne taille, assurent souvent la fabrication des pièces et équipements qui leur sont nécessaires, sans être totalement repliées sur elles-mêmes. Elles entretiennent des rapports de coopération avec d'autres entreprises (fournisseurs, clients, brevets, services), leur principal atout face à la concurrence étant le service apporté aux clients. La majorité des entreprises non différenciées ont été par la suite ventilées entre les sous-catégories autarciques actives et autarciques passives.

Seules certaines entreprises actives, liées aux corporations privées les plus dynamiques et au secteur pétrochimique, ont accru leur capacité de R&D entre 1988 et 1989 en adoptant un comportement innovant. La politique d'ouverture économique a plutôt conduit les autres firmes chimiques à se replier sur des stratégies de survie (cf. entreprises autarciques).

Identification des espaces de référence pour l'analyse territoriale.

La répartition spatiale des industries chimiques illustre un déséquilibre entre le centre et le reste du Venezuela : 78% des établissements sont regroupés autour de l'axe Pto Cabello – Valencia – Caracas. La distribution de la main d'œuvre est relativement équilibrée entre les Edos Carabobo, Aragua, Miranda et l'AMC (6 500 à 12 000 emplois). À la périphérie du cœur manufacturier, les activités pétrochimiques et chimiques sont localisées dans la région du Zulia (5 500 emplois), la région Centre-Occidentale (6 500 emplois) et la région Nord-Orientale (2 500 emplois). Trois critères peuvent être retenus pour l'approche spatiale.

TABLEAU N°1

INDUSTRIE CHIMIQUE : COMPARAISON DES ECHANTILLONS DES ENQUETES
DE 1988 ET 1992 avec le répertoire des entreprises de l'OCEI (1991)

A/ REPERTOIRE OCEI : Taille des établissements par branche industrielle (1991).

Branche industrielle (selon le code CIU)	Niveau d'emploi (personnel employé par établissement)				
	Total	101 et plus	51-100	21-50	5-20
3511 – Substances chimiques de base	86	15	12	30	29
3512 – Engrais et fongicides	12	6	2	3	1
3513 – Résines synth., plastiques et fibres	27	10	3	10	4
3521 – Peintures, vernis et laques	39	6	3	11	19
3522 – Produits pharmaceutiques	69	30	13	18	8
3523 – Savons et produits de toilette	83	31	6	20	26
3529 – Produits chimiques n. e. p.	97	17	5	23	52
TOTAL	413	115	44	115	139

B/ ENQUETE de 1988 : Taille des établissements par branche industrielle

Branche industrielle (selon le code CIU)	Niveau d'emploi (personnel employé par établissement)				
	Total	101 et plus	51-100	21-50	5-20
3511 – Substances chimiques de base	38	15	9	10	4
3512 – Engrais et fongicides	3	3	0	0	0
3513 – Résines synth., plastiques et fibres	12	5	3	4	0
3521 – Peintures, vernis et laques	17	5	1	8	3
3522 – Produits pharmaceutiques	10	2	1	4	3
3523 – Savons et produits de toilette	6	1	1	2	2
3529 – Produits chimiques n. e. p.	27	10	5	8	4
xxxx – Autres produits chimiques	6	2	2	0	2
TOTAL	119	43	22	36	18

C/ ENQUETE de 1992 : Taille des établissements par branche industrielle.

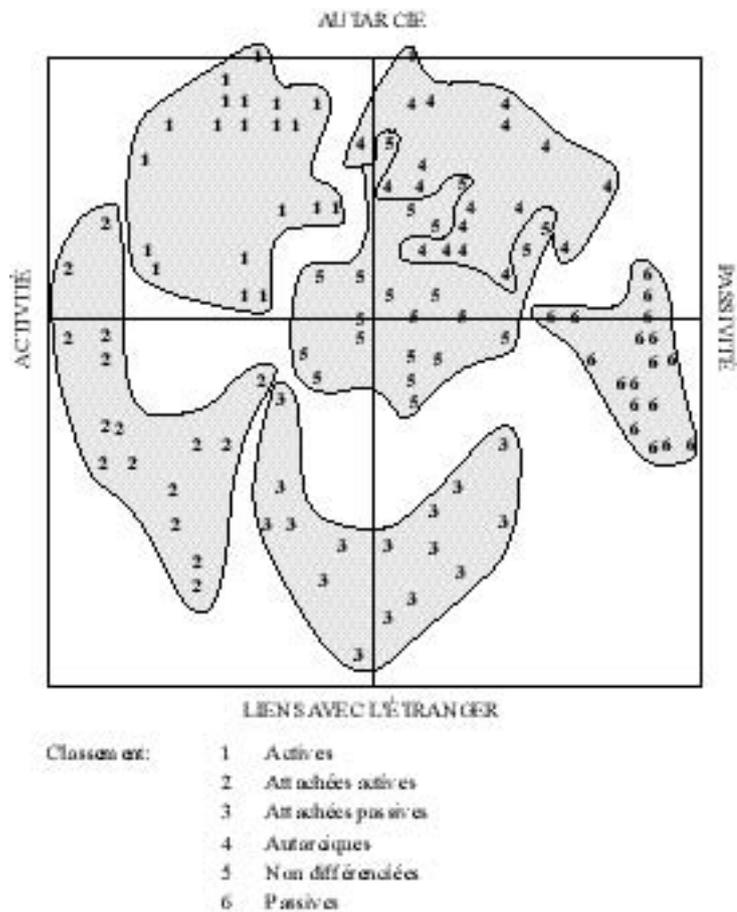
Branche industrielle (selon le code CIU)	Niveau d'emploi (personnel employé par établissement)				
	Total	101 et plus	51-100	21-50	5-20
3511 – Substances chimiques de base	26	13	4	4	5
3512 – Engrais et fongicides	1	1	0	0	0
3513 – Résines synth., plastiques et fibres	7	4	1	1	1
3521 – Peintures, vernis et laques	11	4	0	4	3
3522 – Produits pharmaceutiques	14	7	3	2	2
3523 – Savons et produits de toilette	11	4	3	0	4
3529 – Produits chimiques n.e.p.	25	7	4	3	11
xxxx – Autres produits chimiques	18	8	3	2	5
TOTAL	113	48	18	16	31

La nature des activités chimiques est un facteur de différenciation spatiale, en raison du développement séparé des industries pétrolières, pétrochimiques et chimiques au sein de territoires distincts, avant que ne s'opère leur intégration progressive. Il est donc possible de différencier les territoires de l'industrie chimique en fonction des segments de la production qui y sont représentés : la chimie de base, les intermédiaires et le segment final.

Si l'on se réfère à la taille des entreprises, les annuaires de l'industrie chimique (OCEI, Asoquim) révèlent une prédominance des établissements occupant moins de 100 personnes (72,5% du total). Ceux qui emploient de 101 à 500 personnes en représentent 23,5%, tandis que les établissements dépassant 500 salariés sont à peine 4%. Comme on le constatera plus loin, certaines nuances apparaissent entre les différentes zones de production.

En ce qui concerne l'origine du capital, la participation étrangère dans l'industrie chimique vénézuélienne est surtout nord-américaine et européenne, dans une moindre mesure japonaise. Si le capital US est disséminé un peu partout, la présence européenne apparaît plutôt concentrée dans certains espaces de la zone centrale. Ainsi, tous les grands groupes allemands et suisses sont implantés sur l'axe La Victoria – Maracay – Valencia, où l'industrie chimique a bénéficié de l'apport d'ingénieurs venus d'Europe au lendemain de la seconde guerre mondiale. Il y a aussi, dans les vallées du Tuy moyen, une concentration d'immigrants italiens dont les activités concernent

les secteurs de la chimie et de la transformation du plastique. Les principales corporations chimiques ont privilégié une base territoriale prépondérante, en misant sur leur bonne insertion dans le milieu local et la proximité de leurs divers établissements afin d'optimiser certaines de leurs activités. C'est le cas pour le groupe *Leggio* (Tuy moyen), pour *Industrias Venoco*, la *CGQ* et *Corimon* (Edo Carabobo). Le *Grupo Zuliano*, associé à *Pequiven* et à des transnationales, a concentré ses investissements dans la production de résines thermoplastiques au Zulia.



Classification automatique des entreprises de l'industrie chimique
Enquête de 1992 (CENDES - Analyse factorielle de correspondance - 1993)

Ces observations ont facilité l'identification des espaces de référence les plus appropriés pour approfondir l'analyse de la territorialité des entreprises chimiques.

* Il y a d'abord les territoires associés aux complexes pétrochimiques qui fournissent des produits de première ou de seconde génération. Un groupe significatif d'entreprises de taille moyenne fonctionne en liaison avec les industries de base du complexe d'El Tablazo, tandis que la raffinerie de Puerto la Cruz et la pétrochimie de José regroupent l'essentiel des effectifs de ce secteur d'activité dans la région Nord-Orientale. De son côté, le pôle pétrochimique de Moron / El Palito est aujourd'hui intégré à la région centrale, où la diffusion des industries s'est opérée le long de l'axe Pto Cabello – Valencia – Maracay – Caracas.

* L'Aire Métropolitaine de Caracas (AMC) constitue un second espace de référence qui regroupe désormais exclusivement, ou presque, des entreprises intervenant au niveau du segment final de la production chimique, avec une spécialisation assez affirmée selon les quartiers : laboratoires pharmaceutiques à La Trinidad, cosmétiques et produits de toilette dans Boleita, etc. On peut aussi incorporer à l'AMC les zones de Guarenas / Guatire et de Los Teques, où l'industrie chimique ne revêt pas une spécificité particulière par rapport à la capitale. Les établissements de petite et moyenne taille y sont majoritaires.

* L'axe central et les autres zones de déconcentration industrielle se caractérisent par une production diversifiée où l'on retrouve la chimie de base, les intermédiaires et les produits finis. La diffusion de l'industrie s'est d'abord réalisée depuis Valencia vers La Victoria, avant que les entreprises installées à Caracas ne commencent à quitter l'espace saturé de la capitale. Entre Pto Cabello et Caracas, les foyers de Valencia et Maracay ont grandi en combinant la fabrication de produits chimiques avec d'autres activités, tandis que s'intensifiaient les relations entre la capitale et Pto Cabello. Au cours des dernières années, on a pu constater une densification du tissu industriel le long des voies de communication qui mobilisent des flux de marchandises et de personnes de grande ampleur. Les vallées du Tuy moyen constituent une autre zone de déconcentration industrielle, avec une identité territoriale assez forte. C'est également le cas de la région Centre-Occidentale organisée autour de l'agglomération de Barquisimeto qui, après avoir connu une évolution relativement autonome, tend de plus en plus à s'affirmer comme un nouvel espace de déconcentration pour les entreprises de la capitale. Au sein de la zone centrale, l'Edo Carabobo émerge avec une proportion élevée d'établissements comptant plus de 100 salariés (42% du total). Si la taille des entreprises est conforme à la moyenne nationale dans l'Edo Aragua, il y a un fort pourcentage de petits établissements de moins de 100 salariés dans les vallées du Tuy moyen (83% du total). La structure de l'industrie chimique est beaucoup plus contrastée dans la région Centre-Occidentale, où les deux raffineries géantes de Cardon et Amuay rassemblent à elles seules 40% de la main d'œuvre du secteur pétrochimique et chimique.

L'efficacité des stratégies industrielles s'enracinant dans un territoire donné dépend des potentialités du milieu local, tant sur le plan de la cohésion entre les différents acteurs et les groupes sociaux que sur celui de la formation des ressources humaines, de la diversité et de la qualité des services disponibles, des facilités d'accès à l'information et des possibilités de communication instantanée avec l'extérieur. La densité de la trame urbaine et industrielle qui favorise des économies d'agglomération dans la zone centrale, une tradition coopérative assez puissante à Barquisimeto (Edo Lara) ou bien des solidarités liées à la défense de l'identité régionale au Zulia, sont autant de facteurs susceptibles d'influencer l'organisation et la compétitivité des entreprises.

DÉTERMINANTS TERRITORIAUX, INNOVATION ET COMPÉTITIVITÉ

L'approche spatiale des divers réseaux de relations sociales, financières, techniques et commerciales que les entreprises chimiques ont tissés avec leur environnement doit permettre de cerner la compétitivité des territoires industriels au Venezuela, dont les potentialités ont été plus spécialement appréhendées à travers la conduite technologique et la capacité exportatrice des entreprises qui y sont implantées.

Déterminants territoriaux de la compétitivité des entreprises chimiques.

La compétitivité des entreprises dépend de leur accès plus ou moins facile aux ressources (humaines, technologiques, financières, etc.) et aux marchés, en fonction des caractéristiques du maillage territorial par des réseaux techniques et sociaux.

* L'enquête de 1992 révèle que le manque de main d'œuvre qualifiée est un sérieux obstacle au développement de l'industrie chimique vénézuélienne. Le problème se pose avec plus d'acuité dans les régions périphériques que dans le centre du pays, surtout pour les spécialités les plus convoitées sur le marché de l'emploi (polymères, catalyse). Cette situation s'explique par la concentration des institutions de formation les plus prestigieuses autour de la capitale (USB, UCV), d'où proviennent la plupart des professionnels requis par l'industrie. Bien que les centres universitaires de l'Ouest vénézuélien (LUZ, ULA) proposent des cursus en chimie, ils n'ont pas été capables de faire face à la demande croissante en personnel qualifié générée par les plans d'expansion de la pétrochimie au Zulia. Le rôle de l'Université d'Oriente (UDO) est encore plus marginal et ne peut satisfaire la demande du pôle de José.

* Le secteur pétrochimique a tissé davantage de liens techniques externes que les entreprises chimiques des régions centrale et capitale. Ainsi, l'industrie privée est assez déconnectée du complexe scientifique et technique, y compris à proximité de la capitale où se trouvent les principaux laboratoires

universitaires et centres de R&D du pays. Les entreprises les plus dynamiques du centre ont donc acquis leur capacité technologique par la voie de la négociation avec des firmes étrangères et d'un apprentissage autonome, complétés par des synergies inter-établissements ou inter-entreprises lorsque la densité du tissu industriel le permet. De leur côté, les entreprises liées au secteur pétrolier et pétrochimique entretiennent des liens étroits avec les organismes de R&D de la capitale (*Intevep*, *IVIC*, *USB* / Institut d'Ingénierie), mais aussi avec les institutions de l'Ouest vénézuélien spécialisées dans la recherche sur les polymères (*Indesca*, *LUZ*) ou les additifs utilisés pour l'exploitation des pétroles lourds (*ULA*, *LUZ*). En outre, *PDVSA* a organisé au Venezuela des réseaux de sous-traitants et de prestataires de services (*contratistas*) pour la fabrication d'équipements et de pièces, l'assistance technique et certaines tâches d'ingénierie, tandis que les partenaires étrangers des sociétés mixtes de la pétrochimie fournissaient la technologie de production.

* La gestion du transport et du stockage des produits s'est affirmée, en liaison avec la fonction logistique, comme un élément clé de la compétitivité des entreprises. La globalisation des marchés rend indispensable leur insertion dans des réseaux de commercialisation efficaces, qui dépendent de la qualité des infrastructures de communication et d'une bonne articulation entre les différents acteurs. Si l'indice de satisfaction vis-à-vis des infrastructures et des services externes est globalement plus élevé aux abords de la capitale, le relatif enclavement des vallées du Tuy moyen constitue un handicap pour les entreprises qui y sont installées. Il y a une concurrence pour l'accès à l'eau au Zulia, où les dérivations aménagées par les exploitants agricoles perturbent l'approvisionnement du complexe d'El Tablazo. Même lorsque les infrastructures existent, encore faut-il que les acteurs se connaissent et soient organisés de façon efficace. Le recours à des sociétés spécialisées de transport et de commercialisation s'est imposé pour traiter les questions de logistique relatives aux approvisionnements et aux livraisons. Malgré la saturation des voies de communication aux abords des zones de forte concentration, les établissements de l'espace central peuvent mettre à profit des économies d'agglomération en instaurant des mécanismes qui favorisent la consolidation de chargements et la réduction du coût des transports. Sous la pression du phénomène de mondialisation, les corporations chimiques les plus dynamiques ont multiplié leurs contacts à l'étranger. Les entreprises mixtes de la pétrochimie l'ont fait à travers des *joint-ventures*, en souscrivant des accords de commercialisation avec leurs partenaires étrangers pour écouler une partie de leur production sur le marché mondial. Plusieurs groupes privés (*Sudamtex*, *CGQ*, *Corimon*, etc.) ont noué des alliances stratégiques, afin d'élargir leur rayon d'action en direction de la zone andine et de la Caraïbe, voire au-delà. De son côté, *Procter & Gamble* a réorganisé ses lignes de production, en cessant de produire sur place différents articles pour les importer du Mexique, de Colombie ou du Chili, tandis que d'autres produits fabriqués au Venezuela étaient désormais exportés vers ces pays.

Conduite technologique et compétitivité des territoires

Il s'agit de déterminer quels sont les territoires les plus compétitifs en analysant les interférences entre la conduite technologique des entreprises et leur distribution spatiale.

* Dans les espaces périphériques, dominés par la présence d'industries pétrochimiques ou liées à l'activité pétrolière, se manifeste un certain dynamisme technologique avec une majorité d'entreprises actives, attachées actives ou attachées.

La région du Zulia émerge avec 75% d'entreprises actives ou attachées actives, avec une évolution positive entre les deux enquêtes de 1988 et 1992. Cette période a été marquée par la réactivation du complexe d'El Tablazo, grâce à des investissements ayant permis une expansion des installations et l'augmentation du nombre d'entreprises actives.

Au Nord-Est, le renouveau de l'exploitation des hydrocarbures (ceinture de l'Orénoque, gaz naturel) et la création du complexe de José (Edo Anzoategui) ont été réalisés sur la base d'une association financière et technique avec des sociétés étrangères.

L'apport de la technologie étrangère et une gestion efficace, favorisée par la bonne organisation de PDVSA sur l'ensemble du territoire national, expliquent le dynamisme des activités chimiques implantées dans ces régions. Les réseaux de R&D coordonnés par l'Intevep mobilisent, par exemple, une grande partie du potentiel scientifique du pays. Une solide infrastructure informatique, constituée de systèmes et de télécommunications intégrés, ont garanti le succès opérationnel de l'industrie. PDVSA est parvenue à faire converger à ses côtés des partenaires privés nationaux et étrangers dans les différents pôles pétrochimiques du Venezuela, en s'appuyant également au Zulia sur une solide tradition universitaire, un réseau d'entreprises de sous-traitance, une capacité locale de financement et de gestion.

* L'industrialisation de l'espace central a débuté à Caracas, un peu avant la seconde guerre mondiale. La diffusion des activités manufacturières s'est opérée au fur et à mesure que l'axe central a été complété par de nouveaux tronçons autoroutiers. Non seulement le phénomène s'est amplifié en liaison avec la déconcentration des industries installées dans la capitale, mais il s'est propagé vers la fin des années 60 dans les vallées du Tuy moyen. Cependant, les conduites technologiques des entreprises chimiques sont spatialement assez différenciées.

L'AMC et ses environs immédiats (Guarenas / Guatire, Los Teques) regroupent 50% d'entreprises passives, attachées passives et autarciques passives. Malgré quelques exceptions notables, comme la firme *Procter & Gamble* (active), les avantages supposés d'une localisation métropolitaine n'ont pas été déterminants pour favoriser un plus grand dynamisme technologique. Cela tient à la nature des industries chimiques de la capitale qui perpétuent souvent, au niveau du segment final de la production, les inerties liées au substitution d'importations, en profitant d'un marché de proximité plus ou moins réservé.

Dans les vallées du Tuy moyen, on remarque la forte concentration d'entreprises autarciques – surtout dans leur modalité la plus active (50% des établissements enquêtés). En dépit des handicaps associés aux déficiences des infrastructures et des services, les industries chimiques de cette micro-région révèlent un potentiel technologique non négligeable, stimulé par l'existence d'enchaînements productifs (chimie – transformation du plastique) et des rapports étroits entre fournisseurs et clients. Les contacts privilégiés de certains groupes chimiques émergents (*Leggio, Ciulla*) avec des firmes étrangères, italiennes en particulier, ont facilité l'acquisition d'équipements et de procédés de fabrication faisant ensuite l'objet d'une adaptation continue dans la mesure où la plupart de ces entreprises possèdent leur propre unité d'ingénierie. Mais l'État n'a pas porté suffisamment d'attention à la préservation de cette culture technologique qui, face à la concurrence, a été balayée au profit de stratégies de survie. La réalisation de divers aménagements et l'amélioration des services externes ne doit pas être différée plus longtemps, tandis qu'un rapprochement avec le pôle technologique de Sartenejas (USB) pourrait être envisagé.

Le poids des entreprises autarciques et passives s'est accru dans l'Edo Aragua entre 1988 et 1992, surtout si l'on englobe les autarciques passives et les attachées passives (56% du total). C'est peut être le signe d'une incapacité à s'adapter au nouveau contexte en nouant des relations avec des acteurs situés hors du milieu local (universités, centres de R&D, firmes étrangères). Il est clair que des apports extérieurs sont indispensables pour favoriser l'innovation et l'insertion dans le marché mondial.

L'Aire Métropolitaine de Valencia – Guacara (Edo Carabobo) offre, dans un milieu assez similaire, un bilan plus flatteur en 1992 avec 62% d'entreprises actives de tous les types. Ce micro-territoire regroupe une proportion plus élevée de grands établissements liés à des corporations nationales ou étrangères, qui entretiennent des relations avec des centres de R&D et des universités. Par ailleurs, en raison d'un développement industriel plus précoce que dans l'Edo Aragua, on peut supposer que les entreprises chimiques de l'agglomération Valencia – Guacara ont expérimenté un processus de maturation qui leur donne des bases plus solides.

En ce qui concerne le complexe pétrochimique de Moron / El Palito, les investissements ont été relativement limités au cours des dernières années et les deux sociétés mixtes du complexe de Moron ayant répondu à l'enquête de 1992 figurent parmi les entreprises autarciques passives. Les perspectives les plus intéressantes résultent de l'utilisation des courants de la raffinerie d'El Palito pour la production d'aromatiques (BTX).

Toutes les industries localisées dans l'espace central peuvent mettre à profit la proximité de Caracas pour accéder à l'information officielle, à un personnel qualifié et à des services de niveau intermédiaire ou supérieur. Mais il semble que les entreprises chimiques situées hors de l'AMC, après avoir participé au mouvement de déconcentration, se soient émancipées plus rapidement de la protection étatique pour développer une stratégie technologique active grâce à leur insertion dans un tissu industriel dense et

diversifié. En effet, les relations de coopération et de complémentarité sont à l'origine d'externalités difficiles à quantifier dans la micro-région du Tuy moyen et sur l'axe central, où la convergence des différents segments de la branche chimique, de clients potentiels et de fournisseurs de biens d'équipement, facilite les enchaînements productifs. Ceux-ci sont d'autant plus efficaces que les infrastructures de communication assurent une liaison satisfaisante entre les acteurs locaux, les sièges sociaux et les services de la capitale.

Capacité exportatrice et compétitivité des territoires.

L'enquête du CENDES révèle des variations significatives quant à l'ampleur des exportations selon les territoires considérés, mais leurs destinations apparaissent plus homogènes – sauf pour les entreprises écoulant une partie de leur production vers des pays industrialisés.

* La proportion des entreprises exportatrices varie sensiblement suivant les régions et les états du Venezuela. Plus des trois-quarts des établissements ayant fait l'objet de l'enquête dans les régions occidentales et nord-orientales participent aux flux d'exportation à partir du Venezuela, en raison de la présence d'entreprises mixtes liées par des contrats de vente à l'étranger. Dans la capitale et la zone centrale on dénombrait seulement entre 50 et 60% d'entreprises exportatrices en 1992, mais ce pourcentage s'élevait à 67% pour celles du Tuy moyen et à 78% pour celles de l'Edo Carabobo. Il y a une corrélation entre les firmes occupant la tête du classement des exportations et les plus performantes en termes de productivité. La plupart d'entre elles sont actives sur le plan technologique.

* La destination des exportations chimiques du Venezuela fait ressortir la prééminence des marchés de proximité (Amérique du Sud, Amérique Centrale, Caraïbes). Cette observation est bien sûr à mettre en relation avec la constitution progressive de zones de libre échange en Amérique latine. Les exportations vers les pays de la « Triade » sont beaucoup plus limitées, mais elles sont l'indice d'une plus grande compétitivité. Si les pays développés ne constituent pas un marché facilement accessible pour l'industrie chimique vénézuélienne, c'est sans doute dû à des échelles de production et à une compétitivité encore insuffisantes dans le contexte de la globalisation. L'entrée en fonction des nouvelles entreprises mixtes de la pétrochimie devrait accélérer l'évolution des complexes du Zulia et d'Anzoategui dans cette direction – à l'image de la société *Super Octanos*, exclusivement vouée à l'approvisionnement des pays industrialisés en additifs pour essence non polluante.

Malgré quelques réussites, l'ouverture économique ne s'est pas traduite globalement par une compétitivité accrue des entreprises vénézuéliennes. La plus grave lacune réside dans l'absence d'objectifs clairs de reconversion et dans un encadrement insuffisant de la transformation de l'appareil productif et des services. Au milieu de l'obsession générale pour rétablir les équilibres

macro-économiques et réduire l'influence de l'État, celui-ci s'est trop souvent contenté d'incantations stériles sur la nécessité d'une industrie compétitive, en négligeant la mise en place d'une véritable politique industrielle et technologique ainsi que d'une infrastructure de commercialisation efficace pour promouvoir les exportations. À partir du secteur chimique, il est possible d'élargir la réflexion à l'ensemble du système technico-industriel vénézuélien, en précisant les dynamiques territoriales qui sont à l'œuvre dans le pays.

COMPÉTITIVITÉ STRATÉGIQUE ET DYNAMIQUES TERRITORIALES

La notion de compétitivité stratégique essaye de rendre compte des interactions complexes qui existent entre un nombre important de variables, liées directement ou indirectement à la capacité d'innovation des entreprises face aux déséquilibres technologiques, économiques et organisationnels qui se produisent dans leur environnement... À moins qu'elles ne soient elles-mêmes à l'origine de ces déséquilibres ! Cette capacité a été évaluée par les membres de l'équipe du CENDES pour les entreprises chimiques, à partir des éléments constitutifs de leur « culture » sur le plan technologique, organisationnel et économique. De notre côté, nous avons voulu restituer à cette notion ses attributs territoriaux en envisageant la compétitivité stratégique comme l'aptitude des entreprises, situées dans un territoire déterminé, à réagir plus ou moins efficacement face aux déséquilibres survenant dans leur environnement local, national ou mondial.

Trajectoires de développement régional dans l'industrie vénézuélienne

Certaines tendances peuvent être mises en lumière de façon empirique, en liaison avec le phénomène de mondialisation et l'affirmation d'un nouveau paradigme technologique. Nous utiliserons à cet effet la notion de trajectoire (technologique) de développement régional, qui permet de saisir la diversité des formes d'organisation spatiale dans le cadre de l'évolution des rapports entre la science, l'industrie et le marché. À la suite des travaux de M. Quévit et de quelques autres, il est possible de distinguer quatre trajectoires génériques qui induisent un type de dialectique spécifique entre l'aménagement du territoire, les relations science / technologie / production et la globalisation de l'économie⁵. Elles sont génériques dans la mesure où leur combinaison peut déboucher sur diverses variantes et configurations spatiales, ce qui est du plus grand intérêt quand il s'agit d'appliquer dans des pays à croissance retardée des grilles de lecture conçues initialement pour des sociétés industrialisées.

* Une première trajectoire de développement fondée sur la science et l'innovation peut être identifiée. Elle repose sur des coopérations externalisées entre des laboratoires de recherche appliquée et des entreprises

de production de haute technologie. Le succès de cette trajectoire dépend de la proximité de centres de recherche scientifique, de la présence d'une main d'œuvre de niveau universitaire, de l'existence d'une coopération inter-entreprises sur des cibles technologiques et de fortes aides publiques aux activités de recherche. À la fin des années 1980, en sacrifiant sans doute à une mode venue des États-Unis et d'Europe, le gouvernement vénézuélien a confié au CONICIT (Conseil National de Recherches Scientifiques et Technologiques) la coordination d'un programme de parcs technologiques. Ce programme s'est focalisé sur trois projets reflétant des stratégies différentes (Caracas / Sartenejas, Barquisimeto et Mérida). Comme le suggérait une expertise réalisée pour le CONICIT, il aurait fallu promouvoir une articulation avec d'autres programmes publics, nationaux ou internationaux, en entreprenant des actions de coordination. L'autre faiblesse du programme de parcs technologiques résidait dans une ouverture insuffisante en direction des grands groupes industriels publics et privés, nationaux ou étrangers. La trajectoire de développement régional fondée sur la science a donc été en sommeil au Venezuela ces dernières années.

* La seconde trajectoire repose sur les fonctions stratégiques des entreprises et des groupes industriels dans le processus de globalisation. Cette trajectoire s'appuie sur les externalités liées à la capacité d'organisation de la production sur une base internationale, voire mondiale. Son succès dépend de la dotation en activités de services, de communications rapides et diversifiées avec le reste du monde, du contrôle de l'information et d'économies d'échelle liées à la fonction métropolitaine. Une telle trajectoire s'exprime à travers les tentatives de quelques firmes pour déployer leurs activités au niveau transnational depuis la capitale du Venezuela. C'est le cas de *PDVSA* avec la politique d'internationalisation, les associations stratégiques et les accords de coopération technologique mettant la compagnie nationale en communication avec les principaux marchés et plusieurs sociétés étrangères dans le reste du monde. La décision de *Procter & Gamble* d'implanter à Caracas un département pour le développement de ses produits et le siège principal de ses opérations en Amérique latine s'inscrit également dans cette trajectoire. Alors que cette transnationale a cessé toute production dans l'AMC pour regrouper celle-ci dans son usine de Barquisimeto, la nouvelle orientation de ses activités dans la capitale préfigure peut-être certaines des fonctions qui pourraient s'y développer prochainement dans le contexte de la mondialisation.

* Une trajectoire de développement diffus, s'appuyant sur les capacités endogènes du milieu local, peut aussi être mise en évidence. Cette trajectoire repose généralement sur une tradition entrepreneuriale locale, structurée par la constitution de réseaux de coopération inter-firmes et de services. Sans être orientées obligatoirement vers la production de haute technologie, ces formes d'organisation territoriale tentent de s'insérer dans le mouvement de globalisation de l'économie en développant, grâce aux innovations technologiques et à une organisation flexible de la production, des activités

économiques à plus forte valeur ajoutée. Les conditions nécessaires à l'essor de cette trajectoire de développement sont réunies au Venezuela, lorsque le tissu productif est assez dense pour que puissent s'établir des relations inter-industrielles ou inter-entreprises – comme le long de l'axe Pto Cabello – Valencia – Maracay – La Victoria, où la déconcentration des activités manufacturières de la capitale a favorisé une diffusion spatiale de l'industrie. Encore faut-il qu'une culture d'entreprise à base technologique et des solidarités débouchant sur des pratiques de coopération aient eu le temps de s'instaurer. Or, il y a des indices d'une capacité technologique endogène parmi les entreprises actives et autarciques. De plus, des solidarités se manifestent ici ou là pour diverses raisons : vigueur du mouvement coopératif à Barquisimeto, affinités culturelles entre des entrepreneurs ayant la même origine nationale dans le Tuy moyen (Italiens).

* Le dernier type de trajectoire de développement ou de redéploiement spatial correspond à une logique de rupture / filiation qui, tout en réinvestissant le mode d'organisation et les savoir-faire antérieurs, essaye de tirer profit des nouvelles technologies pour moderniser le tissu productif et enclencher des processus de diversification. Ainsi, l'industrialisation des hydrocarbures prend le relais des activités purement extractives dans les anciennes régions pétrolières, tandis que le pôle métallurgique de Guyane est confronté à une restructuration difficile. Le processus de reconversion renvoie ici à une modification des structures de production par le biais de privatisations ou d'associations avec des partenaires étrangers, ainsi qu'à l'incorporation de nouvelles technologies et à une réorganisation du travail.

Le concept de trajectoire technologique apparaît tout à fait opérationnel et fort utile pour une première approximation des configurations spatiales issues du système technico-industriel émergent. Mais chacune de ces trajectoires ne coïncide pas nécessairement avec une dynamique territoriale bien définie. Par exemple, dans le cas du Venezuela, il se peut très bien que différents types de trajectoires traversent un même espace pour y déterminer des dynamiques spatiales mixtes.

B) Types de dynamiques territoriales au Venezuela

L'interaction de plusieurs types de trajectoires est à l'origine de nouvelles dynamiques spatiales au Venezuela, mais il serait vain d'y rechercher des dynamiques territoriales en tous points comparables à celles qui ont été mises en évidence dans les pays industrialisés. Cependant, nous sommes bien obligé de réfléchir à partir des catégories qui sont à notre disposition et il n'est pas inintéressant de recourir à des référents connus, pour mieux mesurer les décalages entre des sociétés différentes. Nous parlerons donc, à propos du Venezuela, de dynamiques hybrides et de configurations spatiales aux contours assez flous.

* Dans l'Aire Métropolitaine de Caracas se croisent, sur la toile de fond du chaos urbain et du sous-développement, des trajectoires imparfaites liées aux fonctions métropolitaine et technopolitaine. Il n'y a pas encore de technopôle à Caracas, même si l'option la plus crédible de parc technologique correspond au projet Funindes-USB de Sartenejas. Pour atteindre la masse critique indispensable sur le plan financier et en chercheurs, il faudrait renforcer les liens avec d'autres universités et centres de R&D implantés dans la capitale (UCV, IVIC, *Intevep*) en vue d'un fonctionnement en réseau. Caracas pourrait alors devenir une « vitrine » au niveau international et s'affirmer comme le point d'appui central de la reconversion industrielle au Venezuela. La capacité d'attraction de la capitale ne s'est pas démentie au cours des dernières années, même si elle concerne surtout des activités tertiaires et tend de plus en plus à se manifester à la périphérie de l'agglomération ou en direction de l'axe central. Après avoir été le siège d'une forte concentration d'activités productives, Caracas a connu depuis une vingtaine d'années un processus de déconcentration industrielle et urbaine résultant de déséconomies d'agglomération dues à la pollution, à l'encombrement, à la délinquance ou à la spéculation foncière et immobilière. Parallèlement, le projet de technopôle et le déploiement de fonctions stratégiques par des groupes internationaux (*Procter & Gamble, PDVSA*) semblent répondre à de nouvelles motivations. Malgré les insuffisances constatées par rapport aux grandes agglomérations du monde développé, la dotation relative de la capitale du Venezuela en infrastructures de communication, en personnel qualifié (cadres, ingénieurs, chercheurs) et en services spécialisés (bureaux d'études, sociétés d'ingénierie, agences publicitaires, etc.), apparaît globalement supérieure à celle de son environnement géographique immédiat.

* Certains espaces industriels peuvent être assimilés à des systèmes productifs localisés en voie d'enracinement, où la trajectoire de développement diffus se combine à des degrés divers avec des phénomènes de métropolisation et d'innovation. Le point commun de ces territoires est le rôle déterminant des relations de proximité du milieu local. Parmi celles-ci, citons pêle-mêle les facilités d'échange d'idées, les partages de savoir-faire, les structures de financement et d'épargne de proximité, le support institutionnel de pouvoirs locaux, une culture de coopération entre les acteurs économiques et sociaux..., qui se manifestent avec plus ou moins d'intensité selon les lieux considérés.

L'émergence de territoires industriels dans les vallées du Tuy moyen, les Edos Aragua et Carabobo, s'inscrit dans le cadre de l'expansion spatiale du centre en liaison avec l'affirmation des fonctions métropolitaines de la capitale et avec la déconcentration des activités productives vers sa périphérie. Mais cette dynamique ne parvient pas toujours à intégrer l'innovation dans son système d'organisation, en s'ouvrant sur l'extérieur et en valorisant les ressources immatérielles.

L'espace centré sur l'agglomération de Barquisimeto, avec ses extensions de San Felipe et Acarigua, s'apparente à un district agro-industriel dont le

développement endogène a été relayé par des opérations de déconcentration industrielle et par l'implantation de groupes économiques extérieurs à la région. Située à un carrefour de voies terrestres, au cœur d'une région agricole à la production diversifiée, Barquisimeto peut revendiquer une tradition agro-industrielle autour de laquelle se structure une bonne partie des activités productives, englobant près de 300 établissements animés par un groupe d'entrepreneurs dynamiques et bien organisés. L'idée de constituer un réseau de services techniques aux entreprises a pris forme en 1988, une trajectoire de développement fondée sur l'innovation se greffant alors sur la dynamique endogène de district agro-industriel, en même temps que s'opéraient une ouverture et une diversification des activités.

* Le troisième type de dynamique territoriale correspond à des pôles en reconversion, auxquels sont parfois associées des trajectoires liées à l'innovation et à l'essor de fonctions métropolitaines. Cela concerne les bastions des entreprises de base de l'État, aussi bien les territoires miniers et métallurgiques que les territoires pétroliers et pétrochimiques.

L'espace minier et industriel guyanais est handicapé par les déficiences de la gestion scientifique et technologique de la CVG durant de longues années. De plus, toute l'attention nécessaire n'a pas été apportée à la formation des ressources humaines. Il faut sans doute y voir une des causes profondes du processus de restructuration dans lequel la CVG est engagée depuis 1990, afin de rationaliser la production et la gestion en supprimant, regroupant ou externalisant diverses fonctions. L'assainissement financier est un préalable à l'incorporation de capital privé dans tous les segments de l'industrie.

Les bastions régionaux de *PDVSA* apparaissent plus avancés sur la trajectoire de rupture / filiation, dans la mesure où l'industrie pétrolière et pétrochimique s'appuie sur une base technologique solide et des ressources humaines de qualité, tandis que le succès de la politique d'internationalisation et des entreprises mixtes a favorisé l'établissement d'un véritable partenariat avec le capital privé, national et étranger.

La zone nord-orientale du Venezuela est celle où s'annoncent les plus grands bouleversements pour les années à venir, avec l'intensification de l'exploitation du gaz naturel et de la ceinture bitumineuse de l'Orénoque. Si la continuité des opérations extractives souligne une filiation évidente avec la période antérieure, la rupture se manifeste à divers niveaux. Sur le plan technologique, l'exploitation des pétroles extra-lourds fait appel à des procédés innovants dont certains ont été mis au point par *PDVSA*. L'industrialisation des hydrocarbures, déjà concrétisée par la création d'un complexe pétrochimique à José, doit encore se traduire par l'implantation d'une raffinerie de conversion profonde et d'une usine de liquéfaction du gaz. Ces projets sont réalisés dans le cadre d'associations stratégiques avec des compagnies étrangères en vue de l'exportation. Une dynamique exogène contribue à la consolidation d'un pôle de développement de nouvelle génération, intégré à des réseaux internationaux.

La logique de rupture / filiation est aussi perceptible au Zulia, où elle se combine avec des phénomènes de métropolisation et d'innovation résultant de la convergence des stratégies de PDVSA et des transnationales avec une dynamique de développement endogène assez précaire (faillite du *Banco de Maracaibo*, 1994). Si l'exploitation pétrolière se poursuit au détriment du cadre de vie sur la côte orientale du lac, ses retombées profitent à l'agglomération de Maracaibo, dont les fonctions métropolitaines ont été renforcées. L'insertion du pôle pétrochimique d'El Tablazo au sein du tissu économique régional a été facilitée par la participation du *Grupo Zuliano* aux sociétés mixtes et par la création d'un pôle de compétence technique autour de LUZ et *Indesca* (polymères). Mais la mise à contribution du potentiel universitaire vise surtout à résoudre les problèmes immédiats de l'industrie, qui s'appuie au Zulia sur un réseau assez dense de sous-traitants ayant acquis un savoir-faire dans les domaines pétrolier et pétrochimique.

Voilà donc esquissés les contours des nouvelles dynamiques territoriales auxquelles participe l'industrie vénézuélienne, en innovant et en s'adaptant au nouveau contexte mondial, mais il y a d'autres dynamiques qui se manifestent sur les « marges », aux frontières et dans le secteur informel des grandes agglomérations. Vu le contexte de crise prévalant au Venezuela depuis quelques années, elles ont gagné du terrain et pourraient éventuellement submerger le pays comme cela s'est produit en Colombie. Comment s'étonner des difficultés à identifier des dynamiques claires au milieu d'une situation pour le moins chaotique ? Cependant, il est important de démêler la complexité des relations entre les acteurs qui interviennent dans des territoires aux limites de moins en moins stables. Face à leur dilution possible, il faut s'adapter au nouveau paradigme de production en privilégiant une approche fractale de la réalité spatiale qui combine l'analyse micro et macro-territoriale. C'est un moyen efficace de se conformer au caractère changeant des territoires industriels, en soulignant la procédure de sélection à laquelle ils sont soumis en fonction de leur degré de compétitivité dans un monde en voie de globalisation.

NOTES

- 1 A. PIRELA, R. RENGIFO, A. MERCADO et R. ARVANITIS, *Technological learning and entrepreneurial behaviour : a taxonomy of the chemical industry in Venezuela*, in *Research Policy*, n°22, 1993, p.431-453.
- 2 Pour une analyse approfondie, voir D. RAMOUSSE, *Stratégies d'industrialisation, organisation de l'espace et insertion du Venezuela dans l'économie-monde*, Thèse Paris III / Sorbonne Nouvelle, 1997 (p.324-361).
- 3 A. PIRELA, R. RENGIFO, R. ARVANITIS et A. MERCADO, *Conducta empresarial y cultura tecnológica*, CENDES, Caracas, 1991.
- 4 D. RAMOUSSE, *Pétrochimie – matières plastiques : un axe de développement technologique et industriel pour le Venezuela*, in *Cahiers d'Economie Mondiale*, Vol. 3, n°2, juil.-déc. 1989.

5 M. QUEVIT et P. VANDOREN : *Stratégies d'innovation et référents territoriaux*, Colloque sur *Industrie et territoire : les systèmes productifs localisés*, IREPD, Grenoble, Octobre 1992 (voir également les travaux de M. AYDALOT sur les *trajectoires technologiques et milieux innovateurs*, ASRLF, 1986).

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

À partir d'enquêtes réalisées en 1988 et en 1992, le but de cet article est de mettre en valeur les relations fortes qui s'établissent entre le local et le global dans le secteur de l'industrie chimique et pétrochimique au Venezuela. Il s'agit de replacer dans une perspective spatiale des données statistiques et d'analyser les interactions entre les principes de compétitivité stratégique, la localisation des entreprises et leurs capacités de réaction face aux déséquilibres survenant dans leur environnement.

Este artículo se basa en encuestas realizadas en 1988 y 1992 y hace hincapié en las fuertes relaciones que conectan el nivel local y el sistema global en el campo de la industria química y petroquímica de Venezuela. Se trata de poner en una perspectiva espacial los datos estadísticos seleccionados y de analizar las interacciones entre los principios de competitividad estratégica, la ubicación de las empresas y su capacidad de respuesta a los desequilibrios que afectan su entorno.

PENSER L'INNOVATION DANS LES PAYS EN DÉVELOPPEMENT. L'EXEMPLE DE L'INDUSTRIE CHIMIQUE MEXICAINE

DANIEL VILLAVICENCIO*

NOUVEAUX CONTEXTES ET NOUVEAUX DÉFIS : LA TECHNO-GLOBALISATION

Le scénario mondial caractérisé par la globalisation des marchés et la poussée technologique représente un nouveau contexte pour la concurrence des entreprises. Les innovations dans les produits et dans les procédés de production, l'application de technologies pour la gestion des ressources et les nouvelles relations avec les marchés locaux et étrangers sont à la base de stratégies nouvelles destinées à s'assurer des positions plus compétitives. Par ailleurs, la mise en œuvre de nouvelles compétences, l'émergence de savoirs liés à la gestion en temps réel des informations, accompagnés des processus de formation sous des formules innovantes, constituent en grande partie les modes de recombinaison du travail qui ont pour but d'obtenir des gains de productivité et une meilleure performance technologique.

À la question du décollage industriel, qui a préoccupé les pays en voie de développement pendant plus de trois décennies, on doit ajouter maintenant celle des contraintes posées par la *techno-globalisation*. La production de biens avec plus de composants techniques et une plus grande valeur ajoutée a remplacé les avantages comparatifs traditionnels, tels que les bas coûts de la main-d'œuvre, dont tiraient parti les entreprises dans les pays en voie de développement. À l'issue d'une enquête menée dans le secteur de la chimie mexicaine, nous proposons d'amorcer une réflexion sur le problème de la mise en place des capacités d'innovation des entreprises¹. Nous présentons, surtout à titre d'hypothèses, les idées qui découlent des premiers résultats de l'étude.

* Professeur-chercheur du Département Política y Cultura et de la Maestría en Economía y Gestión del Cambio Tecnológico, Universidad Autónoma Metropolitana Xochimilco, Mexico. Chercheur de l'INIDET et du GLYSI, Lyon.

REPRENDRE LA QUESTION DE L'INNOVATION AUTREMENT

Durant les années 1970 la discussion sur les écarts technologiques ainsi que sur le rôle des entreprises multinationales dans les transferts de technologie entre les pays industrialisés et ceux qui étaient appelés «en voie de développement», a eu beaucoup de résonance au Mexique et en Amérique latine. L'idée selon laquelle il était nécessaire d'amorcer un processus autonome de développement technologique a motivé l'ensemble des politiques industrielles et scientifiques des pays de la région, très liées par ailleurs au modèle d'industrialisation par substitution des importations. Ainsi peut-on constater différentes phases de la politique mise en place dans la plupart de ces pays jusqu'à la fin des années 1980. Dans une première phase, les politiques ont eu pour but de renforcer l'infrastructure institutionnelle afin d'améliorer les ressources scientifiques et techniques ; dans la deuxième phase, on a privilégié le contrôle des transferts de technologie venant notamment de grandes entreprises des pays développés ; lors de la troisième phase, les gouvernements visaient à encourager la production nationale de technologie, notamment les biens de production, en régulant les importations de technologie.

Depuis lors, les contextes économiques et les dynamiques technologiques ont changé : les échanges internationaux de technologie sont plus nombreux et les technologies sont elles-mêmes plus complexes. Le problème de l'écart technologique et celui de la faible capacité à produire localement des technologies demeurent importants, mais il faut les traiter à partir de nouvelles méthodologies. En effet, les formes de coopération des entreprises sont de plus en plus nombreuses : accords «verticaux» (sous-traitance ou franchise, par exemple), ou accords «horizontaux», tels les *joint-ventures*. Ces divers types de relation entre entreprises supposent des échanges plus stables, fiables et de plus longue durée. Comme résultat des nouvelles formes de coordination, les problèmes d'incomplétude et d'asymétrie que posent les contrats d'achat-vente se résolvent (Baudry, 1995). Il en découle une nouvelle dimension pour les transferts de technologie. La modernisation technologique de l'entreprise réceptrice dépend surtout de sa capacité à s'approprier la technique et à avoir les compétences nécessaires pour la faire fonctionner (Ruffier, 1991 ; Huchet, 1993). Cela veut dire que la capacité *d'apprentissage technologique* du récepteur local joue un rôle crucial pour la réussite d'un transfert de technologie. Il s'agit en quelque sorte d'une capacité à reconstruire le système productif lui-même, puisqu'elle permet à l'entreprise de modifier les équipements, de les adapter aux caractéristiques du système productif existant et de les améliorer.

L'hypothèse principale qui a guidé notre étude consiste à dire que l'apprentissage technologique est un processus collectif et complexe, par lequel les acteurs de l'entreprise parviennent à développer une compétence technico-organisationnelle se trouvant à l'origine de possibles innovations : technique, parce qu'elle a trait aux savoirs et aux connaissances sur les produits, les procédés et les technologies ; organisationnelle, parce qu'elle

permet la recombinaison des éléments qui composent le système productif. Nous voulons par là restituer à l'apprentissage technologique son rôle de source du processus d'innovation, ce qui revient à repenser le concept d'innovation lui-même.

Comment analyser l'innovation dans les entreprises ?

C'est au travers des dépenses en recherche et développement (R&D), ou bien par les dépôts de brevets que font les firmes que l'on a longtemps mesuré l'innovation. Si l'on se restreint à ces indicateurs, il est clair que les entreprises des pays en voie de développement ont une très faible activité d'innovation, puisque les statistiques montrent peu de dépenses en R&D et peu de dépôts de brevets. Nous trouvons d'emblée un problème de méthodologie, puisque ces analyses reflètent un intérêt pour les résultats *mesurables* de l'innovation, privilégiant les aspects tangibles de la technologie et leur caractère de nouveauté.

Par ailleurs, l'idée que les grandes entreprises sont les seules capables de produire des innovations a été remise en cause au début des années 1980, lorsque les petites et moyennes entreprises ont démontré leur importante activité d'innovation. Rappelons le débat amorcé à propos de leur rôle dans la rénovation industrielle de certaines régions en crise. De ce débat et des observations empiriques qui l'ont alimenté, on peut dégager comme prémisse que l'innovation n'est pas uniquement en rapport avec la taille et la capacité financière des entreprises, mais qu'elle est surtout en rapport avec les modes d'organisation des facteurs de production, les modes d'approvisionnement des ressources et les formes de mise en relation avec leur environnement, celui-ci étant à son tour dynamique et promoteur de l'innovation (Sabel et Piore, 1984 ; Becattini, 1988 ; Porter, 1990 ; Bagnasco et Sabel, 1994).

Divers auteurs ont mis en perspective une conception plus large de l'innovation, s'intéressant aux variables techniques, cognitives, organisationnelles et sociales intervenant dans un processus cumulatif et irréversible (Nelson & Winter, 1982 ; Dosi *et al.*, 1988 ; Perrin, 1988 ; Callon, 1989, Ruffier, 1991). Pour que l'innovation ait lieu, il faut une série d'interactions entre les éléments du système productif qui ne sont pas définies au préalable. En effet, une technologie (un équipement, un procédé de fabrication) est constituée par un ensemble de connaissances, d'informations, de mécanismes, de composants et de techniques articulés entre eux. Elle contient donc des aspects matériels et immatériels. Mais pour accomplir sa mission, qui est la production, la technologie a besoin de l'action organisée des acteurs sociaux.

La construction de la compétence collective

Comment les entreprises apprennent-elles à innover ? Comment rendre compte de la dynamique des processus d'accumulation des compétences et des connaissances technologiques de la part des acteurs de la production ? Ces questions nous renvoient au problème de la construction d'une mémoire

technique par les acteurs de l'entreprise, d'une *compétence collective* capable de transformer les *routines* productives et organisationnelles, ainsi que les sources d'incertitude en potentiel d'innovation.

L'étude des modes d'implantation des entreprises étrangères au Mexique, souvent dans des secteurs industriels nouveaux pour le pays, nous avait permis de nous interroger sur les outils conceptuels permettant d'analyser la dynamique des transferts de technologie et leur possible réussite, ainsi que les processus de maîtrise technique et de construction des espaces de qualification². Au début des années 1980, nous avons constaté que le manque de qualification «institutionnelle»³ de la part des salariés (et souvent des agents de maîtrise), les a incité à construire des réseaux d'échange et de circulation des informations pertinentes. Ces réseaux étaient soutenus par la direction des entreprises car ils se trouvaient à la base de la performance technique et économique de la production. Réseaux qui devenaient à la fois source de stabilisation des contraintes créées par l'application de nouvelles technologies, et source d'apprentissage et de construction d'une maîtrise collective de la technologie (Villavicencio, 1990). C'est en comprenant comment se construisent et fonctionnent les réseaux par lesquels les acteurs échangent leurs expériences et leurs savoirs que l'on parvient à saisir la mise en place d'une qualification collective autour du système productif. Contrairement à ce que l'analyse de Crozier et Friedberg (1977) avait montré à propos des relations de pouvoir prévalant dans l'organisation, nous avons observé que des situations d'incertitude amenaient les acteurs à développer des solidarités dépassant les rapports hiérarchiques qui caractérisent en principe l'organisation.

Interrogeant l'analyse stratégique des organisations, Alter (1993) postule que face aux aléas (techniques, productifs, du marché et de l'organisation) auxquels sont soumises de plus en plus les entreprises, une nouvelle dynamique s'instaure. Il s'agit de la recombinaison des stratégies des acteurs, des leurs savoirs individuels et collectifs, vers un mouvement que l'auteur identifie comme une logique d'innovation. Ainsi voit-on apparaître des modes de régulation du travail et de la production basés sur l'émergence de réseaux sociaux d'échange, permettant aux acteurs de développer des capacités d'apprentissage et d'anticipation des situations non prédéfinies par l'organisation. Or, l'existence des réseaux de circulation des informations à un moment donné, de même que l'accumulation des expériences d'apprentissage, ne sont pas les seules garantes d'innovation. Encore faut-il que ces pratiques soient institutionnalisées, c'est-à-dire qu'elles deviennent la règle du comportement des acteurs, notamment à l'égard de la maîtrise des technologies.

Depuis une dizaine d'années, des études sur les caractéristiques des nouveaux modèles de production ont montré qu'il existe des systèmes productifs dont l'organisation et le fonctionnement sont conçus pour inciter à apprendre et à innover, ou qui du moins rendent possible ces processus, alors que d'autres maintiennent des principes qui inhibent l'émergence d'une dynamique d'innovation. Les diverses approches semblent converger vers

l'idée que c'est par la construction de réseaux d'échange des informations et des connaissances, de même que par la mise en place de dispositifs de validation de ces réseaux, que les organisations trouvent les moyens d'amorcer de nouvelles articulations technico-organisationnelles favorisant l'innovation. On ne peut parvenir à une telle dynamique que par le biais des apprentissages de l'organisation dans son ensemble. Les pratiques de diffusion verticale et horizontale des informations, la prise en compte des initiatives du personnel de production, le rapprochement des activités de recherche et développement avec les unités de production des entreprises, semblent être des manières de mettre en place une logique organisationnelle visant l'innovation.

DE L'ADAPTATION À L'INNOVATION : UN APPRENTISSAGE NÉCESSAIRE POUR LES PAYS EN VOIE DE DÉVELOPPEMENT

Les travaux de Katz (1976) sur les adaptations et les modifications des équipements importés par les entreprises latino-américaines ont ouvert un important espace de réflexion. La thèse de l'auteur a consisté à dire que les nombreuses firmes étrangères implantées dans les pays de la région importent leur technologie des maisons mères. Compte tenu du fait que les entreprises locales disposent de moyens faibles pour investir dans la R&D et pour développer leurs propres technologies de production, elles ne peuvent qu'adapter des technologies venues d'ailleurs. Elles développent ainsi une capacité d'apprentissage que l'auteur a nommé *adaptatif*, et qui limite les possibilités d'innovation. Nous pouvons nous demander si les limites se trouvent dans les conditions du déroulement de l'apprentissage lui-même, dans ses résultats (la complexité ou la sophistication des adaptations et des modifications), dans le positionnement souvent peu compétitif qu'en obtiennent ces firmes dans le marché, ou dans le fait que leur environnement macro-économique et institutionnel ne dispose pas de moyens pour inciter les firmes à innover. Nous tenterons de donner une réponse à ces questions.

En commençant par les postulats de Arrow (1962) puis ceux de Rosenberg (1979), à propos des expériences et savoirs acquis lors de l'exécution des tâches *-learning by doing*, et de l'opération des équipements *-learning by using*, toute une série d'analyses et de taxonomies de l'apprentissage technologique ont été développées par des économistes et des sociologues. Les diverses approches convergent cependant vers l'idée qu'il s'agit d'un processus qui dépend de la manière dont les entreprises articulent les aspects suivants (Lundvall, 1988 et 1992 ; Villavicencio, 1990 y 1993; Arvanitis et al. 1992 ; OCDE, 1992) :

- a) les connaissances et expériences possédées par les acteurs de l'entreprise, pouvant être mobilisées pour susciter une nouvelle connaissance,
- b) la diffusion et l'échange des connaissances au sein de l'organisation au travers des rapports des acteurs appartenant à l'entreprise mais aussi des acteurs externes, ce qui nécessite des canaux de communication fiables et durables,

- c) le maintien de ces processus afin de construire une mémoire technologique,
- d) les règles et les modes de comportement des individus qui peuvent rendre possible ou au contraire inhiber la diffusion des connaissances et des informations pertinentes, ainsi que l'accumulation d'expériences,
- e) la complexité de la technologie des processus de production (le degré d'automation), le niveau de standardisation des technologies, la difficulté pour les acquérir,
- f) le secteur d'activité et les caractéristiques des produits fabriqués (le degré de précision, de standardisation ou de spécialisation et la complexité de l'usinage ou de l'assemblage).

Nous présentons ici les différentes activités correspondant au cœur de l'apprentissage technologique. Il s'agit des activités que les firmes développent pour acquérir, mettre en route, maîtriser et modifier la technologie (Villavicencio & Arvanitis, 1994) :

- a) *Recherche d'information spécialisée sur les options technologiques*, ce qui suppose une attention continue sur les possibilités d'offre de technologies dont l'entreprise a besoin.
- b) *Adaptation ou modification des équipements et des pièces*. Appelée couramment *reverse engineering*, cette activité est largement faite par toutes les entreprises mais rarement enregistrée ou sauvegardée dans les archives techniques des firmes. Il faut par ailleurs distinguer les types d'adaptation. En effet, le personnel de fabrication et d'entretien est fréquemment amené à faire des adaptations simples pour résoudre des problèmes immédiats, alors que d'autres adaptations résultent d'une démarche de réflexion plus large dans le temps, amorcée notamment par les techniciens et aboutissant à des changements importants (soit dans les principes de fonctionnement, soit dans les caractéristiques du produit ou des procédés).
- c) *Fabrication des équipements ou des composants*. Il s'agit d'une activité très répandue lorsque les entreprises sont confrontées à des problèmes d'approvisionnement, soit à cause des contrôles d'importation et des difficultés d'accès au marché des fournisseurs, soit à cause du manque de fabricants locaux ou de la mauvaise qualité de leurs produits.
- d) *Développement de nouveaux produits*. Les entreprises parviennent à copier une partie des produits de leurs concurrents, à modifier leurs propres produits, ou encore à développer des produits entièrement nouveaux qui n'existent pas encore dans le marché local.
- e) *Conception de nouveaux procédés*. Elle rend compte d'une capacité de conception et de «génie» de la part des entreprises.

Remarquons qu'une partie des activités est liée aux capacités internes de l'entreprise et que d'autres dépendent plutôt de la relation que celle-ci établit avec son environnement (le marché de la technologie, les clients et les fournisseurs, les institutions de R&D, etc.). Elles ne sont pas indépendantes les unes des autres, mais plutôt interconnectées, traduisant la compétence technologique de l'entreprise.

L'industrie chimique mexicaine : un apprentissage endogénéisé

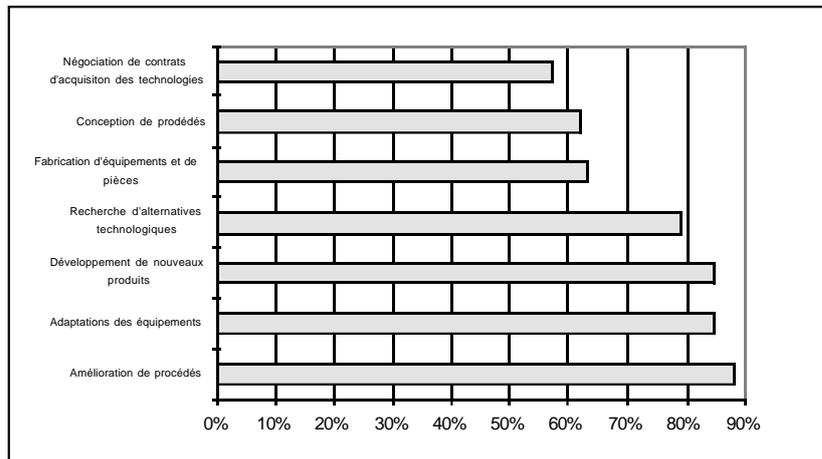
Dans cette partie, nous allons présenter les premiers résultats de l'enquête qui a eu pour but d'analyser les formes d'apprentissage technologique et d'innovation dans un échantillon de 142 entreprises de l'industrie chimique mexicaine. Il s'agit d'un secteur important dans l'industrie mexicaine, né dans les années 1920, ayant une forte participation dans les exportations du pays. C'est une industrie qui, en plus de produits finaux, fournit des biens de base et des biens intermédiaires à d'autres industries. Elle s'intègre dès lors en grande partie aux filières productives d'autres industries et, de ce fait, ses capacités d'innovation, ses niveaux de compétitivité et de performance technologique ont des conséquences directes sur les autres secteurs industriels.

L'échantillon est composée d'entreprises de toutes tailles. Ainsi, les entreprises considérées comme moyennes représentent 50 % du total, les petites entreprises 30 % et les 20 % restants correspondent aux grandes entreprises. Pour ce qui est des secteurs de la chimie, à l'exception de la pétrochimie et de la raffinerie (contrôlées par une société d'État, PEMEX), et de l'industrie pharmaceutique (assujettie à des normes de santé particulières), les autres secteurs ont été représentés dans l'enquête. Un tiers des entreprises se situe dans la chimie de base, la moitié des entreprises se situe dans divers sous-secteurs comme les insecticides, les peintures, les lubrifiants, les colles. Enfin, 20 % correspondent aux fertilisants, résines, fibres synthétiques, savons et détergeants.

Avant d'exposer les résultats de la grille sur l'apprentissage technologique, précisons que la situation technologique des entreprises reflète un manque général de rénovation des équipements puisque 40 % des firmes utilisent encore des processus manuels de fabrication, 42 % des processus semi-automatiques et seulement 10 % ont recours à des processus automatiques de fabrication. Par ailleurs, nous observons que la moitié des firmes considère que ses équipements sont en retard par rapport à la situation mondiale. Cette situation résulte des faibles capacités d'investissement des firmes, ou encore d'un manque de stratégie de modernisation des installations. Quoi qu'il en soit, le retard technologique se répercute sans doute sur la productivité des entreprises et les rend moins compétitives face à la concurrence étrangère.

Le graphique suivant montre que les entreprises ont acquis, tout au long de leur existence, des expériences relatives à la manière de choisir, négocier, adapter et enfin maîtriser leurs technologies. Plus de la moitié des entreprises nous a déclaré avoir des expériences dans l'ensemble des domaines que comporte notre grille. Nous observons par ailleurs que plus de 80 % des entreprises enquêtées ont une expérience dans la rubrique «modifications des procédés» (89 %), «adaptation des équipements» (85 %), «développement de nouveaux produits» (85 %), et «recherche sur les options technologiques» (82%). C'est là que se concentre le noyau dur de l'apprentissage pour ces entreprises.

Graphique 1 :

EXPÉRIENCES D'APPRENTISSAGE TECHNOLOGIQUE (% DES ENTREPRISES)

Source : Arvanitis R., L. Minsberg et D. Villavicencio : *Aprendizaje tecnológico en la Industria Química Mexicana*. Informe de Investigación, ORSTOM-UAMX, México, 1995.

L'adaptation et la modification des équipements et des procédés constituent une activité très répandue, y compris pour les grandes entreprises des pays industrialisés. Il s'agit en fait d'intégrer les équipements achetés aux caractéristiques technico-organisationnelles prévalant dans la production d'une entreprise, ou bien de pouvoir répondre à de nouvelles exigences de la part des clients. C'est une activité qui témoigne du degré de compétence technique du personnel et qui donne comme résultat de petites innovations «progressives», pouvant parfois devenir radicales. Le développement de nouveaux produits constitue une activité importante de l'apprentissage technologique des entreprises étudiées. Par nouveaux produits, nous entendons ici la modification des formules (77 % des entreprises), le copiage des produits ou des formules (50 %) et le développement de formules tout à fait originales (74%). La recherche sur les options technologiques reflète une activité de veille sur les opportunités technologiques qu'offre le marché, elle ne résout cependant pas les problèmes des coûts et de l'accès. Comme nous le verrons plus loin, des difficultés de financement sont à l'origine du retard technologique dans lequel les entreprises se trouvent.

La fabrication des équipements et des pièces apparaît comme une activité relativement répandue dans l'échantillon. De nouveau, on observe l'importance d'une compétence technique du personnel. Mais si cette activité est effectuée par les entreprises, à la différence des activités d'adaptation et de modification, c'est parce que celles-ci ne trouvent pas de fournisseurs répondant à leurs spécificités techniques. Ceci est en concordance avec le fait

que les expériences de négociation des technologies sont les moins représentées dans notre grille. Notre hypothèse suggère que les entreprises se basent plus sur leurs compétences internes pour acquérir des technologies, et moins sur des rapports avec le marché (fournisseurs, services spécialisés, partenariat, etc.). Le développement de nouveaux procédés semble constituer une activité relativement peu effectuée par les entreprises. Il s'agit d'une activité complexe qui requiert une véritable capacité de conception, ce qui nécessite par ailleurs du personnel technique et professionnel spécialisé dans ce travail.

Notre enquête a montré que les entreprises de la chimie ont acquis des capacités d'apprentissage technologique. Au cours des années⁴, elles sont parvenues à savoir négocier leurs contrats de transfert de technologie, à adapter et à modifier des processus et des équipements. Certaines peuvent même concevoir ou fabriquer des équipements à la mesure de leurs besoins. Le personnel de la R&D, du département d'ingénierie, ainsi que les techniciens et ouvriers jouent alors un rôle important. Néanmoins, outre les petites « améliorations » des procédés et des produits, les innovations importantes ne dépassent pas le seuil de deux innovations par année en moyenne pour plus de la moitié des entreprises, comme peut voir dans le tableaux suivant.

Tableau 1 :

NOMBRE D'INNOVATIONS RÉALISÉES PAR LES ENTREPRISES

Nombre d'innovations (pour les 5 dernières années)	nombre de produits (en % des entreprises)	nombre de procédés (en % des entreprises)
Entre 1 et 9	53 %	67 %
entre 10 et 19	19 %	14 %
entre 20 et 49	11 %	7 %
plus de 50	7 %	3 %
aucune innovation	9 %	15 %

Source : Arvanitis R., L. Minsberg et D. Villavicencio : *Aprendizaje tecnológico en la Industria Química Mexicana*. Informe de Investigación, ORSTOM-UAMX, México, 1995.

Ces données nous montrent que l'activité d'innovation des entreprises de la chimie est relativement *faible*. D'autres données, caractérisant le type d'innovation, renforcent cette idée lorsqu'on distingue trois niveaux : les entreprises peuvent (1) aboutir à une innovation dans leurs produits ou procédés, mais qui existe déjà dans le marché national, (2) qui existe dans le marché mondial, ou (3) elles peuvent effectivement parvenir à une innovation de caractère mondial. Le tableau 2 permet de constater que le degré de nouveauté se réfère plutôt à la situation de l'entreprise, et en moindre mesure aux marchés national et mondial.

Tableau 2 :
CARACTERE DE NOUVEAUTÉ DES INNOVATIONS

caractère de nouveauté	% des entreprises ayant effectué des innovations
nouveau seulement pour l'entreprise	75 %
nouveau pour le marché national	52 %
nouveau pour le marché mondial	12 %

Source : Arvanitis R., L. Minsberg et D. Villavicencio : *Aprendizaje tecnológico en la Industria Química Mexicana*. Informe de Investigación, ORSTOM-UAMX, México, 1995.

La question qui se pose est de savoir pourquoi, en dépit des expériences accumulées leur permettant de modifier, d'adapter, d'améliorer les produits et les procédés, les entreprises sont si peu innovantes. Pourquoi l'apprentissage acquis ne se transforme-t-il pas en véritable source d'innovation ? L'application de notre grille sur l'apprentissage technologique n'a de sens que lorsqu'on la met en relation avec le contexte particulier dans lequel il s'est déroulé. Ainsi, l'hypothèse que nous voulons tester fait référence aux limites que représente l'environnement (notamment institutionnel) avec lequel les entreprises se mettent en relation.

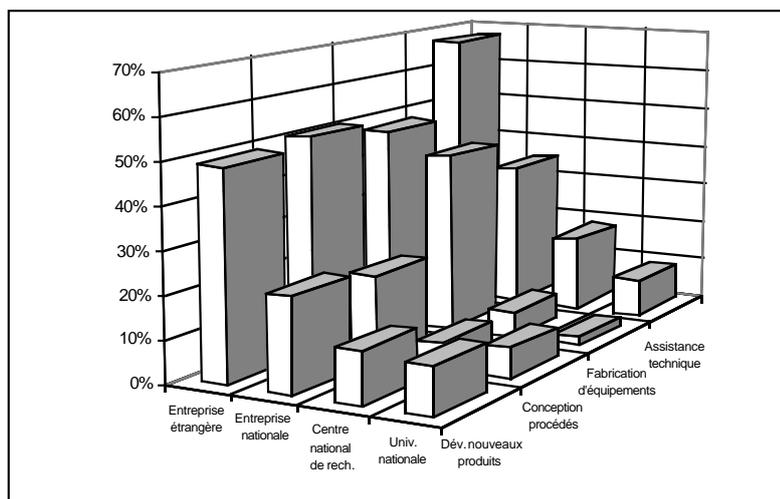
L'environnement, favorise-t-il l'innovation ?

La mémoire technologique d'une entreprise est unique : elle n'a de signification que pour les acteurs qui la construisent et dans le contexte où ils agissent. En ce sens, cette mémoire relève des rapports sociaux, organisationnels et culturels qui caractérisent la vie de l'entreprise. C'est dans l'interaction des acteurs, dans le contenu et la densité de leurs échanges, que l'on peut trouver la source d'une «compétence» de l'entreprise. Cette compétence représente la capacité de produire des biens de qualité, mais elle traduit aussi la capacité de mise en relation de l'entreprise avec d'autres acteurs de l'environnement. Si, pour exister, l'entreprise doit produire et reproduire des informations pertinentes, elle doit aussi se procurer des informations de l'extérieur.

La relation à l'environnement n'est cependant pas donnée : elle est le résultat d'un apprentissage plus ou moins long, plus ou moins difficile, puisqu'il dépend de l'ensemble et de la complexité des acteurs qui le composent. Le caractère des relations que l'entreprise établit avec ces acteurs peut renforcer ou inhiber la compétence de l'entreprise. Dans le cadre de notre réflexion, l'environnement est composé des institutions qui garantissent les conditions d'échange et de diffusion de l'information, mais aussi l'acquisition des compétences techniques des individus. Il s'agit donc des institutions qui valident et soutiennent les processus d'apprentissage technologique.

Les entreprises étudiées s'appuient beaucoup sur les compétences internes (le rôle de la R&D, des techniciens et ouvriers) pour adapter l'équipement (ce qui, en principe, devrait être fait par le fournisseur !), les modifications aux produits et aux procédés. Elles n'ont guère de rapports avec des institutions de recherche, des universités, ou encore des agences de services. Ces rapports permettraient d'épargner certains coûts associés, par exemple, à la recherche, au développement des projets et à la mise en place de prototypes. Le graphique suivant rend compte du fait que les entreprises maintiennent des relations avec d'autres entreprises étrangères, notamment pour l'assistance technique (sans doute liée aux contrats de vente d'équipement), alors que les relations avec des entreprises nationales, des centres de recherche et des universités sont moins nombreuses.

Graphique 2 :
RELATIONS EXTERNES DES ENTREPRISES (% D'ENTREPRISES)



Source : Arvanitis R., L. Minsberg et D. Villavicencio : Aprendizaje tecnológico en la Industria Química Mexicana. Informe de Investigación, ORSTOM-UAMX, México, 1995.

L'idée des *réseaux technico-économiques* avancée par Callon *et al.* (1991) permet d'analyser comment différentes institutions, entreprises et organismes publics et privés participant à l'élaboration des innovations construisent des rapports autour de trois pôles (science-technologie-marché), ce qui donne lieu à la diffusion de ces innovations. Les données de notre enquête suggèrent que les réseaux d'interaction entre les différentes institutions sont loin d'être une réalité. Il y a sans doute des échanges et des flux, qui seraient plutôt ponctuels : 57 % des entreprises ont répondu avoir eu, au moins une fois, des rapports avec des universités et des centres de recherche publics. Plus de la

moitié des entreprises n'ayant eu aucune relation avec ces organismes ont signalé qu'elles ne savaient pas qu'elles auraient pu s'adresser à eux, tandis que 25 % se méfient de la qualité de leurs services. Par ailleurs, seulement un tiers des entreprises à développé des accords de partenariat avec d'autres entreprises, soit pour l'assistance technique, soit pour la fourniture de composants ou de matières premières et, en moindre proportion, pour des projets de développement. Force est de constater qu'une grille de relations stables et durables avec des acteurs institutionnels nationaux renforçant le développement des innovations n'est pas visible. Le tableau 3 présente la proportion des entreprises ayant établi des accords stratégiques aboutissant à des innovations.

Tableau 3 :
TYPE DE RELATIONS DONNANT LIEU À DES INNOVATIONS

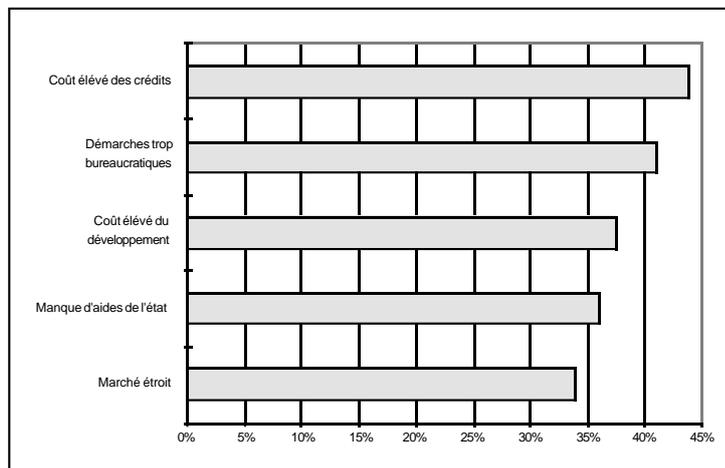
Type de partenaire	proportion des entreprises
<i>Joint-ventures</i> avec entreprises étrangères	14 %
contrats avec des entreprises nationales	10 %
Contrats avec des universités publiques	9 %

Source : Arvanitis R., L. Minsberg et D. Villavicencio : *Aprendizaje tecnológico en la Industria Química Mexicana*. Informe de Investigación, ORSTOM-UAMX, México, 1995.

La formation des réseaux technico-économiques ou de ce qui, pour d'autres auteurs, constitue le Système national d'innovation (Freeman, 1988 ; Lundvall, 1992) ne se restreint pas à la participation d'un nombre important d'acteurs institutionnels : il faut qu'il y ait aussi des *interfaces* qui facilitent les échanges et véhiculent les flux d'information technologique - tels le système financier, les aides de l'État, le cadre régulateurs des accords inter-institutionnels, entre autres. Toute la littérature sur le renouveau des districts industriels et des systèmes locaux d'innovation montre à quel point les mécanismes d'échange et d'interaction (institutionnels ou informels) entre acteurs constituant un réseau, est essentiel à sa cohésion et à son dynamisme (Becattini, 1988; De Bresson & Amesse, 1991; Ganne, 1991 ; Arcangelli, 1993).

Le graphique qui suit rend compte des aspects qui font obstacle au développement des innovations. On observe que, trop souvent, le fonctionnement de l'administration publique et le système d'aide aux entreprises limitent les projets des entreprises. Nous pouvons ajouter à ces données qu'environ un tiers des entreprises se plaignent du manque de bons fournisseurs de matières premières et de pièces de rechange, de la carence des services publics et du manque de personnel qualifié - tous aspects qui se traduisent par des problèmes de coûts et de productivité.

Graphique 3 :
OBSTACLES À L'INNOVATION (% DES ENTREPRISES)



Source : Arvanitis R., L. Minsberg et D. Villavicencio : *Aprendizaje tecnológico en la Industria Química Mexicana*. Informe de Investigación, ORSTOM-UAMX, México, 1995.

Les résultats de l'enquête exploités à présent et exposés dans ces pages permettent de dégager comme hypothèse principale que les relations des entreprises avec d'autres organismes et institutions ne sont pas suffisamment fortes pour traduire leur apprentissage technologique en actions d'innovation. Si les entreprises sont parvenues à développer un noyau dur de compétences technico-organisationnelles qui leur donne la capacité de s'adapter et d'innover, cette même capacité se trouve limitée lorsque les projets innovants les plus importants ont besoin d'un soutien beaucoup large.

L'INNOVATION COMME PROBLÈME SYSTÉMIQUE

On peut se demander si l'innovation représente toujours une boîte noire pour les entreprises des pays en voie de développement. Cette question émerge quand on observe la participation réduite de ces pays dans les statistiques sur l'innovation au niveau mondial. À ce propos, nous avons essayé de donner une dimension systémique au concept de l'innovation. En effet, pour nous, ce n'est pas seulement par l'investissement en R&D mais principalement par la mise en œuvre des capacités technico-organisationnelles que les acteurs de l'entreprise parviennent à faire des innovations progressives ou radicales dans les produits et les procédés de fabrication. Or, l'existence d'institutions et d'organismes établissant des relations dynamiques avec les firmes est nécessaire pour reconnaître et valider les efforts d'innovation.

L'exemple des entreprises de la chimie mexicaine montre que les firmes ont accumulé des expériences d'apprentissage technologique et font des innovations. Nous avons cependant qualifié leur activité d'innovation de relativement faible, parce qu'elle se traduit la plupart du temps par des adaptations et des modifications, voire par la construction d'équipements et de pièces de rechange, et en bien moindre mesure par le développement de nouveaux produits et procédés. Ceci reflète notamment un manque de performance de la part des fournisseurs locaux, et se traduit par des coûts importants quand il s'agit d'importer ces biens. En bref, l'apprentissage technologique acquis par les entreprises leur sert pour pallier les déficiences du marché des technologies. Sur cette même voie d'interprétation, et prenant en compte les données traitées par notre enquête, nous pouvons dire que l'environnement institutionnel qui entoure les firmes présente des faiblesses qui limitent les capacités d'innovation. C'est par la constitution de canaux qui favorisent la diffusion et la rétroaction de l'information et des connaissances technologiques que les entreprises peuvent créer des stratégies d'innovation.

Le défi posé par la techno-globalisation confronte les entreprises à de nouveaux contextes concurrentiels. L'expérience de divers pays confirme l'idée qu'une des voies possibles est celle de l'innovation. À l'heure actuelle, il semblerait que le manque d'interactions entre les acteurs économiques (firmes et acteurs institutionnels) limite fortement les capacités d'innovation, ce qui est la conséquence directe d'une politique technologique peu préoccupée de développer des réseaux et des interfaces favorisant les échanges technologiques. La question est de savoir si l'ouverture des marchés et l'exigence d'un comportement *compétitif* remettent en cause les logiques d'action des acteurs institutionnels afin que des stratégies d'apprentissage «institutionnel» (Johnson, 1992) soient aussi amorcées dans le pays. Il s'agit là d'un processus nécessaire qui permettrait de remplacer l'apprentissage *adaptatif* des entreprises par un véritable apprentissage *innovateur*.

NOTES

- 1 L'enquête a été menée par une équipe de chercheurs de la Maestría en Economía y Gestión del Cambio Tecnológico. Elle a bénéficié du soutien du CONACYT, d'ORSTOM et de l'UAMX. Les idées présentées ici n'engagent que l'auteur.
- 2 Une recherche comparative France-Mexique a été à l'origine de cette réflexion. Voir Ruffier *et al.*, 1985
- 3 Au sens des savoirs acquis dans des institutions de formation
- 4 Leur ancienneté moyenne est de vingt ans.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTER N., 1993, «Innovation et organisation: deux légitimités en concurrence», dans *Revue française de sociologie*, vol. 34, Paris, pp. 175-197.
- ARCANGELLI F., 1993, «Local and global features of the learning process», dans HUMBERT M., (ed.), *The impact of globalisation on Europ's firms and industries*, Pinter Publishers, London, pp. 34-41.

- ARROW K., 1962, «The Economic implications of learning by doing», dans *Review of Economic Studies*, n° 29, juin, pp. 155-173.
- ARVANITIS R., A. Mercado, R. RENGIFO y A. PIRELA, 1992, «Technological learning in the venezuelan company: Path of innovation», dans *Journal of Scientific and Industrial Research*, vol 51, núm. 1, Nueva Delhi, India, pp. 32-41.
- BECATTINI G., 1988, «Los distritos industriales y el reciente desarrollo italiano», dans *Sociología del Trabajo*, n° 5, Siglo XXI, Madrid, pp. 3-18.
- CALLON M., 1991, «Réseaux technico-économiques et irréversibilités», dans Boyer R., B. CHAVANCE et O. GODARD, (eds.), *Les figures de l'irréversibilité en économie*, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, pp. 195-230
- CROZIER M., et E. Friedberg, 1977, *L'Acteur et le système*, Éditions du Seuil, Paris.
- GANNE B., 1991, «Les approches du local et des systèmes industriels locaux», dans *Sociologie du Travail*, n° 4, Dunod, Paris, pp. 545-576.
- HUCHET J., 1993, «Le rôle du récepteur dans l'accumulation des capacités technologiques à travers le transfert de technologie», dans INIDET, *2èmes Journées sur l'efficience technique*, INIDET/GLYSI, Lyon
- KATZ J., 1976, *Importación de tecnología, aprendizaje e industrialización dependiente*, Fondo de Cultura Económica, México.
- LUNDVALL B., 1988, «Innovation as an interactive process: from user-producer interaction to the national system of innovation», en DOSIG., et al., *Technical Change and Economic Theory*, Pinter Publishers, Londres, pp. 349-369.
- NELSON R. et S. Winter, 1982, *An evolutionary theory of economic change*, Harvard University Press, Boston Mass.
- OCDE, 1992, *La technologie et l'économie, les relations déterminantes*, Le programme technologie/économie, Paris, 265 p.
- PERRIN J., 1988, *Comment naissent les techniques, la production sociale des techniques*, Publisud, Paris
- PIRELA A., R. RENGIFO, R. ARVANITIS et A. MERCADO, (1993), «Technological learning and entrepreneurial behaviour: a taxonomy of the chemical industry in Venezuela», dans *Research Policy*, n° 22
- PORTER M., 1991, *La ventaja competitiva de las naciones*, Ed. Vergara, Buenos Aires.
- ROSENBERG N., 1979, *Tecnología y Economía*, Ed. Gustavo Gili, Barcelona, 422p.
- RUFFIER J., 1991, «El debate sobre la transferencia de tecnología ha llegado a un estancamiento» dans *Sociología del trabajo*, núm. 12, Madrid, pp. 105-122.
- RUFFIER J., M. BOMBILAJ, M. SUPERVIELLE et D. VILLAVICENCIO, 1985, *L'Automation sansdiplôme, les savoirs nécessaires dans quatre unités: yogourt, métro, France-Mexique*, GLYSI/CNRS, Lyon.
- SABEL C. y M. PIORE, 1984, *The second industrial divide*. Basic Books, Inc., Publishers, Nueva York.
- VILLAVICENCIO D., 1990, «La Transferencia de Tecnología, un problema de aprendizaje colectivo», dans *Argumentos*, DCSH-UAMX, México, núm 10/11, pp. 7-18.

DANIEL VILLAVICENCIO

- VILLAVICENCIO D., 1993, «¿Qué entendemos por aprendizaje tecnológico?» dans *Tecnoindustria*, n° 11, agosto-septiembre, México, pp. 22-28.
- VILLAVICENCIO D. et R. ARVANITIS, 1994, «Transferencia de Tecnología y Aprendizaje Tecnológico: reflexiones basadas en trabajos empíricos», dans *El trimestre Económico*, FCE, vol LXI, núm 242 abril-junio, México, pp. 257-279.
- VILLAVICENCIO D., ARVANITIS R. et L. MINSBERG, 1995, «Aprendizaje tecnológico en la Industria Química Mexicana: capacidades y debilidades para la innovación», dans *Perfiles Latinoamericanos*, FLACSO, septiembre, México.

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

La globalisation de ces dernières années a eu une influence majeure dans le secteur de l'industrie chimique mexicain. Selon leur taille et leur degré d'intégration, les entreprises se révèlent plus ou moins capables d'opérer des innovations dans les processus de fabrication. L'accent est mis en particulier sur les rapports hommes/structures.

La globalización tuvo una influencia relevante estos últimos años en el campo de la industria química mexicana. Según su tamaño y su grado de integración, las empresas muestran capacidades variables para crear innovaciones en los procesos de fabricación. El autor hace incapie en las relaciones hombres/estructuras.

D O S S I E R

CHANGEMENT SOCIAL, RUPTURES ET TRANSMISSIONS CULTURELLES AU MEXIQUE

Coordonné par
Marielle Pepin Lehalleur

Anath Ariel de Vidas
Françoise Lestage
Jorge A. Gonzalez
Sara María Lara Flores
Orlandina de Oliveira

ÉVOLUTIONS CULTURELLES AU MEXIQUE APPROCHES ANTHROPOLOGIQUES

MARIELLE PEPIN LEHALLEUR*

Après les temps agités de la Révolution et la réorganisation politique, territoriale et économique qui s'est ensuivie, le Mexique a connu jusqu'au début de l'actuelle décennie une longue stabilité institutionnelle avec laquelle contrastent, dans le même temps, la variabilité et la vitesse d'évolution des formes culturelles et des positions sociales. Nul doute que la grande jeunesse de la population (qui s'est multipliée plus de quatre fois entre 1940 et 1990) a prêté son dynamisme aux changements dans les façons de dire et de faire qui ont accompagné et peut-être provoqué certains aspects de l'industrialisation, de la mobilité vers les villes, de la monétarisation des consommations et du quotidien, de l'immersion dans un flot sans cesse croissant d'informations et de messages.

La diversité régionale, ethnique et sociale du monde rural a vu se brouiller ses contours, masqués par la formidable densification et l'hétérogénéité des populations autour des noyaux métropolitains et par l'instauration de nouvelles formes de participation à la vie économique. L'appétit de scolarité n'a cessé d'être stimulé par la conviction qu'elle est facteur d'insertion ou, du moins, une condition nécessaire pour obtenir un véritable emploi. Objet privilégié des politiques officielles, la scolarisation continue d'accompagner les processus d'urbanisation et en a parfois été l'un des déterminants.

En ville, le marché du travail a d'abord absorbé et rejeté périodiquement les chercheurs d'emploi temporaire, et établi ceux qui, pourvus d'une meilleure instruction, prétendaient s'insérer de façon durable dans la société urbaine. Autour de ce noyau dur, généralement bien intégré dans les structures corporatives, s'est développé le secteur mouvant des activités informelles, en marge du premier, mais étroitement lié à son dynamisme et à ses demandes. Les cultures rurales acclimatées à la ville ont perdu leur capacité de définition collective tout en gardant une forte prégnance au niveau individuel et familial, voire micro-local, et en faisant corps, par infiltration, avec la culture urbaine multiforme.

* CNRS-CREDAL/IHEAL m.pepin@univ-paris3.fr

Quant aux cultures villageoises et régionales, elles se transforment, elles aussi, au rythme d'insertions variables dans les grands flux économiques. Les images de provincialité où les ont traditionnellement enfermées les capitales, dans une injonction d'autant plus impérative que se construisait au plan national un système politique et idéologique centralisé, sont progressivement, encore que timidement, rejetées par les populations qui se prennent à revendiquer leur spécificité et leur localisme.

Un mouvement particulièrement puissant pousse de plus en plus de migrants vers les terres du nord (frontière, États-Unis) et les engage tantôt dans des aventures qui tournent court, tantôt dans des processus pendulaires, ou dans des trajectoires d'intégration à plus long terme, où le défi culturel peut conduire au métissage comme à la réaffirmation des différences. De nombreuses communautés indiennes participent de cette impulsion dont elles ont été en certains lieux les pionnières et où elles se montrent parfois capables d'étendre symboliquement leur territoire tout en nouant de nouvelles solidarités autour de leur lieu d'origine.

L'affiliation religieuse, dont on a longtemps vu seulement les manifestations majoritaires, révèle bientôt toute sa charge d'altérité. Dans certains contextes, elle donne prétexte à la discrimination. La multiplication des églises et des sectes a d'abord été cataloguée comme un phénomène rural et indien, puis force a été de reconnaître qu'elle est tout autant prégnante et mobilisatrice en ville où l'on assiste même à la fondation de nouveaux cultes.

Toutes ces mobilités fragmentent les traditionnelles partitions sociales et culturelles bi-polaires. La désaffection pour les conceptions linéaires d'un développement modernisateur permet aux chercheurs de fixer leur objectif sur des différenciations plus fines et sur les processus mêmes de leur production.

UNE NOUVELLE VISION DES CHOSES

Les années 1970 marquent un point d'inflexion de cette évolution dans les esprits comme dans la démographie, l'économie et la politique. Le développement industriel fondé sur la substitution des importations atteint ses limites ; l'investissement étranger qui s'empare des secteurs les plus modernes, l'endettement externe croissant et bientôt la politique d'exportation pétrolière font entrer le pays dans une dépendance nouvelle vis-à-vis de l'économie mondiale. Les modes de consommation américains, jusqu'alors marque distinctive des groupes privilégiés, se massifient et sont facteurs d'homogénéisation culturelle. Après les années 1930-1960 de productivité et d'expansion (réforme agraire et révolution verte), l'agriculture perd à la fois sa capacité d'assurer l'auto-suffisance alimentaire et son rôle idéologique de moteur d'une intégration sociale et nationale, remplacée en cela, dans le mythe comme dans la réussite partielle, par la migration vers la ville. Les rouages omniprésents du contrôle d'État sur le corps social ont brutalement montré le degré de rigidité atteint (1968) et entrent dans le processus de flexibilisation et désarticulation qui devra conduire, à terme, à une expression plus ouverte de la conflictivité sociale. Le fait urbain conquiert sa spécificité et sa prééminence sociale et politique.

Les années 1970 constituent aussi une charnière dans l'évolution sociologique du corps, massifié et professionnalisé, des universitaires, ainsi que dans l'approche scientifique des faits sociaux. Plus délimitées et inscrites dans les conventions disciplinaires, les analyses sectorielles et thématiques prévalent désormais sur les réflexions philosophiques ou littéraires consacrées à la psychologie du Mexicain et au sens de son histoire.

L'observation sociologique prend son essor et l'anthropologie connaît une inflexion décisive en cessant de se consacrer exclusivement aux populations indiennes pour aborder, dans une perspective à la fois microsociale et holiste, l'étude des phénomènes culturels et sociaux dans différents secteurs de la société mexicaine.

Le monde du travail s'ouvre à l'observation sous l'optique dominante des conditionnements politiques du développement économique ; les chercheurs s'intéressent aux formes d'organisation industrielles, à l'incorporation des travailleurs dans les structures corporatistes et, plus tard, à l'introduction de la flexibilité dans la production (Reyna et al, 1976, de la Garza, 1987) plutôt qu'à la culture ouvrière. C'est le biais régional qui permettra d'aborder celle-ci (De la Peña et Escobar, *comp*, 1986), ou l'approche romancée (Aguilar Camín, 1985). On prend plus largement en compte l'héritage paysan, soit à travers l'influence des flux migratoires et des stratégies familiales dans la structuration des marchés de l'emploi urbain (Muñoz et al, 1977), soit en montrant le choc culturel et les accommodements possibles entre le monde paysan et les avancées industrielles. Ainsi, Arizpe (1976), Arias (1988), Wilson (1992) observent l'installation d'usines et d'ateliers ou le travail à domicile en zones rurales, et découvrent comment les nouveaux rapports de travail se coulent dans le moule des relations familiales et villageoises avant de les subvertir. Des travaux viennent documenter les références culturelles qui affectent l'emploi dans l'agroindustrie et dans les maquiladoras (usines en zone franche) frontalières où, par exemple, la participation devenue notoire des femmes varie dans ses formes et son intensité avec l'idée que leurs employeurs - et parfois elles-mêmes - se font de l'adéquation entre les tâches requises et des dispositions «féminines» (Aranda, *comp*, 1988, Gonzalez Montes et al., *comp* 1994).

Le monde rural reste l'horizon culturel majoritaire au moment où les migrations adoptent un caractère massif, et l'arrivée des migrants à la ville est d'abord analysée comme le prolongement d'une expérience acquise à la campagne : Lewis (1966), Lomnitz (1975), Arizpe (1975, 1978), Roberts (1980) s'attachent à montrer comment des logiques paysannes (domestiques, communautaires) perdurent et trouvent à s'épanouir en milieu urbain. Cornelius (1982) ou, plus tard, Massolo (1992) inverseront la perspective et retraceront les apprentissages de nouveaux modes de conduite.

Les rapports complexes à la ville ou les allers et retours entre divers lieux entrent dans le vaste inventaire des moyens que les familles paysannes mettent en œuvre pour assurer leur subsistance dans un contexte de crise qui se prolonge. La catégorie de groupe domestique, mise à l'épreuve dans l'analyse des stratégies paysannes et confrontée aux pratiques des familles

pauvres de la ville et du secteur informel, connaît de belles heures (Appendini *et al*, 1983, Gonzalez de la Rocha, 1986, de Oliveira *et al*, 1989, Roubaud, 1994).

Un large chapitre des études paysannes est dédié aux dimensions collectives de la lutte pour la terre, pour le contrôle de la production, pour l'acquisition d'une plus grande capacité de pression sur l'appareil étatique (Bartra, 1975, Bartra, 1980, Gordillo 1988, Rello, comp, 1990). Une rupture politique et idéologique majeure se produit à partir du moment où le Président Salinas dénonce l'alliance formelle nouée entre le secteur paysan et l'État à travers la Réforme agraire. Bien que les protestations paysannes soient immédiatement taxées de corporatisme, les multiples formes d'action que les organisations et les nouveaux acteurs explorent (Moguel *et al*, 1992, Carton de Grammont, *comp*, 1995) illustrent en réalité la recherche de voies plus autonomes du pouvoir en place, ce qui devient une valeur revendiquée dans la vie publique nationale.

Les communautés indiennes sont parties prenantes à divers degrés dans toutes ces évolutions, mobilités et retournements politiques. Leur plus grande concentration dans des régions appauvries ou marginales, qui a tenu beaucoup d'entre elles à l'écart des politiques d'incitation économique dans les années 1970 et 1980, devrait en faire les bénéficiaires privilégiées des programmes d'assistance de Pronasol adoptées par la suite. Ce n'est pas toujours le cas. Là même où ils ne sont pas ouvertement violents, les rapports interethniques ont un caractère à tout le moins asymétrique où les métis ou «ladinos» tiennent le haut du pavé, monopolisent et souvent détournent les circuits officiels. Les rapports séculaires de clientélisme et corruption ont parfois largement pénétré à l'intérieur même des communautés indiennes où les caciques et gros négociants régionaux trouvent à recruter leurs acolytes.

Les migrations vers les grandes villes, les régions agricoles du centre et du nord-ouest ou vers les États-Unis arrivent à dépeupler certaines régions indiennes (Haute Mixtèque dans l'État de Oaxaca, montagnes otomies de l'État d'Hidalgo, etc.). Cependant des contacts et parfois une véritable entraide s'instaurent au sein des réseaux migratoires entre membres de la communauté, et la migration de retour assure un certain flux d'investissement vers le lieu d'origine. Dans le meilleur des cas, la migration peut ainsi entraîner une relance économique dans la localité ou la petite région, mais elle s'accompagnera presque obligatoirement d'une accentuation des inégalités.

La migration contribue aussi à diffuser l'usage de l'espagnol et la connaissance des façons de faire urbaines. Les intermédiaires culturels et politiques classiques des communautés que sont les instituteurs trouvent ainsi des relais (ou des concurrents) qui œuvrent tantôt dans le sens d'une plus grande acculturation, et tantôt visent le renforcement de la culture locale. Les stratégies culturelles, qui ont toujours eu des enjeux importants dans les communautés indiennes, tendent à gagner en puissance et à obtenir plus de moyens auprès de décideurs et bailleurs de fonds (pouvoirs publics, ONG) sensibilisés par la plus grande pugnacité des revendications et par l'intensification actuelle de la compétition politique.

L'enjeu ethnique a aussi son versant territorial et proprement politique qui se traduit ces dernières années en un débat assez âpre autour de la qualité et de l'étendue de l'autonomie à laquelle peuvent prétendre les populations indiennes. C'est sur ce point que s'est focalisé le bras-de-fer entre l'EZLN (Armée zapatiste de libération nationale) et le gouvernement ainsi que le débat juridique et politique national. L'éventail des positions est large : tandis qu'une «autonomie communale», reconnaissant aux communautés indiennes le droit de choisir leurs dirigeants selon les us et coutumes locaux est déjà reconnue par la constitution de l'État de Oaxaca, dans d'autres régions - au Chiapas et ailleurs - des communautés agissent de leur propre chef pour créer de nouveaux municipes (Dehouve 1998), ou pour faire régner «leur justice» (Herrera 1998). Certains théoriciens situent la revendication autonomiste au niveau régional, où la notion d'ethnie peut prendre corps. Ils ne manquent ni d'adeptes ni de critiques (Barabás et Bartolomé, 1990, Díaz-Polanco, 1991, 1997, Hernandez Navarro, 1997, Recondo, 1996).

Un tel débat et les processus politiques en cours ne font que souligner la nécessité de renouveler l'abordage régional, en analysant conjointement les représentations territoriales et les projets économiques et politiques des groupes de métis et des différentes communautés ethniques en présence. De telles approches ont déjà été proposées, tant dans des régions à forte présence indienne que métisses, pour comprendre comment se construisent les identités régionales (Barragán et al., 1994, Lomnitz-Adler, 1995, Pepin Lehalleur, 1998) ou les traits particuliers de la violence politique (Bartra, 1996). Elles devraient être enrichies par une prise en compte des représentations de la ruralité, dont une composante essentielle est le rapport à la ville (Arias, 1993, Pepin Lehalleur, 1991).

L'anthropologie a suivi l'évolution sociale en s'engageant depuis vingt ans dans l'analyse de la culture populaire urbaine où les romanciers et les essayistes l'avaient devancée. On suit les pas des citadins, dans les limites de leur quartiers et vers leurs lieux de travail, dans leurs divertissements, leurs usages des équipements culturels ou des parcs publics. Les études se focalisent de préférence sur les pratiques culturelles et politiques émergentes, sur la convivialité - la vie dans les «vecindades», les bandes de jeunes, les tontines, les concerts, les bals ou la peinture de rue - comme sur les modes de conflictivité propres à la ville - invasions de terrains pour y construire des logements, rôle des femmes dans les affrontements ou les négociations avec les autorités, réponses populaires aux catastrophes... (Monsivais, 1987, 1988, Garcia Canclini, 1982, 1990, Massolo, *comp.*, 1992, Sevilla, *comp.*, 1994, revue *Alteridades*, depuis 1991). On met aussi en valeur les structurations anciennes qui continuent de conférer un sens identitaire dans l'anonymat urbain apparent (Rodriguez 1991). En revanche, l'impact des modes de consommation influencés par les États-Unis ou les pratiques culturelles distinctives des classes aisées inspirent encore relativement peu d'analyses (Esteinou 1996).

La publication du livre *México profundo* de G. Bonfil en 1987 a eu un fort retentissement. Bonfil y affirme l'actualité d'une matrice culturelle

mesoaméricaine niée et refoulée au nom d'un «Mexique imaginaire» dominateur, faussement cosmopolite. Cette civilisation occultée serait l'apanage de vastes secteurs de la population mexicaine, bien au-delà des communautés indiennes. Et c'est à l'échelle de la nation que devrait, et pourrait, selon lui, s'opérer une vaste récupération culturelle et politique des valeurs sociales originelles. Les idées ainsi proposées trouvent un répondant dans le grand nombre de mouvements revendicatifs qui prennent pour point de départ une affirmation ethnique ou qui se sont élargis en l'intégrant. Elles offrent aussi une hypothèse de lecture pour les pratiques culturelles des populations rurales et urbaines où la sociabilité s'organise autour de la solidarité de voisinage et qui mesurent le prestige au zèle déployé dans l'accomplissement des tâches d'intérêt collectif.

Si la traditionnelle association Indien/paysan apparaît, dans cette perspective, trop restrictive, il peut sembler abusif de qualifier d'indiennes tant de formes culturelles hybrides. Ceci oblige du moins à renouveler les questions posées à l'ethnicité : non plus seulement, comme le faisait Barth (1969), en s'interrogeant sur la validité respective des signes objectifs et de l'auto-identification, mais en allant peut-être jusqu'à dissocier identité ethnique assumée et culture ou «civilisation» intériorisées. Cette rupture pourrait-elle résulter d'un choix, individuel ou collectif, ou serait-elle le produit largement inconscient de l'ethnocide symbolique que dénonce Bonfil? Dans le cadre d'une pluriculturalité que la constitution affiche désormais, il est urgent d'identifier les pratiques réelles, ainsi que les représentations, susceptibles de différencier les diverses cultures mexicaines et de les articuler.

Ces préoccupations sont mises en jeu par les organisations ethniques et alimentent le débat public. Elles focalisent les sentiments de malaise et les ruptures de communicabilité qui divisent la société mexicaine, de façon accrue depuis que le système politique, pourvoyeur réel et imaginé d'unicité, est lui-même en processus de désagrégation. Corrélativement et en sens opposé, la société travaille sans relâche à des réacommodements. Des interactions multiformes, parfois furtives, paradoxales, consolident les identités ou leur offrent des bases nouvelles. Les sujets en sont les groupes sociaux, les communautés ou éventuellement les ethnies, les classes sociales, mais aussi les populations de telle région particulière ou celles qui partagent telle expérience vitale. C'est aussi chaque famille, et plus radicalement encore, chaque personne qui est l'artisan de la culture. La culture, affaire collective et personnelle, n'est pas matière individuelle : dans l'échange culturel, les interlocuteurs ne sont pas seuls face à face ; chacun est muni d'un dispositif de références, plus ou moins efficace et cohérent (Bourdieu 1972), et c'est du choc à «l'interface» des systèmes où les intérêts et les représentations s'organisent (Long 1989) que surgit le sens.

QUELQUES FACETTES DES PROCESSUS IDENTITAIRES EN COURS

Les articles choisis pour ce dossier illustrent des situations de relative marginalité sociale où les ressources culturelles sont mobilisées dans des processus de « négociation » face aux valeurs dominantes. Dans les deux premières, analysées par Anath Ariel de Vidas et Françoise Lestage, l'ethnicité est le principal référent de l'échange social et donne une cohérence à l'ensemble d'actions, de projets, de représentations que développent les sujets les uns face aux autres.

Ariel de Vidas analyse la situation de marginalité et de domination dans laquelle vivent les populations teenek du nord-Veracruz et les représentations indigènes qui donnent raison de leur position dans la société régionale dominée par les éleveurs métis. Ces visions établissent un parallèle, plutôt qu'un lien de causalité, entre leur situation et leur qualité mythique de descendants des occupants de l'inframonde, lesquels ont préféré s'enfouir sous terre plutôt que de combattre les envahisseurs ou de tirer bénéfice de leurs enseignements. Le parti-pris de retrait des Teenek permet aux métis de nier la domination qu'ils exercent sur eux et de présenter une relation d'inégalité comme un simple découpage territorial. Mais la référence au mythe montre son ambiguïté et ses limites : l'altérité ethnique n'est pas telle que les Teenek ne puissent faire leur profit de la part d'héritage reçue bon gré mal gré, des Espagnols, ni entretenir depuis des siècles une disposition tantôt sourde tantôt déclarée à guerroyer avec eux pour récupérer les terres perdues. Ils s'assument alors comme civilisés et paysans détenteurs d'un droit qu'ils sauront faire valoir.

C'est au niveau du large espace couvert par leur réseau migratoire que les Mixtèques de l'État de Oaxaca installés sur la frontière avec les États-Unis vont développer des alliances matrimoniales qui discriminent entre les familles qui seront considérées comme appartenant au groupe ethnique (originaires même lointainement du même village ou de communautés amies) et les autres. Dans cette situation d'expansion du groupe au plan territorial, économique et humain (comparable à un front pionnier), Lestage montre comment les anciennes ressources culturelles - au premier rang desquelles figurent la cohésion communautaire et le contrôle des compétences et des performances économiques des femmes - sont réévaluées et adaptées en vue de stratégies d'insertion et de conquête de nouveaux espaces.

À ces propositions sur pourquoi et quand la construction sociale de la réalité se fait en termes ethniques, Juan Pedro Viqueira apporte également des réflexions tirées de sa recherche historique. Sans faire partie de ce dossier, son article en reste proche par la problématique puisqu'il essaie de comprendre comment les divers peuples indiens du Chiapas ont répondu à la conquête puis à la colonisation et à la domination des temps modernes, et comment ils ont, chacun à sa façon, négocié leur survie. Les uns ont valorisé leur altérité dans un cadre communautaire en le circonscrivant aux seuls gens du commun, tandis que d'autres communautés redonnaient sens aux

anciennes hiérarchies ; d'autres groupes, enfin, optaient pour différents degrés et stratégies de métissage. La proposition méthodologique croisant temps et lieu, qui vaut à ce texte d'être présenté en position de «frontière», concourt à faire ressortir la complexité et le caractère souvent paradoxal de la relation entre définition ethnique et choix identitaire.

Le travail est un autre lieu privilégié de construction des identités, selon des processus et face à des interlocuteurs différents selon qu'il s'agit de production faite à son compte ou de travail salarié. Dans le deuxième cas, la négociation dans les relations de subordination et d'exploitation prend le pas sur la reconnaissance de la compétence professionnelle mais cette dernière n'est pas absente de l'affrontement salarial.

Jorge Gonzalez entreprend de montrer, au long de trois générations, comment se construisent en un même processus d'interaction trois dimensions de la vie sociale : d'une part, la capacité que développe une famille de produire et vendre de la musique ; de l'autre, les relations interpersonnelles et collectives qui donnent forme familiale à l'unité domestique et contenu domestique aux relations de famille ; enfin, le rapport entre le groupe producteur de musique et le public dont les goûts et la demande varient au cours des temps. Le concept de production anthroponomique proposé par Bertaux (1979) permet de prendre à bras le corps ce processus multidimensionnel et évolutif.

La production musicale, avec sa technification progressive et les apprentissages et investissements qu'elle exige, articule les voies de la reproduction économique de la famille avec les fonctions nouvelles qu'elle remplit dans la société villageoise et provinciale, où elle passe d'un statut d'accompagnement de la sociabilité locale à celle d'introducteur des formes culturelles internationales. La famille, acteur collectif de ces transformations, n'est cependant pas une entité indifférenciée. Le rôle clef de l'héritage dans la redistribution des rôles à chaque génération et l'établissement des priorités (stratégies, investissements, sacrifices) mettent en lumière les exigences de soumission des individus à un projet partagé, mais inégalement «rémunérateur», qui est un des traits fondamentaux du fonctionnement des unités domestiques.

Les musiciens de Colima sont à la fois instruments et bénéficiaires de la globalisation du marché musical, qui fait aujourd'hui de la production *hispano* un segment très porteur aux États-Unis et par voie de conséquence au Mexique. Capables (provisoirement ?) de conserver le contrôle économique de leur activité et de lui conférer une marque symbolique qui donne à leur auditoire le sentiment de faire partie d'un monde culturel plus vaste, ils jouent un rôle de médiateurs auquel ne peuvent prétendre les jeunes salariées de la floriculture, elles aussi engagées dans la globalisation, dont nous parle Sara Lara.

Les processus identitaires qui se développent dans l'interface ménagé par la floriculture industrielle, entre les femmes qui y sont employées, leurs familles et les agents de maîtrise, se trouvent à priori délimités par le caractère «libre» de leur force de travail, qui fait seule l'objet du contrat

salarial. L'entreprise ne jouit pourtant pas d'une totale liberté dans la définition des compétences, et se trouve tantôt en butte aux pratiques collectives des travailleuses pour réguler sur le tas certaines conditions de travail, tantôt renforcée, au contraire, par leur préférence pour des stratégies individuelles qui mettent en valeur leur accumulation professionnelle personnelle. La dévalorisation du travail, que l'entreprise justifie par un manque de qualification imputé aux femmes, peut être directement contrecarrée par la mobilisation collective des équipes. Le refus de leur «liberté» face à leur famille et l'engagement dans certaines responsabilités (maternité) semblent également jouer, dans certains cas, un facteur de consolidation et de stabilisation de l'emploi dans des tâches où une plus grande autonomie est reconnue. Des limites à la dépersonnalisation du travailleur peuvent donc être négociées, tant dans l'entreprise que dans le contexte familial, à partir de la relation de genre ou de la solidarité entre travailleurs.

Finalement, le texte de Orlandina de Oliveira et de Marielle Pepin Lehalleur s'attache à retrouver la trace des catégories et des valeurs au moyen desquelles des femmes qui ont quitté leur village et qui sont entrées dans des relations de travail, d'alliance matrimoniale, de maternité et de voisinage au sein de contextes nouveaux, se sont forgé des représentations de ces mondes qu'elles découvraient progressivement, et y délimitaient leur propre place. L'élaboration culturelle est ici valorisée dans sa dimension de constitution d'un instrument de compréhension des situations, permettant de percevoir des alternatives d'action, et donc d'ouvrir des possibilités de choix.

À la différence des autres études, c'est l'individu qui est sujet du processus, un point de méthode d'autant plus significatif que le milieu le plus proche reste la famille, laquelle apparaît souvent (et singulièrement aux yeux des acteurs eux-mêmes) comme l'entité pertinente d'expression de leur existence sociale. Or il s'agit précisément de caractériser, dans chaque cas, l'espace de différenciation que les femmes interviewées établissent pour elles-mêmes, au sein de leur famille et en dehors ; le regard qu'elles portent sur leur rôle de fille, d'épouse, de mère, voire de belle-mère et de grand-mère, mais aussi de travailleuse, de voisine ou de citoyenne ; enfin, la façon dont les valeurs attachées au rapport entre femme et famille est hérité, modifié, rejeté ou transmis d'une génération à l'autre.

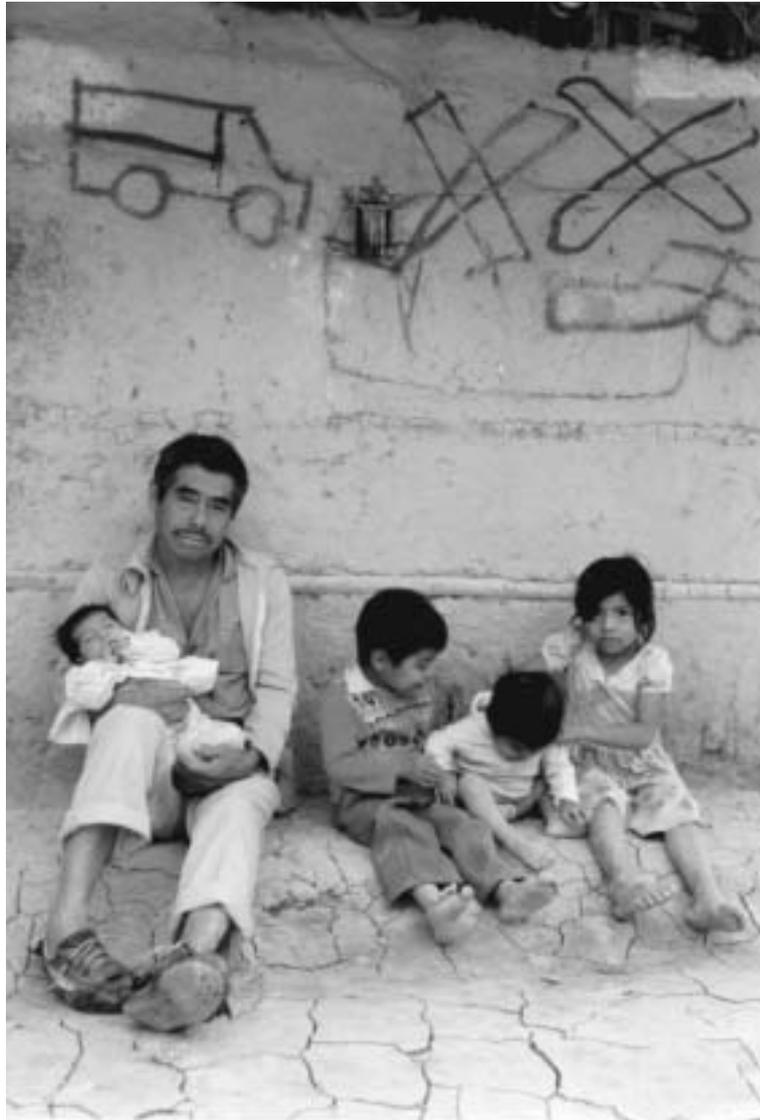
L'anthropologie a son mot à dire sur le changement social. Cet aperçu de quelques processus de négociation des relations sociales et culturelles, à l'interface des systèmes de signification et d'intérêts qui se constituent actuellement au Mexique, se veut une invitation à explorer plus systématiquement la subjectivité des acteurs, et à dégager les dimensions nouvelles que la construction des différentes identités prend dans ce contexte.

BIBLIOGRAPHIE

- AGUILAR CAMIN H., 1985, *Morir en el Golfo*, Cal y Arena, Mexico.
 APPENDINI K et al., 1983, *El campesinado en México*, El Colegio de México, Mexico.

- ARANDA J. (comp), 1988, *Las mujeres en el campo*, Universidad Autónoma Benito Juárez, Oaxaca.
- ARIAS P., 1988, «La mujer y la manufactura rural en el Occidente», J. Aranda (comp), *op.cit.*
- ARIAS P., 1993, *La nueva rusticidad mexicana*, Conaculta, Mexico.
- ARIZPE L., 1975, *Indigenas en la ciudad de México. El caso de las Marias*, Setentas, Mexico.
- ARIZPE L., 1978, *Migración, etnicismo y cambio económico*, El Colegio de México, Mexico.
- BARABAS A. et M. A. Bartolomé, 1990, *Etnicidad y pluralismo : la dinámica étnica en Oaxaca*, Conaculta, Mexico.
- BARRAGAN E. et al. coord., 1994, *Rancheros y sociedades rancheras*, CEMCA-Colmich-ORSTOM, Mexico.
- BARTH F., 1995, «Les groupes ethniques et leurs frontières» (1969), P. POUTIGNAT et J. STREIFF-FENart, *Théories de l'ethnicité*, PUF, Paris.
- BARTRA A., 1980, *La explotación del trabajo campesino*, Nueva Era, Mexico.
- BARTRA A., 1997, *Guerrero bronco. Campesinos, ciudadanos y guerrilleros en la Costa Grande*, Ediciones sinifiltro, Mexico.
- BARTRA R., 1975, *Caciquismo y poder político en México*, Siglo XXI, Mexico.
- BERTAUX D., 1979, *Destins personnels et trajectoires de classes*, PUF, Paris
- BONFIL BATALLA G., 1987, *México profundo. Una civilización negada*, CIESAS/SEP, Mexico.
- BOURDIEU P., 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, Genève.
- CORNELIUS W. 1982, *Inmigrantes pobres en la ciudad de Mexico*, FCE, Mexico.
- DEHOUVE D. 1998, communication verbale.
- DE LA PEÑA G. et A. ESCOBAR, comp., 1986, *Cambio regional, mercado de trabajo y vida obrera en Jalisco*, El Colegio de Jalisco, Guadalajara.
- DE LA GARZA E., 1987, *Ascenso y crisis del Estado social autoritario*, El Colegio de México, Mexico.
- DIAZ-POLANCO H., 1991, *Autonomía regional. La autodeterminación de los pueblos*, Siglo XXI, Mexico.
- DIAZ-POLANCO H., 1997, *La rebelión zapatista y la autonomía*. Ed. Era, Mexico.
- ESTEINOU R., 1996, *Familias de sectores medios : perfiles organizativos y socioculturales*, CIESAS, Mexico.
- GARCIA CANCLINI N., 1982, *Las culturas populares en el capitalismo*, Nueva Imagen, Mexico.
- GARCIA CANCLINI N., 1990, *Culturas híbridas, estrategias para entrar y salir de la modernidad*, Grijalbo, Mexico.
- GONZALEZ DE LA ROCHA M., 1986, *Los recursos de la pobreza. Familias de bajos recursos en la ciudad de Guadalajara*, El Colegio de Jalisco, Guadalajara.
- GONZALEZ MONTES S. et al, comp., 1994, *Mujeres, migración y maquila en la frontera norte*, El Colegio de la frontera norte - El Colegio de México, Mexico.
- GORDILLO G., 1981, *Campesinos al asalto del cielo*, Siglo XXI, Mexico.

- HERNANDEZ NAVARRO L., 1997, «La autonomía indígena como ideal. Notas a 'La rebelión zapatista y la autonomía' de H. Díaz-Polanco», *Chiapas* n° 5, Mexico.
- HERRERA A., 1998, «La justicia está flaca. Hacerse justicia en la Montaña de Guerrero», Conférence, février 1998, CIESAS, Mexico.
- LEWIS O., 1966, *Los hijos de Sanchez*, Siglo XXI, Mexico.
- LOMNITZ L., 1975, *Como sobreviven los marginados*, Siglo XXI, Mexico.
- LONG N., 1989, *Encounters at the Interface. A Perspective on social Discontinuities in rural Development*, Wageningen Studies in Sociology n° 27, Pays Bas.
- MASSOLO A., 1992, *Por amor y coraje. Mujeres en movimientos urbanos de la ciudad de México*, El Colegio de México, Mexico.
- MASSOLO A., (comp) 1992, *Mujeres en los procesos sociales de la ciudad*, El Colegio de México, Mexico.
- MOGUEL J. et al. (coord), 1992, *Autonomía y nuevos sujetos sociales en el desarrollo rural*, Siglo XXI, Mexico.
- MONSIVAIS C., 1987, *Entrada libre. Crónicas de la sociedad que se organiza*, Ediciones Era, Mexico.
- MONSIVAIS, C. 1988, *Escenas de pudor y liviandad*, Grijalbo, Mexico.
- OLIVEIRA de et al. (comp), 1982, *Grupos domésticos y reproducción cotidiana*, Ediciones Porrúa, Mexico.
- PEPIN LEHALLEUR M. 1991, «¿Hacia una sociabilidad urbana en el campo? El proceso de desunión entre producción y consumo», *Estudios sociológicos*, vol X, n° 29, Mexico ;
- PEPIN LEHALLEUR M. 1998, «Pertinencia territorial y representaciones del conflicto social en la construcción cultural de una región : el Mante, Tamaulipas», V. Napolitano et X. Leyva (comp), *Encuentros antropológicos. Identity, Power and Mobility in Mexico*, McMillan, Londres.
- RECONDO D., 1996, «Mouvements indiens et transition politique au Mexique», *Trace* n° 30, Mexico.
- RELLO F. coord., 1990, *Las organizaciones de productores rurales en México*, UNAM, Mexico.
- REYNA J. L. comp, 1976 *Tres casos de sindicalización en México*, El Colegio de México, Mexico.
- ROBERTS B., 1980, *Ciudades de campesinos*, Siglo XXI, Mexico.
- RODRIGUEZ M., 1991, *Hacia la estrella con pasión, con la ciudad y la cruz a cuestas*, CIESAS, Mexico.
- ROUBAUD F., 1994, *L'économie informelle au Mexique. De la sphère domestique à la dynamique macro-économique*, Karthala-Orstom, Paris.
- SEVILLA A. (comp), 1994, *Estudios recientes de cultura popular urbana*, Grijalbo, Mexico.
- TORRES G., 1994, *The Force of irony : Studying the everyday Life of Tomato Workers in Western Mexico*, Thèse, Wageningen, Pays-Bas.
- WILSON F. 1992, *De la casa al taller. Mujeres, trabajo y clase social en la industria textil y del vestido*, El Colegio de Michoacan, Zamora.



Une famille teenek dans le hameau de Loma larga, (Huastèque véracruzaine). Cliché Anath Ariel de Vidas.

« JE PLIE, ET NE ROMPS PAS ».
LA VISION TEENEK DE LA
MARGINALITÉ ET DE L'ETHNICITÉ
(HUASTÈQUE VÉRACRUZAIN, MEXIQUE)

ANATH ARIEL DE VIDAS

« La misère avilit. Le pauvre devient laid et prend l'autobus, se lave moins, sent la transpiration, compte ses sous, perd sa seigneurie et ne peut plus sincèrement mépriser ».

ALBERT COHEN, *Belle du Seigneur*.

Les Indiens teeneks de la commune (*municipio*) de Tantoyuca, au nord-est du Mexique, affichent une attitude singulière qui consiste en un état d'apparente déculturation, accompagné de surcroît par des discours particulièrement autodénigrants (« nous sommes des moins que rien », « des puants », « de sales Indiens », « des sots », « des peureux », « des laids », etc.). Ce type de commentaires s'accorde essentiellement à justifier la situation de marginalité sociale et spatiale des Teeneks par rapport à leurs voisins métis. Ces non-Indiens, dont le sort est considéré comme étant meilleur, résident essentiellement dans la bourgade toute proche et ils représentent pour les Teeneks la culture occidentale, dans ses méfaits tout comme dans ses attraits. Cependant, l'inexistence chez les Teeneks de traits indiens emblématiques tels que des vêtements traditionnels, des rituels agricoles, des cérémonies particulières, un système de charges religieuses, etc. n'est pas synonyme d'anomie collective car ce groupe a préservé sa langue et une certaine cosmologie ancrée dans la tradition mésoaméricaine. Ainsi, alors même que les Teeneks émettent surtout des propos négatifs sur eux-mêmes, leurs discours ne s'accompagnent pas pour autant d'un sentiment d'appartenance affaibli. Ces commentaires autochtones justifient d'une certaine manière la position marginale du groupe et relèvent d'une

* Dépt. d'anthropologie, Université de Haïfa, associée au CERMA, EHESS

construction culturelle de l'identité teenek où se négocient les disparités entre les acteurs sociaux en présence. Une inégalité qui est due, selon le point de vue teenek, à des différences ontologiques. Il s'agit donc d'une identité ethnique vive qui semble *a priori* ne se fonder sur aucun patrimoine valorisant et revendiqué et qui, en revanche, puise ses sources dans des valeurs perçues comme négatives. Cependant, comme on le verra par la suite, s'autodéfinir comme marginal est plus une manière de se situer dans l'univers social pluriethnique que d'assumer comme une fatalité la subordination à l'Autre.

LA QUESTION DES POULES ET DES DINDONS

La marginalité économique et sociale d'un groupe culturel minoritaire est généralement abordée dans les sciences sociales comme le résultat de la déviance d'une norme, d'une non-intégration à la société majoritaire (intégration perçue comme impérieuse), du déracinement et du décalage culturel. Par ailleurs, du fait que la marginalité est conçue eu égard à un centre normatif, les études sur ce thème s'appliquent souvent à des situations de paupérisme urbain et d'inadaptation sociale endémique. La marginalité peut alors être analysée sous le signe du maintien de sous-cultures minoritaires et de solidarités traditionnelles (la « culture de la pauvreté »¹) ou encore comme un phénomène « structurellement lié au système capitaliste »².

Cependant, au delà des approches culturalistes ou fonctionnalistes qui abordent la marginalité d'un groupe minoritaire comme une déviance ou comme la résultante du système d'organisation sociale en place, les marges de la société majoritaire peuvent également se concevoir comme un lieu de construction culturelle de la différence. Il ne s'agit pas d'occulter ici les effets de la colonisation occidentale de ce qui allait devenir le Mexique sur la stratification sociale (fondée sur l'inégalité et non sur l'ethnicité) qui est à l'origine de la situation marginale des Indiens teeneks. Néanmoins, la marginalité des Teeneks suscite auprès de ce groupe des discours, culturellement construits (c'est-à-dire selon une logique interne) pour justifier sa mise à l'écart par rapport à la société moderne, toute proche. Ces discours sont le reflet d'une situation concrète et inexorable qui est resémantisée dans le système de représentation teenek. On peut donc retracer l'histoire de la violence par une analyse d'événements plus globaux, en établissant une sorte de vérité historique. Mais on peut également prendre le point de vue du groupe indigène qui aborde cette même histoire par les moyens que lui procure sa vision du monde particulière.

Ainsi, un exemple de l'autodénigrement teenek qui se manifeste dans le langage montre comment la situation subordonnée de ce groupe est intériorisée par ses membres. Les Teeneks désignent en effet les Métis qui les entourent par le mot *ejek*, qui veut dire 'Espagnol', et ce terme s'applique également aux dindons, alors qu'ils dénomment les poules par le terme *teenek* qui est aussi celui de leur ethnonyme. Les dindes étant d'origine autochtone, il aurait été logique, de prime abord, de les appeler par l'ethnonyme du groupe indigène et les poules, du nom de leurs importateurs, les Espagnols.

Or, la pensée teenek relève d'une autre logique : « les dindonneaux qui s'alimentent de pâte de maïs, sont propres et mangent uniquement au creux de la main; il faut donc les servir comme on sert les *ejek*, qui sont les Métis et les patrons. En revanche, les poulets picorent directement sur le sol et ils se nourrissent de n'importe quelles saletés et n'importe où, comme les Teeneks » (sic). Ou encore : « les *ejek* veulent toujours être servis, ils attendent qu'on leur donne la nourriture dans une assiette avec des couverts tandis que les Teeneks mangent n'importe quoi et n'importe où pour se remplir le ventre »³. D'autres versions expliquent que cette dénomination ressort des traits plus fragiles des dindonneaux, à l'image des Métis censés être plus vulnérables aux intempéries et à l'effort (c'est d'ailleurs la raison, selon cette même logique, pour laquelle ceux-ci travaillent moins que les Teeneks). Quand un dindonneau reçoit un coup, par exemple, il tombe et devient malade et il faut alors le soigner, tandis que les poules peuvent recevoir des coups et il ne leur arrive rien, comme les Teeneks. Les dindons sont considérés violents et - à l'instar des Métis qui ont des attitudes agressives envers les Teeneks - attaquent toujours les poules mais celles-ci tiennent bon, comme les Teeneks.

Ces diverses versions concordent finalement pour caractériser les *ejek* vis-à-vis des Teeneks de manière hiérarchique ou en tout cas dans un rapport de forces. Cette relation serait perçue de manière analogue à celle entretenue entre hommes et femmes; les premiers étant de fait situés dans une position de pouvoir, les secondes détenant la force symbolique des plus faibles⁴. Toujours à propos de poules, une femme teenek dont le mari lui avait apporté de la ville quatre poules d'élevage en batterie disait que celles-ci n'entendaient pas ses appels en teenek car, venant de la « civilisation », elles ne comprenaient que de « jolies langues » (*oyen sólo bonito*). Or, afin de saisir l'acuité de ce type de discours, il est nécessaire de connaître en un premier temps la configuration sociale et spatiale des lieux où ils sont élaborés.

UNE HISTOIRE D'INDIENS ET DE COW-BOYS

La Huastèque, région de nature luxuriante propice à l'élevage et située dans le tropique humide au nord-est du Mexique, fut depuis l'arrivée des Espagnols un lieu de colonisation. En tant que telle, la Huastèque est devenue la scène de l'antagonisme classique qui oppose les cultivateurs aux éleveurs. Dans ce cas, le conflit débuta par la spoliation des terres indiennes par les colons espagnols et, plus tard, par leurs descendants métis. L'appropriation des terres indiennes au profit de terres de pâturages continue, encore de nos jours, par différents mécanismes dont la violence n'est pas absente⁵. Ses conséquences ont marqué, dès le début de la colonie, les luttes indigènes et par la suite les luttes paysannes pour récupérer ces terres. Ainsi, cette histoire agraire s'inscrit dans les paysages où l'on peut observer actuellement les grandes propriétés attenantes à des terrains fractionnés. Les territoires indiens ont donc été fortement réduits mais les Teeneks ont su récupérer patiemment

une partie de leurs terres usurpées ou se constituer de nouveaux patrimoines fonciers, en profitant de quelques conjonctures qui se sont présentées tout au long de ces siècles⁶. Les communautés teeneks contemporaines, disséminées autour de la bourgade métisse de Tantoyuca, sont ainsi le fruit de ces efforts et elles constituent le cadre social qui a permis la préservation de ce groupe ethnique⁷.

Le paysage de cet espace régional avec sa végétation tropicale exubérante est trompeur et il existe une incohérence profonde entre la nature luxuriante de cette région et le niveau de vie des paysans qui vivent en son sein. Ceux-ci, dans leur majorité, survivent d'une économie de subsistance qui trouve ses causes directes dans l'exiguïté des terres cultivables et l'usure consécutive des lopins dont ils disposent. Or le paysage cesse de tromper lorsqu'on observe les modalités de sa mise en valeur. Un parcours à travers la région offre quelques constatations immédiates: en général, les espaces plats et étendus sont consacrés à l'élevage tandis que ceux situés sur des terrains accidentés sont beaucoup plus fragmentés et sont destinés aux cultures vivrières telles le maïs et le haricot, ainsi que l'agave qui sert à l'artisanat local. Est-ce un hasard si les personnes qui vivent et travaillent dans les monts sont plus basanées que celles qui se consacrent à l'élevage dans les plaines?

Dans ces collines se trouvent, en effet, les villages indiens (57,5% de la population de la commune de Tantoyuca) et ceux, beaucoup plus minoritaires, des paysans métis (16%). Ces localités consistent, dans la plupart des cas, en hameaux isolés et reculés où manquent tous les services, tels l'adduction d'eau potable, l'électricité, l'assistance médicale ainsi que routes et moyens de communication. Les demeures consistent en huttes aux parois de bambou - parfois hourdées de torchis - coiffées d'un toit de palmes et dont le sol est de terre battue. Une seule pièce remplit souvent de multiples fonctions; lieu du foyer, on y cuisine, on y mange, on y dort et on y entrepose des épis de maïs. Dans la plupart des cas observés, les maisons manquent de latrines et l'eau provient de nappes d'eau putride et stagnante ou de ruisseaux qui se trouvent parfois éloignés à plus d'une heure de marche.

Alors que sur les collines qui entourent la bourgade de Tantoyuca s'agglutinent les hameaux avec les petits lopins des paysans métis et indiens, les plaines qui s'étendent à leurs pieds sont presque vides de localités et ne sont que ponctuées de quelques *ranchos* d'élevage. Plus particulièrement, le territoire plat qui se trouve au nord-est de Tantoyuca fait partie d'une plus grande superficie, d'environ 400 000 ha, qui s'étend au nord de l'État de Veracruz et qui consiste en la plus vaste étendue de propriétés privées de cet État⁸. Ces terres sont consacrées exclusivement à l'élevage extensif et on peut les considérer comme un véritable bastion d'éleveurs de bétail. Il est sans doute utile de mentionner dès à présent que dans cette région de la Huastèque, se réalisent 40% de l'activité d'élevage de l'État de Veracruz, celui-ci occupant pour cette activité la première place au niveau national⁹.

Les terres teeneks se trouvent actuellement sous le régime foncier des biens communaux, c'est-à-dire, dans ce cas, qu'il s'agit de terres acquises par les Teeneks antérieurement à la Réforme agraire. La présence, imposante à

Tantoyuca, des éleveurs de bétail dotés d'un puissant groupe de pression, n'est pas sans rapport avec le fait que peu de dotations agraires postrévolutionnaires (*ejidales*) ont été effectuées dans cette région. Par ailleurs, non seulement l'élevage bovin extensif s'empare de terres indiennes, mais le déboisement qu'il implique entraîne aussi des effets d'érosion et un déséquilibre écologique qui affecte le milieu naturel des Teeneks. De plus, l'exiguïté de la terre favorise son épuisement. Parallèlement, la croissance démographique de ces dernières décennies expulse les Teeneks de leurs communautés à la recherche de travail journalier ou saisonnier dans la région, ce qui les met en contact permanent avec la société non indienne qui les exploite et face à la constatation inexorable de leur marginalité.

La pauvreté est particulièrement contrastée à Tantoyuca alors que les richesses prodigieuses de quelques familles de grands éleveurs évoquent un mode de vie est digne de la série télévisée « Dallas », où elle affecte la majorité de la population, qu'elle soit indienne ou métisse. Cependant, dans ces lieux où la hiérarchie sociale se calque sur les appartenances ethniques, les Teeneks, qui constituent environ 51% de la population de la commune de Tantoyuca (\pm 43 000 teenekophones), se situent au rang le plus bas. Descendants de la culture huastèque qui donna son nom à la région, ils ont été doublement soumis et acculturés, un premier temps par les Aztèques, puis ultérieurement par les Espagnols et la civilisation occidentale. Les traits et caractéristiques ethniques de cette société ont ainsi été occultés au fil des générations. Toutefois, ce groupe présente actuellement une combinaison rare liant un état d'apparente acculturation et d'autodénigrement à un fort sentiment identitaire ethnique soutenu précisément par leur extrême marginalité politique, économique et culturelle. Les profondes disparités qui opposent les Métis-éleveurs aux Indiens-agriculteurs sont fortement ancrées dans cette société locale et elles fournissent finalement une clé de lecture de la perception identitaire Teenek.

L'IDENTITÉ TEENEK

La dizaine de kilomètres qui sépare la majorité des villages teeneks du centre urbain de Tantoyuca couvre aussi une profonde méconnaissance réciproque entre ces deux mondes, liés mais bien distincts. Pourtant, les Teeneks viennent régulièrement à Tantoyuca mais il n'existe pas de rapports sociaux entre eux et les habitants de la ville autres que l'échange commercial et la vente de force de travail. De part et d'autre, les acteurs sociaux se sont ainsi construit un ensemble de représentations du groupe humain voisin et pourtant si éloigné. L'espace régional dans lequel se meuvent les Teeneks veracruzains se caractérise ainsi par une situation de contact et de coupure permanents avec la société métisse et il s'articule autour d'un clivage social fondamental qui sépare, selon le langage local, « les gens de la ville » et « les gens des communautés ». Cette division ne relève pas uniquement d'un principe rhétorique employé pour les fins de la démonstration. Elle forge en fait les modes de représentation partagés dans la pratique par les acteurs

sociaux, de part et d'autre de ce clivage. Les deux plans de cette division peuvent comprendre également d'autres termes qui se calquent sur les premiers et qui sont utilisés au quotidien. Ainsi, « les Métis », « les Espagnols », « les gens de raison » (*gente de razón*), « les éleveurs », « les gens de voiture », « les riches »... résident en ville, tandis que « les Indiens », « les *inditos* », « les *huastequitos* » (diminutifs péjoratifs), « les indigènes », « les sans raison » (*sin razón*), « les kwitol » ('enfant' en teenek), ou encore « les gens d'origine humble »... résident dans les communautés.

Cette différenciation dichotomique, vécue et perçue au quotidien par tous les acteurs sociaux comme une opposition culturelle, même si elle est superposée à d'autres types de distinctions, essentiellement sociales, économiques et territoriales, soutient finalement la perception identitaire des Teeneks face aux Autres. Cette ligne de démarcation permet, comme le souligne Fredrick Barth, de définir le groupe ethnique et de spécifier la nature de sa continuité, indépendamment de son contenu culturel qui, lui, reste variable¹⁰. Selon cet auteur, l'ethnicité est en effet une forme d'organisation sociale fondée sur la démarcation des groupes selon leur origine supposée. Les signes diacritiques différenciateurs établis par chaque groupe viennent confirmer alors la nature de l'interaction sociale.

L'aspect ethnique de cette dichotomie se perçoit ainsi par le retranchement des Teeneks dans leur espace communautaire, à travers le filtrage qu'effectuent leurs autorités entre le monde métis et teenek, leurs pratiques d'endogamie locale et les différentes modalités utilisées pour préserver leur patrimoine foncier collectif. L'espace communautaire où l'on parle le teenek, où l'on pratique encore quelques coutumes particulières, qui par des mécanismes d'exclusion, est devenu un lieu proscrit aux gens de l'extérieur et en particulier aux Métis, et qui par des mécanismes d'incorporation, implique la présence effective de ses habitants sur les lieux, devient de cette manière pour ses membres un lieu d'attache affective face à un monde extérieur plutôt hostile. Le sentiment d'appartenance au groupe ethnique survient alors comme une manière efficace pour défendre des avantages (terres, autonomie relative, droit coutumier...) et pour surmonter par la solidarité et l'égalité de situation des désavantages (sociaux et économiques). L'ethnicité, comme le suggèrent Nathan Glazer et Daniel Moynihan, semble surgir, dans ce cas d'interaction continue entre groupes culturels distincts, pour contrecarrer les caractéristiques achevées et déterminantes de la stratification sociale issue de l'histoire particulière de chaque groupe¹¹. Cependant, sur quelle base est donc assumée cette identité ethnique?

LE MYTHE D'ORIGINE

L'une des exigences formelles permettant d'appartenir de plein droit à la communauté teenek consiste dans le principe de filiation patrilinéaire. À la différence d'autres types d'identités collectives, l'identification ethnique se fonde en effet, comme le soulignait Max Weber, sur la croyance subjective d'une communauté de sang¹². La descendance commune assumée par un groupe ethnique implique ainsi l'élaboration d'une histoire collective,

inventée ou vécue, qui, en évoquant un événement fondateur, forge le groupe et valide le sentiment d'appartenance à celui-ci. C'est ainsi que les Teeneks veracruzains s'identifient à un mythe d'origine qui explique, selon leur propre théorie, la ligne de démarcation sociale et économique qui les sépare des autres groupes en présence et qui les situe finalement dans la marginalité.

Ce mythe remonte à une époque lointaine lorsque la terre était plane et que le soleil n'existait pas. Quand cet astre arriva, les ancêtres refusèrent sa présence et s'enfouirent sous la terre, la tête la première, pour créer ainsi les montagnes et les ravins afin que ceux-ci cachent le soleil. Cependant, ils n'ont pas réussi dans leur entreprise d'occulter l'astre solaire et ils sont restés finalement dans les ténèbres souterraines, en colère contre leurs descendants humains qui leur ont succédé sur leur ancien territoire. Ces êtres telluriques sont dénommés en teenek par le terme *Baatsik'* (*baats* = entortillé; *ik'* = vent) qui se réfère sémantiquement à des remous d'airs. À chaque fois que les Teeneks contemporains ont un comportement jugé excessif par rapport aux *Baatsik'* ou aux membres de leur communauté, ces êtres de l'inframonde apparaissent dans leur vie sous cet aspect de remous d'airs et provoquent des « maladies de l'âme ». L'excès sanctionné par le malheur implique donc un certain rappel à l'ordre qui est également un rappel des origines et de la mémoire collective. Maîtres de la terre, les *Baatsik'* sont ainsi les gardiens du territoire teenek dans sa plus ample acception.

Lorsqu'on est atteint d'une maladie envoyée par les ancêtres présolaires, il est nécessaire de procéder à un ensemble de démarches de rédemption afin de pacifier les *Baatsik'*. Outre des invocations qui se font uniquement en langue teenek, ces démarches consistent, entre autres, à déposer au pied de certains arbres des offrandes de mets particuliers, délectables pour les êtres telluriques et particulièrement dégoûtants pour les humains. Les *Baatsik'* aiment en effet les immondices, le crachat, le puant, le sale, les aliments crus, pourris, insipides, les têtes de poules, les coquilles d'œufs, les os, les charognes et surtout l'eau-de-vie (mélangée avec de la salive si possible). Ces préférences abjectes se complètent par le fait que les *Baatsik'* sont particulièrement actifs la nuit, et leurs comportements sont donc globalement inverses de ceux des humains. Les *Baatsik'* se trouvent en particulier dans les lieux qui présentent des discontinuités de l'écorce terrestre ce qui revient à dire dans les montagnes et fossés qu'ils ont eux-mêmes créés en enfouissant leur tête dans la terre à la venue du soleil. Dans la vie quotidienne, les Teeneks sont très attentifs à ces lieux qui leur rappellent en permanence le récit de leur création. Ils sont conscients qu'ils occupent un territoire qui n'est pas le leur et que la rencontre avec ces êtres chthoniens, toujours maléfiques, est inévitable. C'est ainsi qu'ils ont organisé toute une répartition de l'espace entre eux et les *Baatsik'*, c'est-à-dire entre l'espace domestique, sanctifié par les images des saints catholiques et celui qui est sauvage, domaine des divinités païennes. Sans pouvoir entrer ici dans le détail de ces représentations symboliques, on pourra toutefois comprendre que le mythe d'origine des Teeneks engendre tout un système de relations complexes entre la notion de personne, l'espace environnant, les pratiques curatives et religieuses, la cosmologie, les relations sociales, etc. qui imprègnent finalement la praxis teenek.

La réalité des *Baatsik'* fonctionne en fait dans la pensée teenek comme principe de l'altérité et de la subordination. L'arrivée de la « lumière » a démarqué ces ancêtres préhumains des Teeneks contemporains et en cela elle a établi un premier couple de termes qui oppose le « nous » du présent aux « autres » du passé. Et à ces « autres » on doit le respect si on ne veut pas subir leur furie. Or cette altérité se trouve au fondement de l'identité teenek puisque les *Baatsik'* sont des ancêtres et ont donc forgé leur histoire. En outre, tout en faisant partie d'un ailleurs, les *Baatsik'* sont cependant les garants des valeurs morales des Teeneks d'ici-bas, à travers les mécanismes de la maladie dont on est atteint souvent à cause d'un écart social. L'altérité n'est donc pas une opposition à Soi mais en soi et elle est si étroitement liée à l'identité teenek, qu'elle s'inscrit dans le corps qui est l'identité première de chaque individu.

La convivialité entre les Teeneks et les *Baatsik'* se fonde donc sur le principe de la mesure et de la réciprocité, c'est-à-dire que le droit des Teeneks de vivre sur la terre de leurs ancêtres s'accompagne d'un principe de tempérance et du respect de la différence (par les offrandes aux êtres chtoniens et le respect de leur territoire). La relation de réciprocité qui en découle légitime ainsi la revendication des Teeneks de vivre sur la terre de leurs ancêtres préhumains et d'une certaine manière sous leur protection. Il existe de ce fait entre les Teeneks et les êtres de la nature des termes de convivialité qui définissent clairement la frontière entre Teeneks et non-humains. Ces termes qui sont au fondement de l'identité teenek s'appliquent aussi, comme on le verra par la suite, à leurs rapports avec l'altérité sociale, c'est-à-dire avec les non-Teeneks.

LA MARGINALITÉ VUE PAR LES TEENEKS

L'histoire du groupe Teenek n'est pas vraiment connue. Au delà de considérations générales au niveau régional, c'est seulement à partir de documents d'archives de la fin du XIX^e siècle qu'on peut commencer à restituer la fondation des communautés teeneks qu'on connaît aujourd'hui. La mémoire historique des Teeneks remonte uniquement aux temps de la Révolution, donc au début de notre siècle. Or, il ne s'agit pas d'un peuple sans histoire, car le récit des *Baatsik'* qui relève d'une mémoire mythique a intégré la mémoire historique pour former finalement les représentations teeneks de la différence sociale. Ce récit constitue en fait le manifeste des Teeneks et leur offre (à eux-mêmes en premier lieu) une clé de lecture afin de comprendre toute leur position spatiale et sociale par rapport aux Autres : Métis, éleveurs, riches, urbains, Indiens Nahuas plus aisés, etc.

La périphérie et le centre

Le mythe d'origine des *Baatsik'*, fondement de l'identité teenek, fournit en effet une explication, comme on le verra par la suite, de la situation marginale du groupe:

... Avant nous avons été conquis par les Espagnols, nous les pauvres. Les Teeneks vivaient nus, ils n'étaient pas baptisés, quand sont arrivés Christophe Colomb et Fernand Cortez, ils ne mangeaient pas bien, ils se nourrissaient de racines. Ils ne savaient rien, la nourriture n'était pas cuite. Les Espagnols ont apporté l'enseignement, ils enseignèrent aux pauvres. Les Teeneks n'avaient pas de maison, ils vivaient comme des cerfs, comme des lapins. Il y avait uniquement des habitants à Mexico. Ici, il n'y avait rien, ni maisons, ni hameaux, ils vivaient nus, dans des grottes, sous les pierres, dans des fossés. Les Espagnols leur ont enseigné à parler, les ont baptisés, leur ont appris comment manger. Ça s'est passé ainsi, ainsi est né le hameau. Ils ont uni tout le monde avec eux. *Ceux qui ne voulaient pas se joindre avec ceux du dehors sont restés comme nous, en dehors* (c'est moi qui souligne). Ils ne voulaient pas vivre près de la route. Ils ne voulaient pas aller avec les Métis. Ils ne comprennent pas, ne savent pas parler, ils ont peur qu'on les tue. Pendant la Révolution beaucoup ont été tués, c'est pour cela qu'ils ont eu peur. Ici, les Métis ne sont pas arrivés. Ici on ferme la porte, on ne répond pas, on se cache dans le taillis, de peur de se faire tuer. *C'est la coutume des ancêtres (idem)*. Maintenant, c'est à peine si nous abandonnons cette vieille coutume, c'est pour cela qu'ici c'est encore à moitié sauvage...

Ce témoignage dévoile de manière assez catégorique l'identification des Teeneks avec bon nombre des attributs des *Baatsik* qui, rappelons-le, ont refusé l'arrivée de la « lumière » et se sont donc enfouis-enfuis dans la terre. Selon ces commentaires, avant l'arrivée des Espagnols, avant la lumière, c'est-à-dire avant le monde de la culture, les Teeneks étaient nus, ils n'étaient pas baptisés, ils mangeaient de la nourriture crue à l'image des *Baatsik* et des animaux sauvages qui sont leur bétail. Ils vivaient dans des grottes, sous des rochers, dans des cavités - précisément les lieux de prédilection des *Baatsik*. Ils n'avaient pas de maisons et vivaient en conséquence dehors, exposés aux intempéries, sous l'influence directe des forces naturelles. Et lorsque les Espagnols sont arrivés pour « civiliser » les Teeneks, ces derniers sont restés, comme leurs ancêtres présolaires, « en dehors ». Un « dehors » qui est en fait un « dedans » ethnique.

Cette identification aux *Baatsik* pour expliquer la marginalisation des Teeneks contemporains, semble révéler un sentiment d'autodénigrement et une vénération aveugle envers les Espagnols et leurs descendants. Avant l'arrivée des Espagnols, il semblerait bien, selon ce récit, qu'il n'existait rien et que la société teenek était encore plongée dans son stade primitif. Néanmoins, nous proposons l'hypothèse que l'absence de récits teeneks sur la période de développement culturel préhispanique de la civilisation huastèque (qui se situe entre 200 après J.-C. et la conquête espagnole en 1522) proviendrait non seulement d'une lacune documentaire mais également d'une construction culturelle. Les Teeneks contemporains affirmeraient de cette manière une identité autre (plus civilisée) que celle de leurs ancêtres préhumains, se démarquant ainsi de ces derniers tout en reconnaissant avoir avec eux un certain lien de parenté. Celle-ci se trouve en fait au fondement de leur identité, devenant par la sorte aussi leur première altérité.

Cette rupture avec le passé constituant introduit donc un vide entre les temps préhumains et ceux de l'actualité et du passé proche et permettrait

finalement d'accepter la présence des Espagnols. Le passage direct de l'état de nature à la culture est ainsi dû aux héros civilisateurs espagnols et l'assujettissement qui en est le corrélat est perçu sans doute comme le terme de cet échange. En situant l'arrivée des Espagnols immédiatement après la phase primitive de leur civilisation, donc tout au début de l'humanité sociale, les mythes et les récits teeneks concernant l'arrivée des conquérants permettent de justifier la domination des Méfis et la vie teenek en marge de la société moderne. Mais au lieu de dégager uniquement une perception fataliste de ces faits, ces récits indiquent également la tenace identification des Teeneks avec leurs ancêtres, en l'occurrence timorés. Devant l'inéluctable situation de fait, les Teeneks s'accrochent à leur identité ethnique pour faire face à la différence.

Les faibles et les forts

Cette identification aux plus faibles ne s'applique pas uniquement aux rapports qu'entretiennent les Teeneks avec les descendants des conquistadors mais également à leurs rapports avec leurs anciens conquérants, les Nahuas, descendants des Aztèques. En effet, selon l'interprétation particulière des Teeneks des événements de la Conquête espagnole, influencée sans nul doute par les manuels scolaires, Moctezuma était le roi des Teeneks pour la bonne raison qu'il était peureux et soumis, alors que Cuauhtémoc était le roi des Nahuas car il était bien plus valeureux. Rappelons que, selon l'histoire officielle, Moctezuma II (1480-1520) était, à l'arrivée des Espagnols, l'empereur aztèque et qu'il laissa ces derniers s'introduire au centre de son empire car il croyait qu'il s'agissait du retour de l'homme-dieu Quetzalcóatl. Par la suite, il fut lapidé par son peuple qui s'insurgea contre les conquistadors. Quant à Cuauhtémoc (1495-1525) qui succéda à Moctezuma¹³, il mena une lutte sanglante contre les Espagnols mais il fut finalement capturé par eux et exécuté. Il resta toutefois dans la mémoire collective mexicaine comme le symbole de la résistance implacable des derniers Aztèques face aux envahisseurs.

Ce symbole national de la figure de l'Indien, avec une telle charge positive, rencontra toutefois sa place dans le système de représentation teenek comme typique de l'Indien nahua. Or il ne s'agit pas ici d'une image intellectualisée du Nahua en tant que descendant des Aztèques, puisque les Teeneks, pour leur part, s'identifient avec l'antihéros de la Conquête, l'empereur aztèque victime de ses rêves. Il s'agit plutôt d'une perception nébuleuse de ce qu'est un Indien car les Teeneks distinguent les divers groupes indiens qu'ils connaissent par des dénominations spécifiques. Mais l'Indien en tant que tel est un apport exogène à la culture teenek, et de la même manière que ce terme porte une charge ambivalente dans la société nationale, il se perçoit ainsi chez les Teeneks, mais selon leur mode de pensée particulier. Là aussi, à travers l'identification au roi considéré faible, on perçoit l'identification des Teeneks à leurs ancêtres préhumains repliés dans l'univers chthonien.

Agriculteurs et éleveurs

La lecture du passé mythique ou historique permet donc aux Teeneks de se situer dans l'ordre social. Or aux mythes mésoaméricains sont venus s'ajouter d'autres, provenant du registre mythique occidental, apporté avec les conquistadors. Le syncrétisme mythique et la perception autochtone de l'histoire ont ainsi été mis au service de la pensée teenek pour justifier les disparités sociales contemporaines. Ainsi, selon le mythe teenek de la création du soleil et de la lune, le soleil était un garçon orphelin, travailleur et de famille modeste tandis que la lune était paresseuse et issue d'une bonne famille. C'est la raison pour laquelle les riches ne sortent pas au soleil et qu'ils préfèrent la fraîcheur de la nuit tandis que les pauvres travaillent tout le temps au soleil. Les pauvres - m'assura-t-on dans un village teenek -

... sortent travailler à n'importe quelle température, lorsqu'il fait très froid ou très chaud. Mais nous tenons le coup car nous sommes descendants de Caïn qui était un travailleur des champs; il travaillait comme nous, avec une houe, il semait du maïs. C'est pour ça que nous sommes pauvres. Les riches descendent d'Abel.

La version teenek du récit des frères Caïn et Abel, intègre admirablement la notion teenek des « deux forces » (païenne et chrétienne) dans la logique importée par les nouveaux venus et finalement adoptée par les autochtones. En effet, Caïn et Abel ont un jour brûlé des offrandes pour Dieu. Or Caïn, selon la version teenek, n'offrit que des produits pourris, des courges (ce qu'il y a de plus banal comme fruit) et des graines défectueuses. La fumée de son oblation alla droit à la terre et ne se leva point car Dieu n'apprécia pas cette offrande. Abel, en revanche, offrit de la bonne viande, des agneaux, et la fumée monta joliment au ciel. Il est important de signaler que dans le récit biblique originel¹⁴, il n'y a aucune mention de fumée, ni de la qualité des offrandes et il est seulement dit sans plus de détail que Dieu accepta celle d'Abel, composée de viande de bétail, et refusa celle de Caïn composée de produits de la terre. Or, selon l'explication des informateurs teeneks, l'offrande de Caïn, composée de mets dégénérés, explique le fait que la fumée soit partie vers le bas car elle était en fait destinée aux *Baatsik* qui aiment, comme l'on sait, tout ce qui est pourri. Caïn assassine finalement son frère et par la suite il est puni par Dieu et sa glèbe ne sera dorénavant plus féconde. « Notre terre est touchée maintenant par un fléau, toutes les récoltes se perdent », affirmait un homme teenek.

Comme dans le récit originel, Caïn est considéré comme le mauvais tandis qu'Abel a le beau rôle. Or Caïn est agriculteur et Abel est éleveur et on retrouve l'opposition, d'activités cette fois-ci, entre les Teeneks et les Méfis de la région¹⁵. Ainsi, les fils d'Adam et Ève, - ces derniers étant considérés comme les premiers humains - sont, selon les informateurs, à l'origine des différences raciales et sociales entre les hommes. Par ailleurs, Caïn est le premier-né, avant Abel, donc le premier venu, comme les Teeneks arrivés sur les terres de la Huastèque bien avant les Espagnols, ce qui justifie leur autochtonie. Caïn a en effet été condamné par Dieu à quitter sa terre et il s'est dirigé par la suite vers le soleil à l'est qui se lève dorénavant rougeoyant, entaché du sang versé par ce malheureux; or, où que se trouve sa terre, elle reste maudite.

Ainsi, en revendiquant pour eux la descendance de Caïn et pour les Métis celle d'Abel, les Teeneks justifient en fait leur position inférieure face à celle des Métis: leur perception de l'histoire et du présent trouve de ce fait un appui dans les interprétations qu'ils font des écritures saintes. Le malheur agricole ainsi que les inégalités sociales et économiques qui séparent les Teeneks-cultivateurs des Métis-éleveurs trouvent leur interprétation dans les sorts différents des deux frères originels. Et ces destins sont inscrits (donc irrévocables) dans les textes sacrés apportés par « la lumière » concernant le début de l'humanité et de l'ordre social. Par ailleurs, cette opposition entre agriculteurs et éleveurs avait été qualifiée en d'autres lieux par André Haudricourt comme relevant d'une part, pour les premiers, d'une mentalité assimilatrice, s'adaptant davantage aux qualités des plantes donc plus proche de la nature et, d'autre part, d'une mentalité paternaliste pour les seconds, adaptant plutôt le bétail à leurs besoins, donc plus proche de la culture¹⁶ - qualifications qui rejoindraient la vision teenek de la relation maintenue entre Métis / éleveurs / civilisés et Teeneks / agriculteurs / sauvages.

Il y a certes plusieurs référents aux attitudes et aux pratiques teeneks mais le dessein d'un mythe d'origine est d'expliquer une situation historique en s'y adaptant selon une certaine logique sociale¹⁷. Sans être un récit historique, le mythe reflète toutefois la pensée indigène en combinant la mémoire amnésique du groupe avec sa cosmologie et les faits historiques et sociaux pour interpréter finalement sa situation actuelle et surtout les incohérences qu'elle présente.

Le contact interethnique permanent n'est ainsi pas forcément acculturateur dans le sens d'un effacement d'une culture aux dépens d'une autre, et on assiste dans le cas teenek, à une étape où les différents pôles culturels semblent encore bien clairs dans les représentations. Le contact avec la société métisse, toute proche, renforce au contraire les positions ethniques différenciées. Par ailleurs, la langue teenek s'est avérée le seul moyen de communication avec les ancêtres présolaires. Lorsque quelques informateurs se demandaient s'il n'était sans doute pas préférable qu'ils parlent à leurs enfants uniquement en espagnol afin de favoriser leur insertion dans la société métisse, il s'agissait en fait de toute une réflexion sur l'allégeance qu'ils doivent aux ancêtres, devenue de la sorte la marque de l'identité teenek.

L'univers des *Baatsik* et les qualités qui leur sont associées renvoient donc à l'ancestralité, à la topographie des lieux, à la terre nourricière, à la langue teenek, bref à l'autochtonie et à l'ethnicité teenek, auxquelles les Teeneks se raccordent par le pourri, le puant, le dégoûtant, le retranchement dans les marges et aussi par l'autodénigrement qui mène finalement à l'absence de contestation de l'ordre social.

... qui sait combien doivent les millionnaires de Tantoyuca, sans doute que leurs immeubles¹⁸ sont tous hypothéqués, ils ont dû demandé des prêts, et ils doivent maintenant énormément d'argent, ils sont aussi pauvres que nous car ils ont des dettes, c'est la raison pour laquelle ils ne nous paient pas quand nous travaillons pour eux ou quand nous leur vendons une marchandise...

Les exemples de ce type sont encore nombreux et feront l'objet ailleurs d'autres démonstrations. Celle-ci a toutefois comme but de montrer que

l'ethnicité, considérée d'une certaine manière comme une lutte, ne passe pas toujours par des discours militants de revendications indianistes à vue politique, économique, territoriale ou de reconquête culturelle. L'ethnicité peut être aussi une grande affaire interne, dans son ample acception: une préoccupation pour le salut de l'âme, un devoir de transmission, une difficulté de vivre le chevauchement culturel, un combat contre les ancêtres tout en acceptant la filiation, une entreprise permanente de pacifier des forces contraires, bref, une grande cause. Celle de la non-assimilation du groupe au monde métis et à la fois de la distanciation que ses membres établissent par rapport à leurs ancêtres présolaires, parents maléfiques qui ont forgé l'histoire de la marginalité teenek.

La culture de la marginalité

Si les Teeneks justifient culturellement leur marginalité en la situant dans un ensemble symbolique qui fonde leur identité, il reste encore à comprendre la nature de cette vie en marge de la société nationale. Comme le mot l'indique, la marginalité désigne une situation sociale qui se trouve en rapport à une autre considérée comme centrale. Il s'agit donc bien d'une situation qui n'est pas séparée du courant majeur mais qui se trouve à ses côtés et qui est, au contraire, corrélative de celui-ci. Les Teeneks ne sont donc pas « en dehors » puisqu'ils participent, à leur façon, à certaines activités qui se déroulent dans le « centre »: en tant que journaliers, commerçants, écoliers ou encore comme victimes de l'appropriation de leurs terres. Lorsqu'ils comparent à un fax la puissance d'un rocher du village, capable de ramener une âme perdue d'un lieu lointain de travail saisonnier, ou qu'avant de me narrer le mythe des *Baatsik* on me raconte que l'origine des Teeneks provient du « tronc proto-maya » car on vient de l'entendre à la radio culturelle indigène, les Teeneks montrent bien que même s'ils ne participent pas à part entière à la modernité, ils n'en sont pas totalement détachés¹⁹. Depuis leurs lieux de résidence dans les collines, ils se trouvent donc en position d'observateurs de la vie qui, dans la plaine, évolue à un autre rythme et selon d'autres valeurs. Or l'espace marginal des Teeneks est devenu, comme on l'a vu, un lieu de construction culturelle qui démontre bien la vitalité de ce groupe malgré les apparences dévalorisantes qu'il veut donner de lui-même. Les Teeneks ne se relèguent pas dans le registre de l'inculture mais se l'approprient pour des fins identitaires.

On a vu que le mythe des *Baatsik* fournit l'explication du malheur et qu'il se trouve ainsi au fondement de la notion de personne chez les Teeneks. La logique de ce récit concerne finalement l'irruption de la violence dans l'univers autochtone. Elle accompagne en effet toute tentative extérieure d'inclure les Teeneks dans un univers social plus vaste. Ainsi, selon la logique autochtone, l'intégration des Teeneks à la société nationale et à la modernité reproduit inévitablement la violence: l'inscription des enfants à l'école est susceptible de les transformer en huile qui sera vendue ultérieurement dans des épiceries subventionnées; le travail à l'extérieur est assimilé à l'emprisonnement de l'âme dans le monde chthonien des *Baatsik*; la construction d'une route ou les prospections pétrolifères dans la région nécessitent toujours un sacrifice humain; etc.

Dans ce constat de la violence et du pouvoir exercés par les Autres, les Teeneks se trouvent indubitablement dans une position fort vulnérable. Le mythe des *Baatsik* instaure en effet l'âpre altérité et l'inégalité des forces entre les ancêtres préhumains et les Teeneks contemporains, et, en tant que métaphore de la condition teenek, ce mythe rend également compte de l'inégalité entre Teeneks et Métis. Les *Baatsik* en tant qu'altérité constituante de l'identité teenek s'accordent ainsi avec le repli de ce groupe sur lui-même. Afin de contrecarrer les effets pernicioeux que peuvent produire tant la rencontre avec les *Baatsik* que les contacts avec la société métisse, les Teeneks restent en marge de la société moderne et sont amenés à faire preuve de tempérance dans leur vie quotidienne. La différence instaure ainsi la déférence.

Le constat du pouvoir des Autres sur les Teeneks se réélabore de la sorte dans les constructions culturelles concernant la marginalité de ces derniers. En revendiquant pour eux la descendance de Caïn, donc une descendance verticale et figée, les Teeneks expliquent par la fatalité exogène leur mauvais sort comparé à celui des Métis-éleveurs, descendants d'Abel. Or, les relations de parenté teeneks s'organisent essentiellement autour de l'axe horizontal des alliés. Les liens sociaux, idéellement harmonieux, se nouent donc à l'intérieur de la communauté, entre Teeneks. Les relations sociales exogènes s'instaurent alors dans une relation verticale qui situe les Teeneks par rapport aux autres groupes sociaux, tandis que les relations endogènes s'établissent sur un axe horizontal qui accentue la solidarité interne du groupe vis-à-vis des autres. À partir de ces positions métaphoriques, on comprend dès lors les discours teeneks autodévalorisants à l'égard des Autres.

En effet, les Teeneks affirment être les descendants de Caïn face aux Métis, descendants d'Abel, déclarent avoir eu comme roi Moctezuma, l'empereur aztèque victime de ses rêves face à l'intrépide Cuauhtémoc, roi des Nahuas, ou encore, ils peuvent s'identifier à des poules qui mangent n'importe quoi et n'importe où, face aux Métis associés aux dindons qui nécessitent des soins particuliers et qu'il faut toujours servir. Au premier abord, il semblerait qu'il s'agit là d'une approche fataliste de l'asymétrie accablante entre le monde des Teeneks et celui des Métis, ce dernier étant porteur d'extinction culturelle pour les plus faibles s'ils tentent de s'intégrer à la société nationale. Or il faut plutôt comprendre ces discours autodénigrants comme un langage allégorique qui traduit au contraire ce constat en terme de survie culturelle dans la marginalité²⁰. Ainsi, lorsque dans les rites de naissance les Teeneks demandent aux êtres chtoniens qu'ils respectent le nouveau-né, ils s'engagent à faire de même vis-à-vis des *Baatsik*. Tout en reconnaissant le pouvoir maléfique des êtres telluriques, les Teeneks établissent donc une frontière fort claire entre l'univers chtonien et celui des humains fondée sur le respect mutuel qui garantit la survie. Il en va de même pour les relations avec le monde métis. La valeur appliquée par les Teeneks dans ces rapports n'est donc pas celle de la hiérarchie fondée sur le pouvoir qui lui est associé, mais celle de la survie dans une relation de déférence: « pour nous, l'important c'est de ne pas mourir de faim, les autres choses sont un luxe... », me disait un jeune Teenek à propos de sa préférence de se marier avec une femme teenek et de rester au sein de sa communauté bien qu'il n'y possédât pas de terre.

Le « centre » investi par les Métis n'est de la sorte pas l'unique lieu du pouvoir. La revendication, face au monde moderne devenu centre, d'un univers autochtone marginalisé mais plus ou moins autonome où s'applique une certaine vision du monde, se reflète en effet dans les mythes, les narrations, la classification teenek du païen et du chrétien, les croyances, les danses, les rituels de guérison, bref dans la praxis teenek. Ainsi, en s'adressant aux saints catholiques en espagnol et aux esprits telluriques en teenek, en répartissant l'espace entre ce qui est du domaine chrétien et ce qui relève du domaine païen, en faisant entrer certaines danses et non d'autres dans l'église, lorsque certaines maladies relèvent des compétences des médecins et d'autres des guérisseurs... il ne s'agit pas d'une attitude incohérente des Teeneks, ni d'un tiraillement entre deux credos. Ce dualisme exubérant reflète un idéal de comportement normatif fondé sur le respect mutuel de la différence. La marginalité devient alors pour les Teeneks un espace de manœuvre qui ne leur est pas contesté et où la relation à l'Autre est appréhendée selon le mode de pensée autochtone.

L'incompatibilité des diverses croyances réunies est perçue uniquement de la part de l'univers catholique et moderne qui a quelque mal à envisager la diversité en son sein. Les Teeneks en revanche sont mobiles et passent constamment d'un univers à l'autre, professant de la sorte deux types de croyances au sein d'une seule religion bipartite. C'est sans doute dans cette ambiguïté que résiderait, d'une certaine manière, ce que James Scott désigne comme les *hidden transcripts*, les « protocoles subreptices »²¹. Il s'agit des discours et attitudes subversifs des groupes sociaux subordonnés, concernant le groupe dominant et exprimés « en coulisses », qui contrastent souvent avec l'attitude inverse, de résignation, qui est donnée à voir à l'extérieur. Or la revendication teenek d'une certaine reconnaissance ne se traduit pas dans leur cas par des discours de vengeance violente ou des visions millénaristes du retournement de la situation sociale. À l'image d'autres groupes indigènes marginalisés et réduits à n'exprimer leur identité que par des non-dits²², la revendication identitaire des Teeneks s'exprime par la ségrégation symbolique qu'ils établissent entre le monde païen-autochtone et le monde catholique-moderne. Cette séparation relève finalement du choix de préserver l'identité culturelle teenek dans un espace précis. Celui-ci est en l'occurrence marginal mais il permet la relation constante entre les Teeneks et leurs ancêtres préhumains qui forment le support de leur identité ethnique. La praxis teenek est ainsi un langage sourd de la subversion qui refuse d'adhérer complètement à l'ordre établi et qui se restreint à l'espace limité des Teeneks aux marges de la société dominante. La situation de vulnérabilité teenek s'est ainsi transformée symboliquement en art de la résistance.

L'espace teenek n'est donc pas uniquement l'espace de la mémoire marginalisée mais également celui d'une élaboration culturelle au sujet de la diversité qui répond localement aux processus globalisants. L'art de survivre a ainsi établi une union étroite entre le mythe et la praxis, transformant en métaphore la vie teenek aux marges de la société moderne.

NOTES

- 1 Cf. O. LEWIS, *Five families. Mexican case studies in the culture of poverty*, New York, Basic Books, 1959 et du même auteur, « The culture of poverty », *Scientific American* 215 (4), 1966, pp. 3-9.
- 2 Cf. A. MARIE, « Marginalité et conditions sociales du prolétariat urbain en Afrique. Les approches du concept de marginalité et son évaluation critique », *Cahiers d'Études Africaines* XXI (1-3), 81-83, 1981, pp. 347-348; E. LEACOCK (ed.) *The culture of poverty. A critique*, New York, Simon and Schuster, 1971. Pour une analyse des différentes attitudes au sein de la société majoritaire à l'égard de la misère et de l'exclusion, cf. B. GEREMEK, *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du moyen âge à nos jours*, trad. du polonais par J. Arnold-Moricet, Paris, Gallimard, 1987.
- 3 Les Teeneks mangent d'habitude directement avec « la cuillère de Moctezuma » - la *tortilla* (petite crêpe de maïs) qu'on trempe dans la soupe avec les doigts ou qu'on remplit avec des haricots noirs.
- 4 Cf. A. WEINER, *La richesse des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes (Iles Trobriand)*, Paris, Seuil, 1983.
- 5 Cf. A. ARIEL DE VIDAS, « Un problème de limites. L'espace teenek dans la Huastèque veracruzaine », *Géographie et Cultures*, 11, 1994, pp. 119-136.
- 6 Cf. A. ARIEL DE VIDAS, *Le Tonnerre n'habite plus ici. Représentations de la marginalité et construction de l'identité teenek (Huastèque veracruzaine, Mexique)*, thèse de doctorat en anthropologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1997.
- 7 Le terme 'communauté' se réfère ici à un territoire associé à la population qui y a droit d'accès du fait de son appartenance à une lignée de la communauté en question.
- 8 L. CAMBREZY, « La distribución de la propiedad social en el estado de Veracruz », *Geografía y Desarrollo*, 2 (6), 1991, p. 34.
- 9 Cf. N. BARRERA, H. RODRIGUEZ (eds.), *Desarrollo y Medio Ambiente en Veracruz. Impactos económicos, ecológicos y culturales de la ganadería en Veracruz*, Xalapa, Ver., Fundación F. Ébert / CIESAS / Instituto de Ecología, 1993.
- 10 F. BARTH, « Introduction » in F. BARTH (ed.), *Ethnic Groups and Boundaries: the social organisation of culture difference*, Boston, Mass., Little Brown, 1969, pp. 9-38.
- 11 N. GLAZER, D. P. MOYNIHAN, « Introduction », in N. GLAZER, D. P. MOYNIHAN (eds.), *Ethnicity Theory and Experience*, Cambridge, Mass./Londres, Grande-Bretagne, Harvard University Press, 1975, pp. 15-16.
- 12 M. WEBER, *Economy and Society*, New York, N.Y., Bedminster Press, 1968, t. 1, (Chap. 5: « Ethnic groups »), pp. 385-398.
- 13 Il succéda en fait à Cuitlahuac qui succomba à la variole peu de temps après son accession au trône.
- 14 *Genèse*, 4: 1-5.
- 15 Évidemment, pas tous les Métis de Tantoyuca ne sont pas des éleveurs de bétail, mais il s'agit de l'occupation économique prévalante dans la région, à laquelle très peu de Teeneks ont accès pour des raisons historiques et par manque de pâturages.
- 16 A. G. HAUDRICOURT, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, 2 (1), 1962, pp. 40-50.

- 17 Cf. B. MALINOWSKI, *Magic, science and religion and others essays*, préf. de R. Redfield, Garden City, N.Y., Doubleday Anchor Books, 1954, pp. 125-126.
- 18 Les « riches » de Tantoyuca rivalisent entre eux dans la construction d'immeubles à plusieurs étages qui, dans cette région rurale, restent vides pour la plupart et servent fort probablement à blanchir de l'argent obtenu par le trafic de plantes illicites.
- 19 La modernité est entendue ici comme l'évolution sociale et technologique induite par la distinction, opposée à la perception archaïque, entre les lois extérieures de la nature et les conventions de la société. Par sa complexion, cette évolution dépasse le rythme local et échappe au contrôle communautaire indigène (cf. B. LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes: essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991).
- 20 Entre le recensement de 1980 et celui de 1990, la croissance démographique de la population teenek de Tantoyuca est de 12% en termes absolus (face à 18% pour l'ensemble de la population nationale et face à 2% pour l'ensemble de la population indigène); en termes relatifs, depuis le recensement de 1960, la population teenek de Tantoyuca reste stable par rapport à la population métisse de cette commune. Ainsi, avec une population d'environ 140 000 Teeneks définis comme tels selon leur langue (dont 41% de l'État de Veracruz et 59% de l'État de San Luis Potosí), la culture teenek ne semble donc pas, pour le moment, en voie d'extinction.
- 21 J. SCOTT, *Domination and the arts of resistance - the hidden transcripts*, New Haven, Conn., Yale University Press, 1990.
- 22 Tels les Pumé du Venezuela qui se réfugient dans leurs rêves ou les Dayaks d'Indonésie qui parodient leur marginalité, cf. respectivement: G. OROBITG CANAL, *Les Pumé et leurs rêves. Étude d'un groupe indien des Plaines du Venezuela*, Paris, Éditions des Archives des Mondes Contemporains, 1997; A. LOWENHAUPT TSING, *In the realm of the diamond queen. Marginality in an out-of-the-way place*, Princeton, N. J., Princeton University Press, 1993.

BIBLIOGRAPHIE

- ARIEL DE VIDAS Anath, « Un problème de limites. L'espace teenek dans la Huastèque veracruzaine », *Géographie et Cultures*, 11, 1994, pp. 119-136.
- ARIEL DE VIDAS Anath, *Le Tonnerre n'habite plus ici. Représentations de la marginalité et construction de l'identité teenek (Huastèque veracruzaine, Mexique)*, thèse de doctorat en anthropologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1997, 801 p.
- BARTH Fredrick, « Introduction » in BARTH F. (ed.), *Ethnic Groups and Boundaries: the social organisation of culture difference*, Boston, Mass., Little Brown, 1969, pp. 9-38.
- BARRERA Narciso, RODRIGUEZ Hipolito (eds.), *Desarrollo y Medio Ambiente en Veracruz. Impactos económicos, ecológicos y culturales de la ganadería en Veracruz*, Xalapa, Ver., Fundación F. Ebert/ Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social/ Instituto de Ecología, 1993.
- CAMBREZY Luc, « La distribución de la propiedad social en el estado de Veracruz », *Geografía y Desarrollo*, 2 (6), 1991, pp. 30-42.
- GEREMEK Bronislaw, *La potence ou la pitié. L'Europe et les pauvres du moyen âge à nos jours*, trad. du polonais par J. Arnold-Moricet, Paris, Gallimard, 1987.
- GLAZER Nathan, MOYNIHAN Daniel P. (eds.), *Ethnicity. Theory and Experience*, Cambridge, Mass./ Londres, Grande-Bretagne, Harvard University Press, 1975.

- HAUDRICOURT André G., « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, 2 (1), 1962, pp. 40-50.
- LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes: essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.
- LEACOCK Eleanor (ed.), *The culture of poverty. A critique*, New York, Simon and Schuster, 1971.
- LEWIS Oscar, *Five families. Mexican case studies in the culture of poverty*, New York, Basic Books, 1959.
- LEWIS Oscar, « The culture of poverty », *Scientific American* 215 (4), 1966, pp. 3-9.
- LOWENHAUPT TSING Anna, *In the realm of the diamond queen. Marginality in an out-of-the-way place*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1993.
- MALINOWSKI Bronislaw, *Magic, Science and Religion and others essays*, préf. de R. Redfield, Garden City, N.Y., Doubleday Anchor Books, 1954.
- MARIE Alain, « Marginalité et conditions sociales du prolétariat urbain en Afrique. Les approches du concept de marginalité et son évaluation critique », *Cahiers d'Etudes Africaines* XXI (1-3), 81-83, 1981, pp. 347-374.
- OROBITG CANAL Gemma, *Les Pumé et leurs rêves. Etude d'un groupe indien des Plaines du Venezuela*, Paris, Éditions des Archives des Mondes Contemporains, 1997.
- WEBER Max, *Economy and Society*, New York, N.Y., Bedminster Press, 1968.
- WEINER Annette, *La richesse des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes (Iles Trobriand)*, Paris, Seuil, 1983.
- SCOTT James, *Domination and the arts of resistance - the hidden transcripts*, New Haven, Conn., Yale University Press, 1990.

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

La marginalité des Indiens teeneks du Mexique suscite auprès de ce groupe des discours, culturellement construits, pour justifier sa mise à l'écart par rapport à la société moderne. Ces discours sont le reflet d'une situation sociale, économique et politique, concrète et inexorable qui est resémantisée dans le système de représentation teenek. On peut donc retracer l'histoire de la violence par une analyse d'événements plus globaux, en établissant une sorte de vérité historique. Mais on peut également prendre le point de vue du groupe indigène qui aborde cette même histoire par les moyens que lui procure sa vision du monde particulière.

La marginalidad de los indígenas teenek de México suscita en este grupo algunos comentarios, construidos culturalmente, para justificar su alejamiento de la sociedad moderna. Estos discursos reflejan una situación social, económica y política, concreta e inexorable que se resemantiza en el sistema teenek de representación. Se puede

entonces retrazar la historia de la violencia con un análisis de los eventos más globales, estableciendo así una cierta verdad histórica. Pero se puede también tomar el punto de vista del grupo indígena que interpreta esta misma historia con los medios que procure su propia visión del mundo.

The marginality of the Teenek Indians of Mexico evokes among this group some discourses, culturally constructed, that justify it's out-of-the way situation in relation with the modern world. Those discourses reflect a social, economic and political situation which is concrete and inexorable and that is reformulated in the Teenek system of representation. It is possible hence to retrace the history of violence with an analysis of more global events, establishing in this way a sort of an historical truth. But it is also possible to take into account the point of view of the indigenous group, who interprets the same historical events with the means provided by it's own cosmovision.

À LA CROISÉE DES IDENTITÉS. LES AMÉNAGEMENTS DE L'ALLIANCE CHEZ LES MIGRANTS MIXTÈQUES (FRONTIÈRE NORD DU MEXIQUE)

FRANÇOISE LESTAGE*

Si la migration représente une rupture avec l'environnement naturel et, dans une moindre mesure avec le mode de vie villageois et avec les habitants restés au pays, elle préserve aussi une continuité dans ce même mode de vie et dans les relations sociales des migrants qui passent d'un « *espace social traditionnel à un espace social migratoire* »¹. L'espace social est « *déterminé par l'ensemble des systèmes de relations caractéristiques du groupe considéré* »² et l'« *espace social migratoire* » en est une variante : il concerne un groupe atomisé et dispersé dans plusieurs régions et/ou pays à la suite de déplacements massifs induits par les conditions politiques ou économiques, comme le groupe ethnique des Mixtèques dont il sera question ici.

Étudier les migrants, c'est être pris d'emblée dans le tourbillon de la variété qu'ils revendiquent et dont il faut démêler sans cesse les fils embrouillés. Quel est le vrai visage d'un migrant mixtèque ? Se considère-t-il membre d'un village ? d'une région ? d'un État ? d'un groupe ethnique ? Comment concilie-t-il son identité rurale, villageoise, régionale et ethnique avec son identité professionnelle, urbaine et nationale ? Dans quelles circonstances favorise-t-il les unes ou les autres ? Qu'est-ce qui fait de groupuscules qui se disent hétérogènes que sont les migrants issus de chaque village un groupe ethnique qui se veut par ailleurs homogène, notamment quand il s'agit de revendications politiques ? Face à ces oppositions apparentes, il faut trouver un biais à l'aune duquel évaluer les attachements et les priorités de ces migrants indigènes. Sachant qu'aucune solution n'est idéale et que toutes présentent des tableaux incomplets, je me propose d'utiliser ici comme instrument de mesure le fonctionnement du système d'alliance sur un des lieux de migration, la ville de Tijuana (Basse-Californie), au Mexique.

* Je remercie Marielle Pépin-Lehalleur pour ses lectures successives et ses conseils, Silvia Lopez et Tomás Paz pour leur participation et les fondations Fyssen et Singer-Polignac pour leur aide financière.

LA MIGRATION ET L'ALLIANCE

Migrants originaires du sud du Mexique des États de Guerrero, Oaxaca et Puebla les Mixtèques ont d'abord émigré vers les zones d'agriculture extensive de leur pays. Depuis l'amnistie des travailleurs agricoles illégaux décidée par les États-Unis en 1986³, ils émigrent de plus en plus vers les villes de la frontière nord du Mexique, aux États-Unis ou au Canada où ils s'établissent. Ils se répartissent dans de petites colonies, des « communautés-jumelles »⁴, éparpillées dans ce vaste territoire mais reliées entre elles par des relations multiples, même quand elles sont situées de part et d'autre d'une frontière nationale⁵ et dont l'ensemble communauté mère et jumelles est souvent comparé à un réseau⁶ ou à un circuit⁷.

Parce que la rencontre de deux groupes humains distincts pose le problème de « l'échange des femmes », je pars ici de l'hypothèse selon laquelle l'évolution des flux migratoires dans la région frontalière nord qui se traduit chez les migrants mixtèques par le passage d'une migration masculine saisonnière jusqu'en 1986 à une migration familiale durable ensuite mais aussi l'adaptation au mode de vie local (urbain et frontalier) ainsi qu'aux codes culturels du lieu d'immigration, semblent prédisposer *a priori* les migrants à modifier leurs stratégies matrimoniales et à se marier en-dehors du groupe dans lequel ils se mariaient avant d'émigrer. Après une description rapide du système matrimonial (norme et pratique) considéré comme « traditionnel » par les migrants mixtèques, mon propos consiste à déterminer si ces modifications se vérifient, puis de voir si elles altèrent le fonctionnement du système d'alliance et de quelle manière. Permettent-elles une insertion dans la société locale et un glissement vers une identité plus sociale qu'ethnique ? Conduisent-elles à la construction d'une nouvelle identité ethnique plus globale, moins attachée au village et plus ouverte à une grande communauté « pan-mixtèque » ? Afin de retracer l'évolution de l'alliance dans le lieu de migration⁸ et d'en souligner ses implications identitaires, je mettrai l'accent sur l'évolution du système matrimonial des migrants au cours des vingt dernières années sans mener une comparaison systématique avec celui de la région d'origine qui servira seulement de référence. Je considérerai donc le système d'alliance à partir du lieu de migration, mais il est entendu qu'il s'agit d'un des systèmes de relations qui forme « *l'espace social migratoire* », système qui relie entre eux des individus et des familles dispersés dans plusieurs États de la république mexicaine et dans plusieurs pays, comme cela a déjà été souligné.

DES PRÉCISIONS RELATIVES À LA COLLECTE DES DONNÉES

A Tijuana, où se situe cette étude, environ deux à trois mille migrants mixtèques sont établis (à plus de 2000 kms de leur lieu d'origine) dans au moins quatorze quartiers de la ville, peuplée d'approximativement un million d'habitants⁹ ; cet éparpillement spatial complique la collecte des données. Il est en effet impossible de retrouver tous les actes de mariage des Mixtèques à

l'échelle de la ville tout comme il est impossible de faire du porte-à-porte pour reconstituer l'ensemble des alliances d'un quartier pour une période donnée, d'autant plus que les populations migrantes sont instables et déménagent fréquemment. J'ai donc limité mes recherches à deux sources : les 145 actes de mariages mixtèques enregistrés de janvier 1977 à avril 1996 dans un quartier de Tijuana occupé par la plus ancienne colonie de Mixtèques originaires de l'État de Oaxaca ; et les témoignages d'hommes et femmes mixtèques vivant dans ce quartier. Relever les actes de mariage des Mixtèques alors qu'ils ne donnent aucun renseignement sur l'ethnicité exigeait aussi de définir une identité mixtèque à partir des informations disponibles. J'ai considéré comme mixtèque toute personne née dans un village mixtèque (selon les migrants du quartier et selon les données fournies par l'INEGI sur la langue indigène que l'on y parle) ou dont un parent au moins était né dans un village mixtèque. Cette définition de l'identité ethnique, distincte de celle de l'INEGI qui considère qu'est indigène celui qui parle une langue indigène, se fonde sur celle que proposent les Mixtèques eux-mêmes : d'une part, ils se présentent toujours à leur interlocuteur comme étant originaire d'un village donné et se définissent comme membre de ce village, même quand ils n'y sont pas nés et le connaissent très peu ; ils se regroupent aussi dans le lieu de migration en fonction de leur origine villageoise. D'autre part, la communauté villageoise les considère toujours comme membre du village et fait appel à eux pour accomplir leurs obligations communautaires (financer les infrastructures locales et les fêtes traditionnelles, assumer les postes à responsabilité de la communauté, etc...). Dans la région d'origine, l'identité villageoise prend le pas sur toutes les autres identités et de l'avis des migrants interrogés, elle s'obtient « *quand la famille est du village* », c'est-à-dire quand ses membres sont nés dans le village (ou y sont inscrits sur les registres de naissance bien qu'étant né ailleurs).

LE CHOIX DU CONJOINT ET LE « PRIX DE LA FIANCÉE »

Toujours dans la région d'origine, la norme veut que le mariage constitue l'aboutissement d'un accord qui engage deux familles l'une envers l'autre, bien au-delà des conjoints, en imposant des devoirs d'entraide et de solidarité réciproques aux deux parties. Ces familles sont originaires du même village ou des villages très proches où l'on parle la même variante de la langue et où l'on partage les mêmes croyances (religieuses notamment). E. Katz¹⁰ insiste sur la similarité linguistique, ressemblance que soulignent également les migrants : se comprendre ou ne pas se comprendre reste pour eux un critère essentiel pour déterminer la proximité culturelle.

Cet accord est scellé par un véritable contrat passé entre elles puisque dans la plupart des villages, le futur époux doit fournir une compensation à sa future belle-famille, dont une part importante est en nature produits agricoles, bétail, volailles et qui est fixée après discussion entre les deux familles. Une

partie de cette compensation sert à couvrir les frais de la cérémonie et du repas de mariage. Selon les témoignages des migrants, le futur époux apporte une certaine quantité de produits pendant toute la durée de la négociation qui peut aller d'un mois à un an.

R : « *Par exemple, la condition qui avait été fixée à mon frère est qu'il devait aller voir sa future épouse une fois par semaine et lui porter un sac de maïs, quelques caisses de haricots et chaque mois deux ou trois dindes* »

Q : « *donc, si la négociation dure longtemps, la famille de la future épouse obtient davantage ?* »

R : *Oui, oui, il y a des gens qui vendent leur fille très cher. J'en connais qui ont fait durer la négociation pendant un an.* » (Tomás, 96)

Pour parler de cette compensation (dénommée « prix de la fiancée » dans la littérature anthropologique), les Mixtèques utilisent une série de termes liés à l'échange de marchandises « vendre », « acheter », « cher », etc... mais qu'ils estiment n'avoir pas de rapport avec la valeur marchande :

« ... *On dit « ce monsieur a acheté son épouse cher »... Mais ce n'est pas dans le sens monétaire. Le mot « un peu cher » en mixtèque signifie que cela a été très difficile d'obtenir l'épouse.* » (ibid.)

Le choix de la jeune fille tout comme le montant du « prix de la fiancée » se décident en fonction du prestige de la famille de la jeune fille et de la valeur économique, sociale et personnelle attribuée à cette dernière. La demande doit être faite par la famille de l'homme à celle de la femme et les termes de l'accord sont établis peu à peu au cours de rencontres formelles successives. Selon la norme en vigueur dans le village, vue à travers les yeux des migrants mixtèques, le mariage est donc avant tout l'alliance de deux familles. Mais les pratiques décrites par ces mêmes migrants montrent qu'une certaine souplesse est tolérée. D'après eux, l'arrangement familial laisse en effet aux futurs conjoints une marge de décision plus ou moins grande selon les cas : dans les témoignages, on note que parfois les jeunes gens se sont mis d'accord avant et les familles ne font que négocier la compensation ; parfois les parents de la jeune fille la consultent et suivent son avis avant d'accepter ou de refuser la proposition qui leur est faite, parfois le mariage est décidé par les seuls parents sans que la préférence de la future épousée soit entendue. Du côté de l'homme, la marge semble plus grande puisque le choix « familial » est, dans la pratique, fortement influencé par le choix du jeune homme qui s'ouvre à ses parents de ses préférences. Malgré cette flexibilité, les désirs des jeunes gens ne conviennent pas toujours aux parents. Quand il y a désaccord entre parents et futurs époux (par exemple, parce que la distance de quatre générations n'est pas respectée ou parce que les parents ont d'autres vues pour leur fille), le jeune homme enlève la jeune fille, mettant sa propre famille devant le fait accompli et l'obligeant souvent à régulariser la situation sous la contrainte de la pression sociale.

Qu'advient-il sur le lieu de migration de ces usages considérés comme traditionnels par les Mixtèques ? Quand le mariage se fait avec un conjoint non-mixtèque, la famille concernée renonce à certaines coutumes spécifiquement mixtèques le « prix de la fiancée » par exemple qui n'ont

aucun sens pour la famille à laquelle elle s'allie et qui serait mal perçue par cette dernière (bien que cette pratique existe dans certains groupes indigènes voisins, comme celui des Zapotèques par exemple). Par contre, quand il s'agit d'un mariage entre Mixtèques, en particulier du même village ou de villages proches, la demande en mariage et la négociation de la compensation offerte à la famille de l'épouse requièrent l'accord et la participation des familles, avec là encore une certaine souplesse par rapport à la norme, que le choix résulte d'une entente préalable entre le jeune homme et la jeune femme, comme on le voit de plus en plus dans la deuxième génération, ou d'une décision familiale autoritaire, ce qui se produit de plus en plus rarement. En effet, si la famille reste présente et vigilante dans le choix du conjoint, elle impose de moins en moins aux jeunes filles des époux que celles-ci n'hésitent plus à refuser :

Les parents d'une jeune fille de 18 ans, enceinte d'un jeune homme qu'elle désirait épouser, voulaient malgré tout la marier avec un autre homme avec lequel ils avaient passé un accord et dont ils avaient reçu le « prix de la fiancée ». Ils organisèrent donc la cérémonie mais la jeune fille ne se présenta pas le jour de ses noces et les parents durent rendre à l'homme éconduit la compensation qu'il leur avait remise au préalable (Silvia, 1994).

Les désaccords entre parents et enfants peuvent également mener au « rapt » de la jeune femme, tout comme cela advient dans la région d'origine. La famille du jeune homme, mise dans une situation délicate vis-à-vis de celle de la jeune femme, finit par se plier à la coutume :

Un adolescent mixtèque de Tijuana avait enlevé la jeune fille qui lui plaisait. Ses parents durent par la suite donner du bétail à la famille de la jeune fille pour satisfaire à la pratique du « prix de la fiancée » (Silvia, 1994).

Par ailleurs, les critères du choix ou de l'établissement du « prix de la fiancée » ne changent pas mais, milieu urbain et migration obligent, leur contenu se modifie. Le prestige familial qui se mesure au rayonnement social d'une famille dans sa communauté s'évalue de plus en plus chez les migrants en fonction de la bonne connaissance de la société frontalière mexicaine dans laquelle ils évoluent et de l'insertion dans le milieu du travail local, en d'autres termes en fonction d'une forme de réussite dans la société pluriculturelle, sans que cela paraisse contradictoire à leurs yeux. Et alors que dans la région d'origine on considère l'habileté manuelle de la jeune femme dans le tressage de la palme dont on fait les chapeaux, ou encore sa robustesse, les migrants s'attachent à ses qualités de commerçante ou de bonne ouvrière puisque ce sont là ses nouvelles occupations. Une autre modification de contenu de la règle coutumière se vérifie sur le lieu de migration : la compensation exigée de la famille du jeune homme ne se donne plus qu'exceptionnellement en nature comme dans le cas ci-dessus où mon informatrice précisait dans la suite de l'entretien que les parents de l'adolescent rapté avaient offert du bétail car ils n'avaient pas d'argent. Notons au passage que bien que le mariage soit célébré sur la frontière nord du Mexique, la compensation (le bétail) est échangée de toute évidence dans la région d'origine, car à part quelques poules, les migrants ne possèdent pas d'animaux dans le quartier urbain où ils vivent. Ce détail permet d'illustrer le

fonctionnement de l'« *espace social migratoire* » où les échanges de biens se font sans tenir compte de leur emplacement géographique mais en se situant dans un ensemble de relations, dans un réseau qui relie entre eux tous les Mixtèques d'un même village ou d'un ensemble de villages voisins¹¹. Chez les migrants, le « prix de la fiancée » est généralement entièrement fixé en monnaie locale, en pesos donc, et dans de nombreux cas, en dollars. Selon plusieurs sources, il peut s'élever de 1000 à 3000 dollars, environ 5000 à 15000 F (alors que le salaire horaire minimum aux Etats-Unis, où travaillent les plus riches d'entre eux, est d'environ 5 dollars).

La compensation en nature n'est pas la seule condition discutée dans les termes de l'accord passé entre les familles. D'autres engagements peuvent obliger la famille de l'homme, certains étant en lien direct avec le phénomène de la migration comme c'est le cas pour le frère de Tomás qui s'est engagé à ne pas émigrer avec sa femme :

Q – Et ton frère maintenant où vit-il ?

R – Eh bien, il fait le va-et-vient entre la Floride et New York mais sa femme est à Mixtepec [le village d'origine].

Q – Elle ne part pas avec lui ?

R – Non, elle ne part pas avec lui parce que cela a été la condition fixée par la famille, une des conditions a été que leur fille ne devait pas quitter le village.

P – Et ça ne peut pas changer ?

R – Je crois que ça peut changer mais pas avant un bon moment.

Q – Il faut que ton frère le négocie avec les parents ?

R – Oui, exact.

Q – Elle, elle ne peut pas décider de partir ?

R – Non, non ce n'est pas si facile parce que il y a les parrains, il y a les parents... Tout le monde se plaindrait à mon frère et dirait qu'il les a trompés. (ibid)

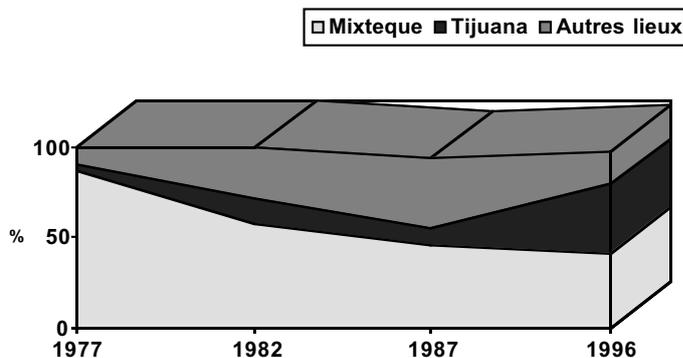
QUELLES STRATÉGIES MATRIMONIALES POUR LES MIGRANTS ?

« *L'alliance préférentielle* »

Pour plus de commodité, j'utiliserai la terminologie de l'alliance bien que les termes aient ici un sens différent. Par « endogamie » chez les migrants j'entends le mariage préférentiel dans le cercle qui va en s'élargissant de ceux que les migrants mixtèques considèrent comme partageant une même conception de l'alliance. Ce n'est donc plus ici une notion rapportée à un cadre social plus ou moins prédéfini dont les limites sont reconnues, comme c'est le cas pour les non-migrants, mais une notion culturelle.

Si l'on considère les années 1977 à 1996, deux phénomènes différents apparaissent peu à peu dans les actes de mariage et se confirment. D'une part, comme on le constate dans le graphique n°1, qui distingue les conjoints nés dans la région mixtèque des conjoints nés à Tijuana et des conjoints nés dans un autre État mexicain, les mariages entre personnes nées dans des villages situés dans la région mixtèque diminuent pour ne plus représenter qu'à peine

40 % des mariages en 1996 (contre 90 % en 1977).



L'ORIGINE DES CONJOINTS (1977-1996)

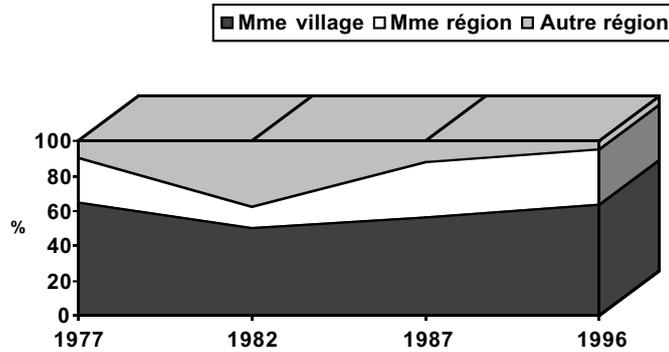
(graphique n°1)

À ces unions qui peuvent être considérées endogames l'endogamie s'entendant ici entre conjoints nés dans les villages situés dans la région mixtèque se substituent des unions avec un conjoint né à Tijuana ou dans un autre État du Mexique. Mais une partie de ces derniers sont des enfants de Mixtèques nés au cours de la migration et sont originaires notamment de Tijuana ou des États de Sinaloa et de Veracruz, zones agricoles où les Mixtèques migraient et migrent de façon saisonnière. On le constate en observant les mariages qui ont lieu dans le quartier sans que cela puisse être confirmé par des chiffres car les données fournies par les actes de mariage ne permettent pas de faire ces calculs.

Par exemple, en juillet 1997 a été célébré un mariage de jeunes gens « de San Jerónimo » [village d'origine] selon les mixtèques du quartier. D'après la famille, environ 200 personnes assistèrent à la noce, pour la plupart originaires de San Jerónimo et vivant à Tijuana. Les conjoints de 20 et 22 ans étaient nés tous les deux à Tijuana et y vivaient dans deux quartiers différents. À la question « comment se sont-ils connus ? » le parrain du mariage répondit « parce qu'ils sont du même village » et il ajouta « la cousine du marié est la belle-sœur de la mariée », résumant ainsi deux règles de mariage chez les Mixtèques : que les familles soient originaires d'un même lieu, que le lien qu'elles établissent entre elles soit sans cesse renforcé, et notamment par de nouveaux mariages.

D'autre part, malgré les changements cités plus haut (diminution de 90 à 40 % des unions entre conjoints nés dans la région mixtèque), la répartition des alliances au sein du groupe ethnique au début et à la fin de la période considérée reste pratiquement inchangée, avec la prédominance de l'endogamie villageoise d'abord, celle d'une endogamie micro-régionale importante ensuite, c'est-à-dire avec les membres des villages éloignés

d'environ une dizaine de kilomètres, comme on le remarque dans le graphique n°2 qui distingue les Mixtèques entre eux selon leur lieu de



naissance.

*L'ORIGINE DES CONJOINTS MIXTEQUES (1977-1996)**

(graphique n°2)

*Mme village : les Mixtèques nés dans un même village/ Mme région : les Mixtèques nés dans des villages voisins (éloignés d'environ une dizaine de kilomètres)/ Autre région : les Mixtèques nés dans les autres villages ou districts.

Cet élargissement de la communauté villageoise à certains villages proches se retrouve à d'autres niveaux : plusieurs associations de migrants ont d'abord regroupé des frères et des cousins avant d'inclure les membres du village et ensuite ceux des villages alentour ; les fêtes rituelles de saints ou de vierges qui reproduisent celles de la région mixtèque réunissent des migrants originaires du village du saint et des villages voisins de la micro-région qui partagent une même «micro-culture », tout comme dans la région d'origine.

Si sur le long terme (20 ans), la pratique de l'endogamie villageoise reste plutôt stable, on constate cependant une nette baisse de ces unions jusqu'en 1987. Plusieurs explications peuvent être proposées face à ce phénomène. J'y vois, pour ma part le signe d'une confirmation de la stabilité de cette pratique plus qu'un démenti. Une fois dépassée la période perturbée (1977-1982) où la migration essentiellement masculine induisait un déséquilibre entre les sexes et où les hommes retournaient prendre femme dans leur village ou se mariaient sur place avec les femmes disponibles, la pratique des mariages entre membres du village (ou avec ceux des villages voisins) a retrouvé le niveau qu'elle avait au début de la migration grâce aux familles qui rejoignent de plus en plus nombreuses le lieu de migration et y reconstituent le groupe social d'origine. Elle signifie aussi que si les Mixtèques migrants se marient hors du groupe traditionnellement endogame le village et la

micro-région ils se marient plutôt avec des non-Mixtèques qu'avec des Mixtèques issus de villages éloignés du leur. Ceci montre bien que la confrontation massive avec des Mixtèques originaires d'autres régions ou d'autres États ne change rien à la «préférence» qui continue d'être locale et non pas ethnique.

Sauf quelques cas exceptionnels comme celui de Germán, Mixtèque originaire d'un village de l'État de Guerrero, avec Paz, Mixtèque originaire d'un village de l'État de Oaxaca, qui se rencontrèrent dans la ville de Mexico où chacun avait émigré de son côté et qui vivent actuellement à Tijuana.

Quelles stratégies matrimoniales sont actuellement mises en œuvre chez les migrants ? Que devient le double principe qui régissait les unions dans la région d'origine, à savoir un accord entre deux familles qui prenait place dans un groupe défini localement et partageant une même culture (le village et les villages voisins) ?

On constate à la fois deux tendances : d'un côté, un maintien de l'alliance préférentielle traditionnelle qui se décline en deux versions ; de l'autre, un changement de stratégie qui suit deux schémas distincts dont l'un est un ajustement de l'alliance traditionnelle au nouveau contexte social et l'autre un réel bouleversement basé sur une autre conception de l'alliance.

Pour donner une idée de ce que cela représente dans le cas d'un village, prenons les migrants originaires du village de San Jerónimo Progreso (Silicayoapan) parmi lesquels trente mariages ont été enregistrés de 1977 à 1996 :

- 16 sont des unions de Mixtèques nés soit dans le village (10) soit dans la micro-région 4 avec des personnes de San Miguel Aguacates (2 km), 1 avec une personne de San Francisco Higos (6 kms), 1 avec une personne de Silicayoapan (8 km).
- 4 sont des unions avec des Mixtèques nés dans des villages situés hors de la micro-région et éloignés d'au moins 20 km.
- 10 sont des unions avec des personnes nées dans une autre région du pays dont 7 à Tijuana.

Au début de la période migratoire (1977-1981), les migrants calquent leur comportement sur celui de la région d'origine et les registres suggèrent une forte endogamie villageoise et micro-régionale mais cette situation évolue comme l'indiquent les graphiques 1 et 2. Pendant les dix premières années, l'alliance se contracte donc de préférence avec une personne née dans le même village, peut-être apparentée, bien que les témoignages le réfutent en mettant en avant l'interdiction de mariages pour trois ou quatre générations de parents, ou avec une personne originaire d'un village géographiquement proche avec lequel il existe une tradition d'alliance en-dehors de la migration.

Au cours des dix années qui suivent, cette «préférence» pour un conjoint originaire du village ou de la micro-région d'origine semble diminuer ; en fait, elle est en grande partie détournée. À côté de la reproduction de l'alliance préférentielle telle qu'elle se présente «traditionnellement», on rencontre aussi une variante qui est une conséquence directe de la migration. Il s'agit du mariage entre personnes nées au cours de la migration (donc hors

de la région d'origine) de parents originaires du même village ou des villages voisins et considérés par les migrants comme membres du village d'origine, au même titre que leurs parents. Cette deuxième version de l'endogamie villageoise et micro-régionale renforce en quelque sorte la première car alors que celle-ci pouvait passer pour un simple respect de la coutume, celle-là suppose une véritable volonté de reproduire cette coutume en l'ajustant au contexte migratoire. En effet, les migrants mixtèques ne vivent plus dans une région plus ou moins isolée et peuplée en grande majorité d'indigènes mais au cœur de quartiers urbains pluriculturels où ils ont établi des liens (de travail, associatifs, syndicaux) avec des membres de la société pluriculturelle, et où les jeunes gens et jeunes filles des deux cultures sont allés à la même école et partagent les mêmes goûts et les mêmes valeurs. Dans un tel contexte, l'alliance préférentielle villageoise ou micro-régionale représente, à mon sens, un choix identitaire, un désir de reproduire des structures essentielles de la société micro-régionale d'origine qui permet aux migrants de conserver et de renforcer leur identité villageoise et micro-régionale en consolidant les rapports de parenté qui unissent les familles dans la région d'origine et dans les lieux de migration. Cette catégorie d'alliance correspond aussi au désir des Mixtèques d'insister sur une identité qui est pour eux davantage régionale qu'ethnique. Elle répond également à la stigmatisation de leur indianité dans la société pluriculturelle et représente une des conséquences des rapports difficiles entre Indiens et non-Indiens au Mexique.

De nouvelles stratégies matrimoniales

On remarque par ailleurs un abandon de l'alliance préférentielle traditionnelle au profit d'un autre type d'union (dans environ 25% des cas selon mes estimations). Cette évolution se fait sous deux formes différentes. La première est une union entre enfants de migrants mixtèques et non-mixtèques. Elle ressemble dans son principe au mariage préférentiel traditionnel car elle repose avant tout sur une alliance entre deux familles qui ont appris à se connaître et qui s'apprécient soit parce qu'elles vivent dans le même quartier, souvent dans la même rue, soit parce que les pères des époux travaillent ensemble. Le mariage de leurs enfants représente pour les deux familles une façon de resserrer les liens existant entre eux. On constate le même phénomène dans le choix des parrains de baptême ou de « quinceañeros » qui sont parfois des collègues de travail du père, non-mixtèques. Ces nouveaux types de choix sont guidés par deux stratégies distinctes :

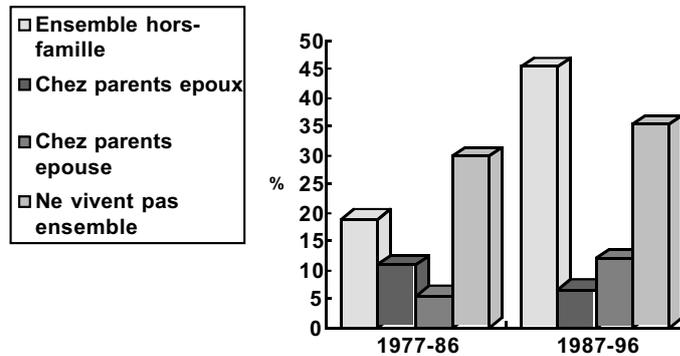
- ou il s'agit d'une volonté délibérée des parents de nouer des alliances hors du groupe ethnique pour permettre à leurs enfants de s'en extraire, c'est-à-dire de quitter leur groupe d'appartenance, comme le font systématiquement certaines familles. Ce type d'union prend place dans un processus de rejet du groupe ethnique et s'accompagne souvent d'autres signes comme par exemple le refus d'enseigner aux enfants la langue maternelle « *pour ne pas faire d'eux des Indiens* » comme l'affirme Ofelia dont les enfants les plus âgés sont tous mariés avec des non-Mixtèques.
- Ou il s'agit, tout en assumant son identité mixtèque, de se reconnaître aussi

comme migrant, comme travailleur, comme habitant d'un quartier particulier, etc... et ainsi d'élargir son groupe d'appartenance en y incluant des personnes dont la position sociale est similaire (certains de ces nouveaux alliés non-Mixtèques et non-Indiens participent à des actions politiques sous la bannière d'organisations indiennes). Que le but recherché par le conjoint mixtèque et sa famille soit la dilution de son identité mixtèque dans son identité sociale ou une tentative pour agglomérer les deux, la stratégie qui induit ce choix suit, à mon sens, le schéma «traditionnel» puisque elle est conçue d'abord comme l'alliance avec une famille et pas seulement avec une personne et qu'elle se fait ensuite au sein d'un groupe spécifique : celui des migrants du lieu de travail ou/et de résidence.

La seconde catégorie d'unions se fait au sein du même groupe qui s'est constitué par le biais de la migration, soit par le travail (on notera des mariages entre instituteurs, entre ouvriers spécialisés), soit par l'école, soit par les activités sociales¹². Elle diffère de la première parce que l'alliance se conclut alors entre deux personnes et non plus entre deux familles, ce qui provoque un bouleversement beaucoup plus radical que dans le cas précédent puisque l'un des principes de base de l'alliance «traditionnelle» n'est plus respecté. On est donc face à une nouvelle forme d'alliance, celle des sociétés modernes où l'union s'individualise et prend ses distances avec le milieu familial. Souvent, les familles ne se connaissent même pas puisqu'elles vivent dans la région d'origine du migrant et ne se rencontrent qu'au moment du mariage. Ce type d'union n'exprime pas forcément le rejet de l'identité mixtèque et sa perte mais une tentative de la combiner avec l'identité professionnelle ou nationale.

Dans cette situation, l'absence apparemment totale des familles dans le choix du conjoint ne signifie pas qu'il n'y ait pas de contrôle familial. Celui-ci peut continuer d'exister, tout en s'exerçant différemment, si l'une des familles au moins vit sur le lieu de migration des nouveaux conjoints. En effet, si les familles ne se choisissent plus mais se plient au désir des jeunes gens, elles veillent au bon déroulement de l'union, en particulier en renversant une règle traditionnelle qui est celle de la résidence chez les parents de l'époux. Habituellement, la jeune femme une fois mariée quitte le foyer de ses parents et accompagne son mari dans la famille de celui-ci où sa belle-mère se charge de l'initier aux habitudes de sa famille par alliance tout en contrôlant son comportement, comme on le constate dans la plupart des ménages interrogés ou observés à Tijuana. Mais la migration constitue un obstacle à la reproduction littérale de la virilocalité car les familles des conjoints ne résident pas toujours dans le même lieu. Les données recueillies dans les actes de mariage des migrants montrent à l'opposé de la situation «traditionnelle» une recrudescence de cas où le nouvel époux réside dans sa belle-famille, en particulier au cours des dix dernières années : le graphique n°3 montre bien ce basculement de la résidence chez les parents de l'époux vers la résidence chez les parents de l'épouse. Ce graphique a été élaboré à

partir de la domiciliation des époux au moment du mariage, donc avant qu'ils ne soient officiellement déclarés mari et femme ; dans plus de la moitié des



cas les futurs conjoints vivent sous un même toit avant de se marier et ne changent de résidence qu'après avoir eu au moins un enfant.

*LA RÉSIDENCE DES CONJOINTS AU MOMENT DU MARIAGE**
(graphique n°3)

*L'intérêt de ce graphique est de montrer le renversement qui se produit entre virilocalité et uxorialité en 20 ans. Il suggère d'autres commentaires portant sur l'évolution des mœurs que je ne ferai pas ici.

Cette situation existe également dans la région mixtèque : E. Katz (op. cit.) parle pour le même village de 43 cas de virilocalité pour 12 cas d'uxorialité. Bien que cette dernière forme de résidence y soit moins fréquente, elle est du moins concevable, mais de l'avis de tous elle paraît infâmante pour l'homme¹³. Elle ne l'est pas chez les migrants où elle se produit toujours quand la famille de l'époux ne vit pas sur place mais dans le sud du pays ou aux États-Unis et ce, quelle que soit l'origine du futur conjoint, mixtèque ou non, comme le montrent les exemples ci-dessous :

- n°32, mariage en 1984, les parents de l'époux (mixtèque) sont décédés.
- n°55, mariage en 1989, les parents de l'époux (mixtèque) vivent à San Miguel Aguacates (Silicayoapan, Oaxaca).
- n°71, mariage en 1990, l'époux est originaire du Michoacan (non-mixtèque), il vit chez les parents de sa femme. Sa mère est décédée, son père réside à Oxnard en Californie.

La résidence chez les parents de l'épouse sert donc à mon sens à pallier un manque, celui de la reconstitution familiale dans le lieu de migration, sous deux formes différentes : d'une part, elle procure au futur époux et allié un soutien familial qui facilite son adaptation à la société locale où les réseaux sont nécessaires pour s'insérer ; d'autre part, elle apprend à connaître le futur époux et contrôle dans une certaine mesure son comportement et celui du couple.

VERS UN GROUPE ETHNIQUE PAN-MIXTÈQUE ?

D'après les données exposées ici, la migration n'entraîne pas pour l'instant un éclatement des familles et des communautés qui suivent plutôt un processus de recomposition et tendent à reformer le tissu familial et social en y apportant les changements rendus nécessaires par les trous qu'y laissent les déplacements des parents et des membres de leurs villages. Ces aménagements culturels liés à l'alliance ne correspondent pas à une volonté exprimée par les migrants de reproduire ou non le système matrimonial. Ils ne suscitent aucun discours spécifique, à part celui que provoque l'ethnologue, alors que le discours officiel d'une partie de ces mêmes migrants, notamment des élites (instituteurs, leaders politiques) met l'accent sur la reproduction culturelle. Les élites s'efforcent de transmettre aux jeunes ce qu'elles perçoivent comme l'essence de leur culture et qui n'inclut pas les mariages endogames afin de se garder des ruptures inévitables qui grignotent des pans de ce qu'elles estiment être ses traits spécifiques, à savoir la langue, les pratiques médicales, religieuses, etc.

Par exemple, en faisant venir sur le lieu de migration des personnes du village d'origine, expertes dans « *la musique, les danses, les nourritures et les fêtes que célèbrent les Mixtèques* » afin de « *promouvoir les usages et coutumes* » comme le précise un quotidien de l'État d'origine¹⁴; en célébrant quelques fêtes rituelles et en transposant certains cultes sur le lieu de migration, à Tijuana celui de la Vierge des Neiges du village de Ixpantepec Nieves ou celui du saint patron du village de San Jerónimo Progreso.

Au bout d'une vingtaine d'années de migrations ininterrompues, circulaires ou non, les Mixtèques ont donc adapté leurs stratégies matrimoniales à la double renégociation de leur identité culturelle et sociale imposée par la migration : dans la société d'accueil qui leur est étrangère mais aussi dans la société d'origine dont ils se sont éloignés et qui les astreint à réaffirmer leur appartenance à la communauté¹⁵. Les Mixtèques s'appliquent à la fois à s'insérer dans les nouveaux contextes socio-culturels migratoires en se mêlant aux autres migrants, qu'ils soient ou non d'origine ethnique ; ils s'efforcent également de recréer une société aussi proche que possible de celle du lieu d'origine et ils essaient enfin de maintenir des liens avec la communauté villageoise d'origine et l'ensemble de ses membres, émigrés ou pas. Comment peut-on reproduire presque à l'identique une société et une culture tout en s'en éloignant ? Comment peut-on maintenir des relations suivies et solidaires quand on réside à des milliers de kilomètres les uns des autres ? Comment peut-on reconstruire l'identité et la culture en tenant compte des deux pressions contraires, c'est-à-dire en se pliant aux nouvelles contraintes locales et en conservant un caractère de continuité culturelle ?

Ces enjeux qui semblent incompatibles et contradictoires co-existent et s'articulent dans un système cohérent comme le montrent, à mon sens, les stratégies matrimoniales qui réussissent cet ajustement culturel en dessinant les multiples manières de reconstruire une culture : elles permettent d'abord de conserver les liens avec la communauté villageoise d'origine et celles qui l'entourent en s'y mariant en grand nombre, en d'autres termes de reproduire la culture *stricto sensu* ; elles permettent ensuite de perpétuer cette

communauté dans la migration en alliant les familles des jeunes gens même quand ces derniers sont nés hors de la région d'origine et ne connaissent pas ou peu le village de leurs parents, c'est-à-dire de réinterpréter la culture mais sans en franchir les bornes traditionnelles ; elles laissent également aux migrants la possibilité de s'ouvrir sur la société frontalière urbaine en créant des alliances avec des familles qui ne sont pas originaires de la micro-région, c'est-à-dire d'inventer de nouvelles règles et/ou de réinterpréter la culture en sortant de ses limites traditionnelles. Enfin, quand elles mènent à la rupture partielle avec le modèle «traditionnel» (l'accord de deux familles), cela ne signifie pas que les conjoints renient leur identité mixtèque qu'ils peuvent revendiquer et assumer d'autres façons comme on le voit avec certains leaders qui ne suivent pas tous le modèle traditionnel de l'alliance, bien au contraire.

Pour conclure, on soulignera que le double principe qui sous-tend l'alliance un accord familial, un mariage «endogame» continue à être respecté dans la plupart des cas. Par contre, la représentation du groupe dans lequel est contractée l'alliance change et avec elle la définition de «l'endogamie». Dans cette nouvelle représentation du cercle des alliés adoptée par les familles de migrants mixtèques cercle qui correspondait traditionnellement au groupe micro-régional les limites sont repoussées dans deux directions : vers «l'intérieur» car l'alliance s'étend aux jeunes gens nés hors du lieu d'origine, connaissant peu le village et la micro-région de leurs parents et ne parlant pas toujours la langue d'origine mais qui se considèrent malgré tout comme membre du village ou de la micro-région ; vers «l'extérieur», c'est-à-dire en-dehors du groupe ethnique micro-régional car l'alliance s'étend à un nouveau groupe auquel s'identifient aussi les Mixtèques : celui des émigrés les familles ou les personnes, selon les cas quelle que soit leur origine ethnique ou géographique, qui partagent depuis au moins une dizaine d'années les conditions de vie (logement ou travail) des Mixtèques ainsi que leurs luttes politiques et sociales et desquels ils se sentent également proches.

Cet élargissement du groupe à la fois en-dedans et en dehors de sa représentation «traditionnelle» suggère une ouverture identitaire et une redéfinition de l'identité qui inclut à la fois les racines mixtèques et paysannes et la nouvelle situation de migrant urbain. Mais il ne dessine pas la construction d'une vaste communauté ethnique au niveau de l'alliance comme on aurait pu s'y attendre au vu de l'évolution politique et culturelle des Mixtèques migrants. En effet, la nouvelle unité pan-mixtèque que certains leaders s'efforcent de construire en utilisant des stratégies transnationales¹⁶ a une réalité politique qui s'affirme de jour en jour, par exemple à travers les actions du Front Indigène Oaxaqueño Binational (*Frente Indígena Oaxaqueño Binacional*) présent socialement, politiquement, syndicalement aussi bien au Mexique qu'aux États-Unis¹⁷. Cette organisation revendique non seulement une unité mixtèque mais une unité plus large, celle des indigènes de l'État de Oaxaca. L'unité pan-mixtèque a aussi une réalité culturelle dans la mesure où les changements de toute nature subis par les migrants au Mexique ou aux États-Unis circulent dans les réseaux de migrants qui outre des personnes et des biens¹⁸ véhiculent de nouveaux concepts et de nouvelles pratiques et homogénéisent la culture mixtèque¹⁹. Mais cela ne suffit pas à conférer une réelle unité structurelle à un groupe ethnique dont les sous-parties se

présentent comme un agrégat de communautés villageoises indépendantes. Quand il s'agit de la reproduction du groupe lui-même par l'alliance, cette unité pan-mixtèque n'a pas pour l'instant de consistance.

ANNEXE

Les actes de mariage du Registre Civil (Quartier Obrera, Tijuana, Mexico)

De 1977 à 1996, 145 actes de mariage de migrants Mixtèques ont été enregistrés. J'ai considéré qu'était mixtèque toute personne née dans un village que les migrants disaient «mixtèque» et dont l'INEGI précisait que le mixtèque y est parlé par toute la population, soit 39 villages. Parmi ces 145 mariages, 75 unissent deux personnes «mixtèques» selon ces critères et 70 un «Mixtèque» et une personne née hors d'un village mixtèque parmi lesquelles près du quart sont nées sur un lieu de migration connue 28 à Tijuana, 6 à Sinaloa, 2 à Veracruz.

Les données obtenues peuvent être considérées comme significatives car elles informent sur les unions officialisées pendant les vingt dernières années. Elles ne sont pas pour autant représentatives, et cela pour deux raisons : premièrement, aucun échantillon de population n'a été constitué ; il s'agit là d'une partie de la population mixtèque telle qu'on peut la rencontrer, au hasard des rues, sur le terrain. Deuxièmement, les actes de mariage ne reflètent pas davantage la réalité du quartier c'est-à-dire le nombre exact de mariages dans le quartier car à partir de 1987 l'inscription de l'acte de mariage a pu se faire sur les registres de n'importe quel quartier. En outre, il faut tenir compte du fait que ces données sont en partie biaisées à cause du changement de formulaire en 1982 qui supprime certaines informations importantes comme le lieu de naissance des parents des conjoints.

Que trouve-t-on dans les actes de mariage ?

- Les noms, prénoms, âges, emploi exercé, lieux de naissance (village, district, État) et lieux de résidence au moment du mariage des conjoints.
- Les noms, prénoms, âges, lieux de naissance et lieux de résidence des parents des conjoints jusqu'en 1982. A partir de 1982, les formulaires changent et le lieu de naissance des parents n'apparaît plus.
- Les noms, prénoms, emploi exercé et adresse actuelle des quatre témoins. A partir de 1982, la profession des témoins n'apparaît plus.
- Une feuille supplémentaire est ajoutée en l'agrafant à l'acte de mariage en cas de divorce. Aucun divorce de Mixtèque n'a été enregistré pour la période étudiée alors qu'il y a de nombreux divorces pour la population non-mixtèque.

NOTES

- 1 Jean-Pierre HASSOUN, « La migration des Hmong en Occident. Rituels funéraires, « prix de la fiancée » : stratégies d'adaptation des premières années », *Ethnologie française*, XXIII, 1993, 2 : 192-206.
- 2 Georges CONDOMINAS, *L'espace social. A propos de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Flammarion, 1980 et HASSOUN, *ibid.*
- 3 Sur le comportement particulier des Mixtèques à la suite de cette amnistie, voir Emily YOUNG, « The Impact of IRCA on Settlement Patterns Among Mixtecs Migrants in Tijuana, Mexico », *Journal of Borderlands Studies*, 1994, IX, 2 : 109-128.
- 4 Sur le thème des « communautés-jumelles », « satellites » ou « doubles » des

- Mixtèques migrants, voir HENNING et PAULSDORFF, *Cultura indígena y su adaptación al medio urbano. La organización social de los mixtecos residentes en la colonia Obrera*, Fondation Carl Duisberg, Berlin, 1985 ; Michael KEARNEY, «From the Invisible Hand to the Visible Feet : Anthropological Studies of Migration and Development» in *Annual Review of Anthropology*, 1986, 15 : 331-361 ; NAGENGAST et KEARNEY, «Mixtec Ethnicity : Social Identity, Political Consciousness, and Political Activism», in *Latin American Research Review*, 1990, XXV, 2 : 61-91 ; Laura VELASCO, «Migración femenina y estrategias de sobrevivencia de la unidad doméstica : un caso de estudio de mujeres mixtecas en Tijuana» in *Mujeres, migración y maquila en la frontera norte*, S. Gonzalez et al. ed, Tijuana, 1995:37-64 ; Emily YOUNG, op. cit. note précédente.
- 5 Sur les relations « transnationales » au sein d'une même communauté villageoise mixtèque, voir notamment Robert Smith, « *Los Ausentes siempre presentes* » : *the imagining, making and politics of a transnational community between Ticuani, Puebla, Mexico, and New York City*, Ph. D. Dissertation in Political Science, Columbia University, 1995. Voir aussi mon article « Les communautés indigènes, 'l'espace binational' et 'l'espace frontalier' : le cas des Mixtèques de Tijuana (Basse-Californie) », à paraître dans *Pouvoirs et identités. le Mexique des années 1980-1990 face aux Etats-Unis*, sous la direction de Martine Dauzier, Centre d'Etudes Mexicaines et Centraméricaines, Mexico.
- 6 Michael Kearney, 1986, *ibid.* et 1995, *Reconceptualizing the Peasantry. Anthropology in Global Perspective*, Westview Press.
- 7 Pour des migrants non-Indiens, voir Roger ROUSE, 1988, *Mexican Migration to the United States : Family Relations in the Development of a Transnational Migrant Circuit*. Ph. D. diss. Department of Anthropology, Stanford University, Stanford, California.
- 8 Voir INEGI, Comptage de 1995 (entre deux recensements), et LESTAGE Françoise, 1997, « Entre el 'tercer' y el 'primer' mundo. Adapatación y genio inventivo de los migrantes indígenas en la frontera México-Estados Unidos », *Actes de colloque*, Eichstätt, Allemagne.
- 9 Esther KATZ, 1990, *Des racines dans la "terre de la pluie". Identité, écologie et alimentation dans le haut pays mixtèque*, Thèse de doctorat, Lille 3.
- 10 Sur l'organisation de ce réseau, voir Michael KEARNEY, 1986, op.cit.: 354.
- 11 Sur les stratégies matrimoniales des migrants, voir Jorge DURAND, *Más allá de la línea. Patronos migratorios entre México y Estados Unidos*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1994 : 299-230.
- 12 Voir aussi Esther KATZ, *op. cit.*, 1990:120.
- 13 « Emigrantes indígenas difundirán sus usos y costumbres en USA », article du quotidien *Noticias de Oaxaca* du 25 février 1997.
- 14 Comme le montre pour des migrants (qui ne sont pas indigènes) originaires de l'État de Guadalajara, Victor M.ESPINOSA, « *El día del emigrante y el retorno del purgatorio : Migración y cambio cultural en el occidente de México* », communication présentée au Colloque International sur la Migration Mexicaine aux Etats-Unis, décembre 1996, Guanajuato, Mexique, texte dactylographié.
- 15 Michael KEARNEY, « The local and the global : the anthropology of globalization and transnationalism », *Annual Review of Anthropology*, 1995, 24:547-65.
- 16 Sur l'activité du FIOB, voir les journaux mexicains *Noticias* et *El Imparcial* de Oaxaca, *La Jornada de México* ainsi que les journaux californiens (USA), *The Fresno Bee*, *Los Angeles Times*, *The Modesto Bee* et *La Opinión*.

17 Michael KEARNEY, 1986, op. cit. note 4.

18 Voir mon article « Apuntes sobre los mecanismos de reconstrucción de la identidad entre los migrantes. Los Mixtecos de las dos Californias » à paraître dans *Mobility and spaciality in the contemporary anthropology of Mexico*, Institute of Latin American Studies, Londres.

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

Afin de mesurer les changements identitaires et culturels chez des migrants indigènes établis sur la frontière nord du Mexique, cet article étudie leur système d'alliance, en particulier l'évolution de l'union préférentielle. Il montre que le double principe qui fonde cette union à savoir un mariage endogame et un accord entre deux familles se perpétue dans une grande majorité de cas. Mais le groupe auquel il s'applique désormais s'agrandit et on constate que le cercle des alliés s'élargit de deux façons différentes. Parallèlement apparaît une nouvelle stratégie matrimoniale, liée à une nouvelle conception de l'alliance que partagent les migrants quelle que soit leur origine ethnique et régionale.

Para analizar los cambios identitarios y culturales entre migrantes indígenas asentados en la frontera norte de México, se estudia su sistema de alianza matrimonial, en particular la evolución de la unión preferencial. Se demuestra que el doble principio que funda esta unión a saber un matrimonio endogámico y un acuerdo entre dos

familias sigue perpetuándose en la gran mayoría de los casos. Pero este doble principio se aplica desde ahora en adelante a un grupo cuyos límites están cambiando de dos maneras distintas. Paralelamente aparece una nueva estrategia matrimonial, vinculada con una nueva concepción del matrimonio que comparten los migrantes que sean o no indígenas.

To analyse identity and cultural changes among Mixtecs migrants settled on Mexico Northern border, this article studies their marriage system focusing on the evolution of the preferred marriages. It shows that the two principles that govern these marriages namely, endogamy unions and agreements between two families continue to operate in most cases. However, the group to which they now apply has become larger and its limits are being extended in two manners. At the same time, a new marriage strategy has appeared linked to a new understanding of marriage that migrants share independently of their ethnic or regional origin.

DU SILLON AU DISQUE COMPACT : FAMILLE ET CULTURE VILLAGEOISE DANS L'INDUSTRIE DE LA MUSIQUE*

JORGE A. GONZALEZ**

Don Venustiano Beltrán, « Tiano », est un homme robuste de soixante-trois ans, teint hâlé, cheveux grisonnants, aimables façons et sourire franc. Je l'ai connu il y a treize ans quand je me suis installé à Comala, petit village agricole de l'État de Colima, au centre-ouest du Mexique.

Quand je l'ai vu pour la première fois, il était cinq heures du matin, il conduisait une fanfare et jouait de la trompette, tandis qu'en l'air les fusées des feux d'artifice sifflaient et retentissaient sur un rythme syncopé. À la suite des musiciens se pressait une multitude de *comaltèques* - femmes et enfants en tête, les hommes venant un peu derrière - par toutes les rues pavées du village, en chantant « Las Mañanitas » et d'autres louanges à la Vierge de Guadalupe, patronne du village. La fanfare agissait comme un bélier symbolique, fluide et multi-sonore, ouvrant une brèche dans l'espace et le temps de cette tiède matinée villageoise. Comme un liquide qui se répand dans les canaux, c'est tout Comala qui se réveillait progressivement au rythme des pétards et de la musique. Il faisait encore sombre ; en arrière-fond les cloches de l'église carillonnaient, tandis que l'écho de cette fanfare - le tambour, le tuba, les trompettes, les détonations, les cantiques, les musiciens tous en uniforme (pantalon noir et chemise blanche) - l'odeur des bougies, des fleurs et les silhouettes de toute la procession diminuaient peu à peu d'intensité après avoir tourné à l'angle de la rue pour se diriger vers la place.

Tiano était alors celui qu'il fallait contacter pour engager la « Banda de Comala », dont la réputation était déjà bien établie. Pour lui, comme pour beaucoup dans la région, la musique est quelque chose qui lui vient de très loin.

* Ce travail fait partie du projet «La dimension villageoise de l'industrie culturelle de la musique», financé, entre autres institutions, par le Consejo nacional de Ciencia y Tecnología. Y ont participé Irma Alcaraz et Ana Josefina Cuevas comme assistantes de recherche de l'université de Colima

** Université de Colima. Traduction de Gilles Pollian.

Son père, paysan saisonnier né en 1898, avait un goût démesuré pour la musique, et apparemment aussi pour le « tuzca¹ », comme tout bon *mariachi* de son temps. Don Juan Beltrán ne s'était pas fait connaître comme joueur de harpe au-delà de quelques fermes et villages des environs. Mais c'est lui qui avait appris à son fils Tiano à jouer de la guitare rythmique (*vihuela*)², et qui lui avait ainsi transmis - involontairement - le « virus » de la musique. Son épouse Irene avait déjà donné le jour à six enfants (dont quatre avaient survécu), quand sa mort survint lors de l'accouchement de sa dernière fille, appelée également Irene ; celle-ci, privée des soins de sa mère, disparut à quelques mois. A la mort de la mère, en 1941, la famille se dispersa, et les quatre petits Beltrán, en quête de subsistance, abandonnèrent le Rancho La Cruz, le foyer qui les abritait depuis leur naissance. Tiano, l'aîné des garçons, s'établit à Comala avec son oncle Pablo. Ainsi, obéissant à la volonté de son père, il s'éloigna pour toujours de la campagne et apprit à couper les cheveux et à faire des pantalons sans que pour autant sa passion pour la musique ne s'éteigne jamais.

Tiano et son épouse Inés ont deux garçons (aujourd'hui tous deux mariés et installés), ceux-là mêmes qui, enfants, se mêlaient à l'entrain des musiciens, les cheveux gominés et l'uniforme bien repassé, bien qu'un peu grand, en frappant un tambour, tendus et concentrés, avec toute leur attention portée sur un signe que pourrait leur faire leur père dans cette procession religieuse. À présent, ces mêmes garçons sont les propriétaires de la Banda Comala, qu'ils dirigent et dans laquelle ils jouent. Carlos et Leonel Beltrán, héritiers de l'orchestre quand leur père s'est retiré, ont enregistré une cassette professionnelle avec les fonds propres de la celle-ci ; ils savent que cette cassette s'est vendue vers 1993 à Los Angeles. Deux ans plus tard, ils ont enregistré un disque compact avec la compagnie MCM et ont joué récemment avec plusieurs groupes mexicains importants. En attendant le coup de fil de la compagnie qui les appellera de Monterrey pour aller enregistrer leur second disque, et quand ils n'ont pas de contrat pour animer des bals, Carlos (l'administrateur du groupe) conduit un taxi dans la ville de Colima. Leonel (le directeur musical), avec sa femme, aide sa mère dans le petit commerce de *tacos* qu'ils font marcher depuis plusieurs années dans la maison paternelle. Les jours ordinaires, depuis là-bas, notre rue est envahie d'arômes qui ouvrent l'appétit, ainsi que de notes et de strophes qui reviennent sans cesse, durant les répétitions, qui, toute l'après-midi, forment la routine de la Banda Comala.

Une famille de trois générations de musiciens, dans une région où ces lignages musicaux abondent, nous aide à voir comment, au sein d'une industrie chaque jour plus affirmée et florissante³ dans le monde entier, un mouvement de revitalisation culturelle opère au Mexique. Il comprend la récupération d'espaces pour danser, une importante industrie internationale, nationale, régionale et locale de musique mexicaine en espagnol (ou au moins avec des signes visibles d'identité et d'éléments en rapport avec le Mexique), de véritables alluvions de compositions qui semblent des variations sur un thème, et évidemment une croissance presque oncologique de groupes et de

petits orchestres aux quatre coins du territoire national. Dans l'idée de « national » est clairement incluse toute la portion de quartiers, villages et localités peuplés en majorité de Mexicains et d'« Hispanos » aux États-Unis, l'autre Mexique.

Cette multiplication de groupes et d'orchestres est un mouvement, qui, comme beaucoup d'autres vecteurs de l'industrie culturelle, vient aussi du nord, mais s'exprime en espagnol⁴. Et de fait, on y parle et on y chante en espagnol, en même temps que cela passe à la télévision et que paraît une revue spécialisée sur le thème : *Furia Musical*. À Monterrey, on peut capter un canal sur le câble qui transmet 24 heures sur 24 de la musique et des vidéo-clips d'une quantité énorme de ces groupes qui interprètent avec brio tout ce type de musique.

La galerie des plus grands dans ce domaine porte des noms comme *Los Bukis*, *Bronco*, *Los Tigres del Norte*, *Los Temerarios*, *Selena y los Dinos*, *Banda Machos*. Derrière eux suivent des centaines de noms de petites formations qui se sont constituées et se constituent dans tous les recoins et les matras de notre Mexique éprouvé mais chantant.

LE MEXIQUE AU XX^E SIÈCLE : PROFILS D'UNE RÉVOLUTION ANTHROPOLOGIQUE

À la différence et à contretemps des processus qui ont marqué la vie sociale, économique et culturelle de l'Europe du XIX^e siècle, le Mexique est en train de vivre une révolution, pas tant dans la production de biens que dans la production d'êtres humains.

Daniel Bertaux, dans un important texte classique⁵ qui, sans aucun doute, a souffert de ce qu'Olivier Sacks nomme un effet « scotoma⁶ » (dans ce cas : « sociologique ») parce qu'il n'est pas fonctionnel envers le paradigme de son époque, élabore un développement théorique solide et original sur un aspect peu étudié et fréquemment mal traité dans les sciences sociales, celui de la production de l'énergie humaine. Pour Bertaux, de même que l'économie désigne l'étude de la production, distribution et consommation de biens dans une société, le terme *anthropologie* peut être appliqué pour comprendre les processus de production, distribution et consommation de toute énergie humaine ; et bien que ces processus puissent sembler n'être que l'envers des processus économiques, ils débordent en fait de ce simple cadre. Toute activité, et pas seulement le travail, consomme de l'énergie humaine, et celle-ci à son tour doit continuer à être produite pour garantir la vie et avec elle la société même. La production anthropologique est matérielle parce qu'elle engendre les *corps*, qui sont le support infiniment varié de l'énergie humaine, et elle est aussi *immatérielle* puisqu'elle engendre des *esprits*, aux spécificités, capacités et aptitudes également diverses. Bertaux établit une relation dynamique entre production et consommation anthropologique qui nous aide à comprendre et à interpréter beaucoup mieux une série de phénomènes et de configurations de pratiques pour lesquelles la pensée rigide n'avait pu réserver une place adéquate. Parmi celles-ci, par exemple, la

musique. Faire de la musique consomme de l'énergie humaine, mais produit des capacités, produit le musicien lui-même, produit un ensemble varié de relations interpersonnelles, en même temps qu'un complexe apprentissage intériorisé des relations sociales propres à l'espace social de la musique et de la société en général.

D'autre part, il apparaît que c'est le travail des femmes dans les structures familiales qui produit les enfants, moyennant un énorme investissement de temps et d'attention prodiguée, qui consomme une grande quantité de l'énergie humaine des femmes, lesquelles se produisent en même temps comme « mères » (grand-mères, filles, sœurs, servantes, bonnes, nourrices, marraines). Production et consommation anthropomiques en constant devenir. C'est le processus de formation des structures de fixation des couches sociales dans certaines positions de la société qui constitue le vrai processus de distribution anthropomique, c'est-à-dire la distribution des êtres humains (corps et esprits) aux différentes places objectives de la société. La construction d'histoires de cas de familles se fonde sur l'étude de la formation des structures sociales de la vie quotidienne, dans lesquelles sont produites, distribuées et consommées les énergies et les êtres humains.

Cette perspective s'enrichit du dialogue fécond avec les nouveaux paradigmes de la science, particulièrement proches de la complexité et des systèmes [autopoïéticos], et se nourrit de la comparaison de nombreuses études de ce type réalisées dans divers pays et inspirées par les travaux de Bertaux⁷.

Au présent, les structures familiales fonctionnent comme des micro-systèmes [autopoïéticos] orientés vers la production de l'énergie humaine de ses propres membres et, avec la succession des générations, elles transmettent vers le futur, par diverses stratégies, la relation favorable ou défavorable avec les ressources (économiques, culturelles, sociales, morales, etc.) qui leur donne leur place dans une structure inégalitaire de positions objectives. De cette manière, on peut voir comment, pour les familles pauvres, leur relation négative avec la structure précitée de distribution des ressources, pleine de désavantages, se transmet aussi généralement de génération en génération, quelle que soit la quantité de travail qui est fournie. Il faut plus que beaucoup d'efforts pour pouvoir s'en sortir.

J'ai dit plus haut que le Mexique a connu à partir de la fameuse révolution de 1910-1921 une autre révolution relative aux processus anthropomiques. Cette « autre » révolution peut être mise en valeur par la confrontation de la formation et du développement des équipements culturels du Mexique avec les histoires de cas de familles, pour lesquels on peut construire, de manière *fractale*⁸, la représentation structurelle de ces familles, dans le temps et l'espace social, et leur relation différentielle avec les équipements et les domaines spécialisés. On peut lire ainsi la totalité des grands processus sociaux dans l'univers des relations, stratégies et temporalités qui recourent la trajectoire des réseaux parentaux qui forment une famille. Pour documenter cette idée, nous avons lancé depuis 1993 un projet national de recherche pour produire de l'information descriptive et exploratoire sur quelques-uns des

processus de changement culturel de ce siècle au Mexique⁹. Ceci a impliqué l'organisation et la mise en marche d'un réseau de communautés émergentes de recherche¹⁰ à travers tout le pays pour travailler dans trois secteurs ; le premier est la construction de *cartographies culturelles* du développement de huit types différents de domaines culturels, ou de systèmes d'institutions spécialisés dans la production - dans tous les sens du terme - anthroponomique (religion, éducation, santé, art, édition, alimentation, ravitaillement, loisirs) sur quatre périodes de l'histoire mexicaine : la pré-révolution (1900-1910), la post-révolution (1930-1940), la modernisation (1950-1960) et le début de la crise (1970-1980)¹¹.

De la même façon, nous avons travaillé avec dix cas d'*histoires de familles* (et pour chacune d'elles avec trois histoires de vie) dans lesquelles nous avons inclus trois générations de parents, dont nous avons vérifié la trajectoire occupationnelle, spatiale, conjugale et éducative tout au long de leurs vies.

Enfin, nous avons réalisé une énorme enquête nationale dans 34 villes de plus de cent mille habitants pour étudier de manière quantitative les différentes pratiques et habitudes par lesquelles la société mexicaine se met en rapport avec cet ensemble d'institutions spécialisées dans la production anthroponomique¹².

Dans le cadre de cette première grande étude, ce travail avec une famille de musiciens permet de reconstruire, depuis une perspective provinciale, les processus globaux de la production de l'industrie culturelle de la musique.

Les histoires de cas de familles : entre le temps biographique et le temps social

Avec ces antécédents, un coup d'oeil anthroponomique rapide à notre famille-objet nous amène à établir plusieurs niveaux de processus, qui rendent nécessaires différentes configurations d'information sur les situations de l'espace et du temps social.

En particulier, une relation d'importance est celle qui lie entre eux le temps individuel (Juan, Tiano, Inés, Carlos, Leonel), le temps familial (cycles de croissance de la famille et étapes de production, croissance et trajectoires des enfants), le temps local (du Comala rural au Comala en voie de tertiarisation), le temps national (étapes de gestion et de consolidation du domaine du spectacle et de la musique au Mexique), et le temps mondial (formation des structures internationales de production, distribution et légitimation de la musique et des musiciens). Nous sommes sans aucun doute face à des nœuds d'intersection entre plusieurs « longueurs d'onde » des changements sociaux du Mexique de ce siècle, les uns de grande envergure (de la création de l'infrastructure de radiodiffusion et de production discographique à la télévision) et les autres, des variations infinitésimales, très locales (production d'enfants « ordinaires » en enfants musiciens).

La famille se transforme en formation musicale et marque ainsi son entrée au monde de la musique (à échelle mondiale). Tiano forme la sienne après

avoir joué douze ans dans la Banda de Comala qu'il a monté avec des compères et des amis en 1953, sous la tutelle de Don Espiridión Nolasco¹³, et à partir de là, la musique fera fondamentalement partie des stratégies économiques de sa cellule domestique.

Une fois accumulé un petit, mais significatif, capital spécifique (de liens sociaux, d'instruments et de connaissances musicales) il a quelque chose à transmettre.

Les deux fils mâles de cette famille, comme on a vu, sont « incorporés » à différents moments dans l'orchestre ; de cette manière, Tiano, dont la connaissance du solfège est restée très rudimentaire, et Inés, qui remplit comme il faut sa tâche de mère en les alimentant, en les élevant et en prenant soin d'eux, « produisent » deux musiciens à la génération suivante¹⁴. Au temps du premier orchestre, les carences musicales de Tiano l'empêchent de devenir son directeur musical, mais son caractère et son sens de l'organisation l'élèvent rapidement au rang d'administrateur de la formation. Son fils aîné commence sa carrière musicale sous la contrainte.

« Mon papa m'enfermait dans une pièce pour que je travaille des rythmes à la caisse claire, et s'il ne m'entendait pas jouer il me grondait, et à coups de ceinturon il me forçait à apprendre la percussion de la cumbia « Mar y Sol ». J'étais tout petit et j'avais envie d'aller jouer avec les copains, mais mon papa se rendait compte que celui qui jouait de la caisse claire dans l'orchestre était un bel ivrogne et était souvent absent. Il pensait qu'avec un peu de temps et un peu de chance j'aurais ma place dans la banda. Mais pour cela je devais absolument acquérir les rythmes. » (Carlos, 32 ans, conducteur de taxi, musicien, et administrateur de la *Banda Comala*).

Carlos prend progressivement la fonction gestionnaire du père (dès douze ans Carlos se charge de tenir l'agenda de l'orchestre et aide son père à rédiger les contrats).

Ainsi, Tiano transmet complètement son métier à l'aîné de ses fils, tandis qu'il investit pour faire de Leonel, son fils cadet, ce que lui-même n'a jamais pu devenir : un vrai *directeur musical*.

Carlos et Leonel sont inscrits par leur père en 1984 à l'orchestre infantile de Comala, qui se constitue sous la direction musicale de González Ortega, à cette époque directeur de l'orchestre de l'État de Colima¹⁵. Des deux fils, Leonel est celui qu'on encourage pour qu'il étudie plus formellement la musique et, ayant acquis une discipline et des capacités, il devient à dix huit ans le directeur musical de la *banda*, après la première rupture et division de celle-ci en 1990¹⁶.

Aujourd'hui, la dénomination artistique de la *Banda Comala* est enregistrée à son nom, et Carlos en est le propriétaire (en tant que représentant de son père)¹⁷. Les tentatives pour intégrer Cecilia, la plus jeune fille, dans la formation ont été jusqu'à présent infructueuses, mais cela a été bel et bien tenté.

Le nom de cette dernière lui vient d'être née - hasard du destin - précisément le 22 Novembre 1981, jour de la sainte Cécile, vénérée comme la patronne de tous les musiciens.

Pendant ce temps, si d'un côté Tiano se consacre à fixer et à renforcer une partie de la production des capacités musicales de ses fils, d'un autre côté Inés, la mère, se voue corps et âme à « produire » (nourrir, soigner, laver, embellir, maintenir, etc...) le corps (et une autre partie de l'esprit) de ses enfants. Durant toute la vie de la famille, Inés cuisine à la maison et prépare en plus de la nourriture pour la vente. Ce rôle de productrice l'use peu à peu. C'est elle qui garde toute la mémoire de la famille, et sa maison est le centre de la vie des trois foyers et reste, depuis quarante quatre ans, le centre musical où ont répété et répètent encore les musiciens des orchestre successifs des Beltrán.

Aujourd'hui, les deux fils ont construit leurs propres familles, ce qui, dans ces cas-là, a signifié l'incorporation au réseau familial de deux nouvelles « filles », plus les futurs petits-enfants. Avec ces unions, une unité domestique complexe de trois foyers, récupère globalement une partie de l'énergie humaine dépensée par la mère.

La musique, cependant, ne rapporte pas assez, et pour cela n'a jamais été l'*unique* source de travail et de revenu. Tant que les enfants ne travaillaient pas, Tiano a entretenu sa famille en travaillant comme tailleur et comme coiffeur du quartier. Du côté maternel, la famille a toujours été liée à la vente de nourriture préparée, d'abord avec une petite gargote tenue et supervisée par Inés (avec l'aide de Tiano quand il était là) et plus tard avec un stand de « tacos » installé dans leur maison. Maintenant, Inés fait la cuisine, Tiano la seconde toujours en achetant les matières premières, les nouvelles femmes aident à vendre le soir.

On pourrait croire qu'il suffit d'observer pour apprendre le métier, et Leonel a essayé lui aussi d'installer un commerce de « tacos » dans sa propre maison avec sa jeune épouse, après avoir travaillé quotidiennement un certain temps avec sa mère. Mais il est plus facile de voir que de faire ; la tentative échoua, peut-être parce qu'ils n'avaient pas hérité de la clientèle que Inés et Tiano avait su s'attacher avec les années. À présent, Leonel et son épouse ont rejoint l'entreprise parentale.

Carlos est devenu le chauffeur officiel de l'orchestre ; actuellement, il conduit un taxi le matin et dans les temps libres que la musique lui laisse. Pour les deux fils, la priorité est toujours la musique. Exactement comme l'a fait leur père, ils gardent une mobilité professionnelle non exempte de risques, contrebalancée par la présence permanente et la stabilité des femmes à la maison.

Les transformations du groupe

Nous possédons une autre série de pistes et de découvertes en ce qui concerne l'organisation de l'orchestre.

Apparemment, dans ce type de musique, les conditions du contexte et la structure interne des orchestres¹⁸ en font des organisations très instables, avec un important flux migratoire de musiciens entre formations et d'un genre à l'autre.

Le processus continu de décomposition et de recomposition des *bandas* est alimenté, comme on l'a vu, par l'apport des orchestres infantiles, qui

fonctionnent de façon permanente depuis très longtemps et servent de viviers de musiciens disposés à jouer et à apprendre au sein de formations plus anciennes. L'histoire de l'orchestre nous révèle au moins trois types de « fonctions » par lesquelles il est passé. Au début, on a la *Banda Ritual*, conçue et entretenue à la demande de l'église ou du pouvoir municipal, et qui opère comme un important dispositif sémiotique de cérémonialisation. Cette qualité, liée à une demande externe, fortement institutionnalisée, fait que le répertoire et les instruments de la *Banda de Comala* aient été restreints à une sphère ritualisée qui a « cristallisé », pour ainsi dire, les interprétations, les répertoires, les techniques et les mises en scène des mêmes musiciens.

Avec le temps, ce processus de fixation virtuelle est devenu un « isolant » par rapport au goût du public, qui recevait par d'autres voies un autre genre de musique. Ce changement de goût s'est traduit de façon croissante par une demande de *musique pour sentir et pour s'exprimer* en dansant. Il ne s'agit plus seulement de « célébrer ». La *Banda* commence, sur sollicitation du public, à tourner sur une autre fréquence. Sans abandonner son rôle, qui est celui de donner de l'éclat et d'apporter une note symbolique aux fêtes religieuses ou civiques, il commence à s'engager vers une autre fonction détachée du signifié rituel fixe (on pourrait dire « sécularisée ») : d'un groupe d'ornement, on passe à un orchestre qui interagit, qui dialogue avec « son » public, dans les situations de divertissement, affranchies du signe.

Ce changement pousse l'orchestre à établir une stratégie de reconversion et de mise au goût du jour, qui culmine avec le voyage de Tiano en 1970 à Los Angeles, Californie, pour acheter, avec divers financements (la mairie, la banque et les économies des musiciens) d'autres instruments, en particulier un tuba, des clarinettes, des caisses claires, des trompettes, une grosse caisse ; de telle manière que, tout en continuant à remplir ses fonctions traditionnelles (c'est-à-dire tout en restant « la » *Banda de Comala*), l'orchestre peut s'ouvrir un espace important dans la région comme formation qui « produit » des bals et des fêtes attirant les foules.

Avec cette reconversion, c'est la première fois que l'orchestre réussit, suivant l'exemple de la célèbre *Banda Sinaloense del Recodo* de Don Cruz Lizárraga, à se produire dans les bals pour gagner de l'argent. Cela implique une complète restructuration du répertoire. C'est l'époque où Tiano investit dans des disques et des cassettes pour pouvoir copier (dans la mesure du possible, avec ses propres capacités musicales) les groupes et les chansons qui passaient à la radio, et dont la musique dépassait de beaucoup les limites mélodiques et harmoniques des processions et des fêtes officielles.

En conséquence du processus amorcé auparavant et après une rupture définitive²⁰ entre les membres fondateurs de la première *Banda de Comala*, se créent deux formations : la *Banda « La Original » de Comala* (avec l'ancien directeur musical), et la *Banda de Comala* (de Tiano et fils).

Le succès de la stratégie de Tiano a été absolu, puisqu'après la division de l'ancien orchestre, seul celui de Tiano a été capable de « sonner » bien et complet. Grâce à cela (et parce que c'est Tiano qui administrait les contrats), la *Banda de Comala* a pu tenir les engagements qu'ils avaient au moment de la rupture. L'autre orchestre (*La Original*) n'a pu lui faire concurrence

qu'après un certain temps. Avec cette nouvelle formation, Leonel (avec une vision pleinement offensive) réussit à s'organiser pour faire enregistrer une première cassette, financée par les musiciens eux-mêmes. Mais juste après la sortie de ce produit, immédiatement épuisé, l'orchestre se divise à nouveau à cause de luttes internes. C'est alors qu'ils décident de créer encore une nouvelle *banda*, cette fois clairement engagée dans la mouvance du boom national des groupes et de la musique à la mode. La *Banda de Comala* conduit sa nouvelle reconversion guidée exclusivement par le marché. Ils ne joueront plus dans des « représentations » religieuses, pas plus qu'ils ne serviront de dispositif symbolique adjacent dans les rituels municipaux. Maintenant ils dirigeront leurs efforts dans la course pour être *le centre* exclusif d'attention des fêtes, des bals et des concerts. Pour cela ils deviennent la *Techno-Banda*, dans laquelle le tuba est échangé contre une basse électrique, et d'où les clarinettes stridentes et les caisses claires disparaissent au profit des claviers, de la guitare électrique et de la batterie. Adieu, l'uniforme traditionnel des orchestres. Non seulement ils étaient une nouvelle *techno-banda*, mais il fallait aussi le *paraître* ; d'où de nouveaux investissements dans l'habillement, l'éclairage et la chorégraphie. C'est ainsi que, quarante ans après la fondation de la *Banda de Comala*, naît la *Techno-Banda Comala*.

Le répertoire, les instruments, le matériel et la mise en scène se modifient de façon radicale et entrent en harmonie avec le phénomène industriel de la mouvance des groupes en vogue.

Une formation manœuvrée de manière décisive par le marché n'a pas seulement besoin de nouveaux éléments, répertoires et instruments. Il ne lui suffit pas d'ajuster son capital culturel et son savoir spécifique pour se « distinguer » dans cet univers : il lui faut également acquérir un nouveau capital spécifique de relations sociales, qui est clairement limité et hors d'atteinte pour la majorité des groupes et des musiciens provinciaux. Par le plus grand des hasards, après avoir joué avec beaucoup de succès à un bal, ils « font la connaissance » de Germán Campos, comaltèque émigré, compositeur qui dispose de « contacts » extérieurs avec quelques maisons de disques. Du jour au lendemain, il devient leur agent, et, par son intermédiaire et ses relations, ils arrivent à enregistrer une première maquette, que lui-même va se charger de promouvoir, au long d'un périple de surprises, de désenchantements, de tromperies, de falsifications et d'abus de confiance. Il fallait bien que la nouvelle *Techno-Banda* paie son entrée au marché des professionnels de la musique.

C'est ainsi qu'ils enregistrent leur premier disque compact après un processus complexe d'initiation, où ils perdent de l'argent, des amis et beaucoup de temps, mais qui leur vaut un contact avec MCM, la compagnie des groupes les plus célèbres au Mexique et aux États-Unis.

La proximité du champ gravitationnel de l'industrie culturelle de la musique provoque une mutation significative dans la fonction du groupe ludique pour l'orienter vers un processus de spécialisation et de diversification relatives : c'est la naissance du « groupe commercial ».

Musicien fâché ne joue pas juste

Durant toutes ces transformations l'instabilité structurelle des formations apparaît comme une constante. « Au moment où le groupe se met à jouer le mieux, il faut toujours qu'on se dispute et que ça casse ». Quelles sont les raisons sociales révélées par cette sagesse pessimiste ? À quels facteurs obéit la faiblesse organique de ces groupes ? Il est possible que le type d'organisation et le genre de savoir-faire nécessaires pour interpréter le répertoire de ces groupes se prêtent particulièrement bien à ce que ceux qui en sont les représentants en tirent un bénéfice personnel : c'est tout au moins la perception que les autres en ont. Et comme on le sait, les définitions que les gens se font de leur réalité, même si elles sont mythiques ou non fondées, sont toujours *réelles* quant à leurs conséquences. Notre *banda* a subi diverses crises internes, dont la résolution conduit la plupart du temps à la déstructuration du groupe précédent, à la formation de groupes rivaux et à l'intégration de nouvelles personnes, chaque fois plus jeunes, pour « compléter » les instruments nécessaires.

À Comala, on trouve plusieurs familles complètes avec des lignages de musiciens sur trois générations. Comme c'est une toute petite ville, il en ressort que tous ont quelque chose à voir avec tous, et se sont à quelque occasion plus ou moins disputés.

De quelque manière qu'on la considère, l'activité musicale à Comala semble ne pas être qu'un loisir, mais représente et a représenté une importante activité de complément du revenu dans une série de stratégies familiales²².

Dans le Comala actuel abondent les mariachis, les trompettistes, les chanteurs, les trios *norteños* (basse, accordéon, guitare), les groupes bien équipés technologiquement et plusieurs orchestres qui se partagent le gâteau de la demande locale de « musique et divertissement, de « musique et dévotion » et qui cherchent avidement à s'approprier le paradis promis de « musique et promotion ». Les rêves de gloire, les revues, les tournées, les interviews, les exhibitions, les concerts et les gains ostentatoires des grandes vedettes aiguillonnent toujours les activités de nos musiciens provinciaux. Mais quelles sont les limites objectives de la reconversion « industrielle » des groupes ?

Certainement, comme nous l'avons vu, quelques unes de ces limites ont à voir avec le capital culturel spécifique des musiciens, c'est-à-dire leur dextérité, la qualité de leur son, leurs qualités scéniques. Mais d'autres se rattachent plutôt à des caractéristiques qui, loin d'être purement techniques, sont *sociales*, en particulier l'accès à des réseaux de relations qui, parce qu'ils sont sur une orbite plus proche des noyaux de production de l'industrie du disque, de la radio et du spectacle, opèrent comme des gardiens, comme de véritables sas d'accès discret à d'autres positions dans l'espace social des orchestres... D'autres limites se situent au niveau de l'*hexis* (toutes les techniques de présentation et d'usages sociaux du corps) des musiciens, qui se traduisent en une expression naturelle face aux caméras et se convertissent en l'art de se faire admirer par les « fans ». Peu importe comment ils chantent,

jouent ou dansent, l'intéressant c'est de quoi ils ont l'air, s'ils passent bien à la caméra, comment les scrutent - pour les « sentir » - des milliers d'yeux et de sensibilités, conditionnés par le marché, qui les regardent et à chaque fois les reconnaissent. C'est pour cela que dans cette phase la qualité et le clinquant des vêtements, la complexité des éclairages et des amplificateurs, les tables de mixage, etc. sont décisifs. La capacité d'accéder à ces ressources et leur distribution inégale conditionnent le panorama de l'exclusion de milliers de formations musicales qui ne feront jamais le grand saut, avant de se disputer, de se diviser et de recommencer. Quelles sont les conditions d'opération de cette parthénogénèse musicale constante ?

Pour pouvoir engendrer des « étoiles », le domaine de l'Industrie culturelle de la musique a besoin d'une « masse critique » énorme et diversifiée de compositeurs, de musiciens et de formations. Pendant qu'ils se préparent pour acquérir un niveau d'exécution plus professionnel et compétitif, ceux-ci génèrent une pléthore de compositions et de mises en scène qui, soumises à la logique du marché, doivent faire preuve d'une « originalité » standardisée. Ni trop novatrices, ni trop provinciales, pour s'ajuster à la demande. À cause de la répartition inégale du talent et des éléments de base (répertoire, partitions, costumes, chorégraphies, contacts, hexis, etc...), très peu pourront faire le saut quantique du niveau provincial à la plate-forme industrielle. La grande majorité restera restreinte aux petits circuits locaux, aux disputes, aux rancœurs et aux commérages. Ce processus réclame certainement une mutation des conditions de production anthroponomique. D'autres « corps » et d'autres « esprits » sont rendus nécessaires. Ce passage implique le changement d'une forme de production artisanale à une autre proprement industrielle. Entre les deux formes il existe un gradient pratiquement infini de variantes et d'ajustements continus entre la technologie et le savoir, la mise en scène du corps et ses modulations, et dans le capital social dont chaque musicien et chaque formation dispose pour le mettre en branle.

Pour cette raison, la mise en scène promotionnelle qu'effectuent sans cesse les milieux d'édition (télévision, radio et revues)²³ devient le fléau de la balance, et dans cette dimension provinciale, les styles de composition (paroles, rythmes, arrangements, garnitures mélodiques) des « consacrés » sont respectés au point que la « création » se réduit à quelques pincées de localisme mêlées au modèle dominant (des cris comme : « vas-y, Comala! »).

C'est la même chose en ce qui concerne le corps. Les musiciens doivent transformer leur coiffure, leurs habits, leurs gestes, pour « paraître » suffisamment bien. Un bon matériel d'éclairage avec plusieurs couleurs y contribue ; pour les grands groupes consacrés il est indispensable, et représente un énorme investissement économique.

De la même manière, ce changement des conditions anthroponomiques demande une *mentalité* plus négociatrice, plus ouverte, sécularisée et orientée, non pas vers la survie, mais vers l'accumulation. En termes économiques cela équivaut à passer de la logique de la valeur d'usage (M-A-M) à celle de la valeur d'échange (A-M-A')²⁴.

Le public et les musiciens semblent parfaitement « synchronisés » dans leur jugement sur ce qui vaut la peine et ce qui la vaut moins. Sur les signes qui indiquent si on est face à une *idole* ou à un *quelconque* qui fait semblant de chanter. De multiples dispositifs sémiotiques et sociaux se chargent de marquer et de faire ressortir les différences. Par quelles voies le public fait-il l'apprentissage de ces codes ? Comment se construisent les différences et les distances qui délimitent la structure de l'espace social ?

Nous avons deux grandes sphères : d'une part, un circuit de production amplifié et régulé par le marché de la musique, et d'autre part, l'ensemble des conditions sociales, toujours historiques et structurelles, de l'imbrication de cette industrie avec les histoires et les structures qui constituent la quotidienneté provinciale.

oOo

Nous avons vu comment l'émergence d'un groupe de musiciens d'une petite ville de l'ouest du Mexique se situe à l'intersection de deux vecteurs en mouvement ; l'un qui vient de la vie et du temps quotidien locaux, et l'autre qui vient « d'en haut », des constructions spécifiques (temps et espaces de la grande industrie culturelle de la musique).

Depuis le point de vue familial, une stratégie spécifique a été organisée avec des coûts et des investissements anthroponomiques particuliers, dans le but de produire des *musiciens* capables de contrôler un orchestre.

Une fois que les « corps » et les « esprits » de ces deux jeunes hommes ont été retirés du circuit normal de production de paysans (déjà leur père avait été déplacé par des circonstances fatales et fortuites), la matière première s'est progressivement auto-transformée pour qu'ils puissent se faire remarquer aux yeux des gens de la campagne (pour ce faire, l'orchestre a dû se diviser plusieurs fois). Une autre logique et une autre forme de production anthroponomique - cette fois industrielle - est alors entrée en jeu.

L'histoire ne s'arrête pas là. La *Banda Comala* (notons que son nom est passé d'une fonction descriptive et fortement territorialisée à une fonction symbolique, à usage mercantile : c'est pourquoi il a perdu la préposition « de ») est toujours dans le jeu de transformations et d'adaptations que la situation rend nécessaires. Mais ceci est déjà un sujet pour un autre texte.

Je me suis contenté ici d'exposer la perspective anthroponomique, si fructueuse pour rendre compte de comment la société produit, distribue et consomme de l'énergie humaine, et comment dans ce rôle le temps familial, en harmonie avec le temps local, se met en double relation, matérielle et mentale, avec le temps historique des macro-structures sociales ; à la fois qu'étaient produites trois générations de musiciens « aptes », naissait et se consolidait progressivement au Mexique une industrie culturelle complexe, témoignant de l'harmonie relative dans ce domaine entre un temps provincial et un temps industriel.

À l'intersection des deux se sont produits des changements qui ont altéré et réorienté la vie et les trajectoires de cette famille au long de presque un siècle.

Le futur probable de cette *banda*, de cette famille, de cette petite ville et de cette industrie de la musique est encore en train de s'écrire.

Dans ce texte provisoire, nous avons essayé d'explicitier un ensemble de questions qui guident notre travail de recherche, dans le but de préparer le terrain avant de déployer la stratégie méthodologique que nous sommes en train d'élaborer pour observer de manière satisfaisante ce phénomène de rencontre complexe²⁵, multiple et inégal entre deux vecteurs : la logique de marché d'une industrie culturelle, dont la survie s'appuie sur sa capacité à plaire à un nombre toujours plus grand de « clients », et de l'autre côté, un éventail de nécessités diverses, qui vont depuis la recherche de moyens de subsistance additionnels pour la famille, jusqu'à l'expression ludique d'une population qui, malgré les crises récurrentes, refuse d'arrêter de chanter, pour qu'au moins la vie soit plus légère, et même parfois plus joyeuse²⁶.

NOTES

- 1 Le Tuzca, (son nom vient de la ville de Tuxcacuexco) est une sorte de tequila ou de mezcal très fort qui est produit dans cette région du sud de Jalisco et de Colima.
- 2 La « vihuela » est un genre de guitare, utilisée par les mariachis du début du siècle avec le violon et la harpe. La sonorité des trompettes fut ajoutée plus tard, voir J. JAUREGUI, *El Mariachi. Símbolo de identidad nacional*, México, Banpaís-INAH, 1990.
- 3 Parmi toutes les industries contemporaines du spectacle, la musique produite industriellement a ses propres structures mondialisées de légitimation et de sacralisation ou d'attribution de statut depuis 1958 (Grammy's). Elle est maintenant entrée aussi dans l'ère télématique grâce à la télévision par satellite (MTV : Music Television) et jouit d'une présence croissante dans le réseau mondial d'information (WWW) par Internet. Au sujet du débat sur la présence de MTV dans les années quatre-vingt-dix, voir le texte de Simon Firth, *Music for Pleasure*, London, Polity Press, 1988, pp. 205-225.
- 4 La « découverte » de l'énorme marché *hispano* aux États-Unis est relativement récente, et a joué sans aucun doute un rôle particulier dans l'impulsion de ce mouvement. En 1987 déjà ce « marché » se calculait au moins à 80 milliards de dollars par an, ce qui faisait alors des *hispanos* la minorité ethnique au plus fort pouvoir d'achat dans ce pays. Voir Banco Nacional de Comercio Exterior, *El mercado hispánico en Estados Unidos*, México, 1987.
- 5 Daniel BERTAUX, *Destins personnels et structure de classe. Pour une critique de l'anthropologie politique*, Paris, PUF, 1977.
- 6 R. SILVERS (Ed.) *Hidden histories of science*, New York Review, 1995, pp. 150 et suivantes.
- 7 Voir Daniel BERTAUX, « Genealogías sociales comentadas y comparadas. Una propuesta metodológica » *Estudios sobre las culturas contemporáneas*, Universidad de Colima, 1994, Vol. VI, n° 18, 27-56. Et plus récemment Daniel BERTAUX, « Historias de casos de familias como método para la investigación de la pobreza » *Taller*, Buenos Aires, 1996, Vol. 1, n° 1, pp. 33-32.
- 8 Voir Jorge GONZÁLEZ, « Y todo queda entre familia. Estrategias, objeto y método para historias de familias » *Estudios sobre las culturas contemporáneas*, 2^e époque, Universidad de Colima, 1995, Vol. 1, n° 1, 135-154.

- 9 Voir Jorge GONZÁLEZ, « La transformación de las ofertas culturales y sus públicos en México, Siglo XX. Genealogías, cartografías y prácticas culturales » *Estudios sobre las culturas contemporáneas*, Universidad de Colima, 1994, Vol. VI, n° 18, pp. 7-30.
- 10 Jorge GONZÁLEZ, « The Willingness to weave : cultural analysis, cultural fronts and networks of the future » *Media development*, Journal of the WACC, 1997, Vol. XLIV, n° 1, pp. 30-36.
- 11 Voir Jorge GONZÁLEZ, « Coordenadas del imaginario. Protocolo para el uso de cartografías culturales » *Estudios sobre las culturas contemporáneas*, 2^e époque, Universidad de Colima, 1995, vol. 1, n° 2, 135-161.
- 12 Jorge GONZÁLEZ et Guadalupe CHÁVEZ, *La cultura en México (I) : Cifras clave*, Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes et Universidad de Colima, 1996. Bien que nous ayons commencé à travailler plus tôt avec Daniel Bertaux, ce n'est qu'à la fin du travail de terrain en 1994 que nous avons pris connaissance de la perspective anthroponomique, qui nous aide beaucoup à donner du sens à la quantité gigantesque d'information que le projet a engendrée.
- 13 Don Espiridión est célèbre parce que, outre avoir procréé et formé une famille pleine de musiciens, il a pris la responsabilité d'organiser des dizaines d'orchestres aux quatre coins du sud de Jalisco et de Colima. Actuellement, ses enfants, toujours musiciens, ont tenté leur chance dans plusieurs endroits de la république.
- 14 Daniel BERTAUX « La maîtrise de la production anthroponomique comme enjeu de la modernité », Audet & Bouchikhi, *Structuration du social et modernité avancée*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, pp. 297-317.
- 15 Plusieurs des meilleurs musiciens de la première *Banda de Comala* jouaient dans l'orchestre de l'État, dans laquelle Tiano n'a jamais pu entrer par manque de connaissances en solfège.
- 16 Pourtant, l'appui familial, qui a favorisé les études musicales de Leonel à l'université de Colima, s'est vu limité quant à leur poursuite au Conservatoire National de Musique de la Ville de Mexico (alors qu'il voulait effectivement devenir musicien professionnel). Cet investissement impliquait beaucoup d'argent pour son entretien et pour les fournitures scolaires, et la famille Beltrán, à son grand regret, n'était pas en conditions objectives d'y subvenir. C'est ainsi que Leonel a écourté son cursus académique et s'est consacré complètement à la direction de la *Banda*, exactement ce à quoi son père l'avait destiné.
- 17 Tiano est toujours propriétaire du camion, des instruments, et du matériel de son, et ils forment ensemble une société non formalisée, si ce n'est par des liens de loyauté filiale.
- 18 Jorge GONZÁLEZ « Los sistemas de comunicación social », *Estudios sobre las culturas contemporáneas*, Vol. III, n° 7, Universidad de Colima, 1989, pp. 271-288.
- 19 Selon Cirese, les faits se transforment en signes moyennant un processus de *cérémonialisation*, Alberto CIRESE *Oggetti, segni, musei*, Torino, Einaudi, 1977.
- 20 En particulier le différend avait trait à la direction de l'orchestre. Une fois que Leonel put rivaliser « techniquement » avec la direction musicale du trompettiste Toño Fuentes (qui prit la tête de la *Banda* « La Original » de Comala) la rupture fut précipitée par un incident violent entre Leonel et José López, qui jouait du tuba et gardait une ancienne rancœur envers Tiano.
- 21 Témoignage de Tiano Beltrán, informateur qualifié, 63 ans, Comala.
- 22 Oscar CUELLAR « Estrategias de subsistencia, estrategias de vida. Notas críticas », *Sociología*, UAM-Azcapozalco, 11^e année, n° 32, sep.-déc. 1996, pp. 195-206.

- 23 Voir Jorge GONZÁLEZ « Navegar, naufragar, rescatar... entre dos continentes perdidos. Notas metodológicas sobre las culturas de hoy. » Jorge GONZÁLEZ y Jesús GALINDO, *Metodologías y Cultura*, México, CNCA, 1994.
- 24 Robert FOSSAERT, *La Société. Tome II : Les structures économiques*, Seuil, Paris 1978.
- 25 Nous voulons percevoir cette complexité au moins comme multidimensionnelle, hors d'une quelconque tentation unidimensionnaliste qui nous ferait passer des descriptions plates pour des descriptions denses. Voir Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF Editeur, 1990, p. 11 : « la pensée complexe aspire à la connaissance multidimensionnelle ».
- 26 L'inclusion de paroles malicieuses à double sens est une constante dans le répertoire de ces groupes et de ces orchestres. Parfois les contenus sont volontairement contestataires vis à vis de situations d'injustice, et d'autres mêlent les revendications de classe avec les clichés machistes. En voici pour illustration un échantillon ou deux : ...« Quand est-ce qu'on a vu un docteur ou un ingénieur aller bosser comme journalier parce qu'il veut progresser, s'élever, ou un cacique vendre ses terres et son bétail pour traverser le *río Bravo*, ça vous ne le verrez jamais... » (El otro México, *Tigres del Norte*), « je vous le mets en place, mademoiselle, ouvrez la porte et moi je vous le rangerai... » (El acomodador, *Banda Comala*).

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

La trajectoire d'une famille de musiciens populaires permet de reconstruire dans cet article, depuis la province de Colima au centre-ouest du Mexique, les processus globaux de la production de l'industrie culturelle de la musique. Le temps individuel des acteurs sociaux, le temps familial des cycles de croissance et des étapes de productions et les temps national et mondial dans le domaine de la production musicale se conjuguent pour rendre compte, dans une perspective anthroponomique, de la manière dont la société produit, distribue et consomme de l'énergie humaine. Ainsi on voit comment le temps familial, en harmonie avec le temps local, se met en double relation, matérielle et mentale, avec le temps historique des macro-structures sociales.

La trayectoria de una familia de músicos de una banda popular de Colima, en el centro-oeste de México, permite reconstituir en este artículo los procesos globales de la producción de la industria cultural de la música. El tiempo individual de los actores sociales, el tiempo familiar de los ciclos de crecimiento y de las etapas de

producción y el tiempo nacional y mundial en el campo de la producción musical se conjuguen para dar cuenta, en una perspectiva antropológica, de la manera en cual la sociedad produce, distribuye y consume energía humana. Así se puede entender como el tiempo familiar, en armonía con el tiempo local, se pone en una doble relación, material y mental, con el tiempo histórico de las estructuras macro-locales.

The trajectory's analysis of a Mexican family of musicians belonging to a popular band in the State of Colima allow to reconstitute in this article the global process of the industrial-cultural production of music. The individual time of the social actors, the cyclic family time, the national and the world time in the area of the music production are combined to show, in an anthroponomic perspective, the way in which society is producing, distributing and consuming human energy. In this manner, it is possible to understand how the family time, in harmony with the local time is situated in a double relation, material and mental, with the historical time of the macro-local structures.

DES FLEURS À EXPORTER. FLEXIBILITÉ PRODUCTIVE ET TRAJECTOIRES DE TRAVAIL AU MEXIQUE

SARA MARIA LARA FLORES*

Lors des négociations initiales en vue de l'accord de libre échange en Amérique du Nord (ALENA), le principal argument officiel en faveur de l'intégration commerciale de l'agriculture du Mexique, des États-Unis et du Canada, a été l'existence d'une complémentarité naturelle entre ces pays en ce qui concerne les produits fruitiers, les produits maraîchers et les fleurs, puisque le Mexique jouit de meilleures conditions climatiques pendant l'hiver. En même temps, les producteurs nord-américains argumentaient que les Mexicains bénéficieraient de cet atout mais aussi de différents avantages qui créaient une concurrence déloyale sur le marché, étant donnés l'absence d'une législation du travail adaptée à la situation rurale, le manque d'une réglementation sur l'utilisation des ressources naturelles et des charges fiscales moins lourdes pour les entreprises.

Dans le cas de la floriculture d'exportation, au début des années 1990, les avantages comparatifs mexicains réussissaient à peine à compenser la productivité de ses concurrents nord-américains. Même si des conditions naturelles favorables existent au Mexique, les progrès technologiques dans les pays voisins ont remarquablement accru leur productivité et leur ont permis de diversifier leur production, ainsi que d'améliorer leur qualité. De cette manière, pour faire face à l'ouverture commerciale développée par l'ALENA, les floriculteurs mexicains ont dû entreprendre un important effort de restructuration dans leurs entreprises. Cependant, loin d'incorporer des changements technologiques d'envergure qui auraient résolu les problèmes de dépendance propres à ce secteur, les entreprises ont axé leur restructuration sur une réorganisation du travail inspirée des nouveaux

* Universidad Nacional Autónoma de México, Instituto de Investigaciones Sociales.
Traduction de Christelle Vallée et Angela Ochoa

modèles de gestion du travail (*management*), dans « le style japonais », très en vogue à l'échelle mondiale actuellement.

Cependant, les travailleurs interprètent à leur façon ces nouvelles modalités de travail et y répondent par une série de stratégies liées aussi bien à une culture et un mode de vie paysan, qu'à leur situation de genre. C'est ce processus que j'analyserai dans cet article, en l'illustrant à travers l'étude de la production de fleurs d'exportation dans le haut plateau de Mexico¹.

Dans la première partie, j'étudie comment l'introduction de la floriculture d'exportation dans cette région influence les communautés et les familles paysannes par le recrutement des jeunes, hommes et femmes, dans les entreprises floricoles. Puis, je mets l'accent sur les changements qui ont affecté les trajectoires de travail des travailleurs au moment de la restructuration du secteur et de l'introduction de nouvelles méthodes de travail. En dernier lieu, j'analyse les réponses des travailleurs face à ces méthodes de travail, qui donnent une grande importance à la conformation des équipes de travail et à leur engagement vis-à-vis des nécessités de l'entreprise.

« AVANTAGES COMPARATIFS » DANS LA PRODUCTION DE FLEURS DE COUPE DANS L'ÉTAT DE MEXICO ET SON IMPACT RÉGIONAL

La floriculture est une activité qui commence à prendre de l'importance au Mexique en raison du montant de ses exportations et des emplois qu'elle génère. Tout porte à croire qu'elle peut devenir l'une des branches productives les plus dynamiques de l'agriculture mexicaine

L'État de Mexico est le principal producteur de fleurs. En 1988, on y a cultivé 3750 hectares, c'est-à-dire plus de la moitié de la superficie nationale (6700 hectares), tandis que la superficie des terres cultivées sous serre a augmenté de manière régulière, passant de 25 hectares en 1981 à 635 en 1994 (Booz-Allen, 1988; Floriculture intensive, août 1991).

Dans cet État, la production de fleurs faisait partie intégrante de la tradition productive des familles paysannes. Elle avait commencé à se développer commercialement dans les années 1940-1950, par la production à ciel ouvert d'espèces comme *l'agapando*, le glaïeul ou la giroflée, qui avaient une grande demande sur le marché national. Plus tard, en 1970, profitant du climat et de l'expérience floricole de la région, sont arrivées quelques familles japonaises (Matsumoto et Kano Tachica) qui ont introduit dans la municipalité de Villa Guerrero d'autres variétés moins populaires comme le paradisière, le chrysanthème et le pompon. Mais il a fallu attendre 1979 pour que commence dans cette région la production de fleurs d'exportation, principalement celle de roses et d'oeillets et, plus tard, des nouvelles espèces comme *statice*, *gerbera*, *astroemeria*, *lilis*, etc. (Lara et Becerril, 1995).

Messieurs Meilland et Véga, deux des plus prestigieux hybridateurs du Mexique, ont trouvé que les municipalités de Villa Guerrero, Tenancingo et Zumpahuacán jouissaient de conditions climatiques idéales pour la

production de fleurs². Cependant, ce sont les entreprises productrices de fleurs d'exportation qui ont tenu compte des potentialités de cette région en termes de « capital humain », puisque la tradition floricole qui existait dans ces municipalités permettait d'avoir recours à une main-d'oeuvre disposant d'une « qualification tacite » ou préalable, acquise grâce aux petites unités qui produisaient des fleurs à ciel ouvert pour le marché local ou national.

En effet, « le *boom* » de la floriculture, qui a eu lieu dans cette région dans les années 1980, a réussi en grande partie grâce à la présence d'une main-d'oeuvre locale abondante et expérimentée dans le domaine de la production de fleurs. Les résultats de l'enquête que j'ai appliquée à douze entreprises floricoles dans les municipalités mentionnées ci-dessus montrent que la majeure partie des travailleurs est d'origine paysanne; ils cultivent principalement du maïs et des haricots, associant cette production à des petites parcelles de fleurs destinées au marché local et national. Il s'agit d'une agriculture « d'arrière-cour », même si les paysans qui en ont les moyens cultivent sous des tunnels en plastique certaines espèces mieux cotées sur le marché national comme c'est le cas du chrysanthème et du pompon. Dans ce type de floriculture, la principale force de travail utilisée est familiale.

Cependant, le problème le plus important qu'ont affronté les entreprises en entamant leurs opérations concerne l'approvisionnement régulier en main-d'oeuvre, tout au long de l'année. Les fleurs exigent en effet des soins les 365 jours de l'année, principalement la rose. Malgré la présence d'hommes et de femmes disposant d'une expérience préalable dans la floriculture familiale, malgré des niveaux de scolarité masculine et féminine relativement élevés par rapport à la moyenne nationale³, les entreprises ont choisi de recruter une main-d'oeuvre essentiellement féminine.

Le critère qui a mené les entreprises au recrutement de femmes est dû à la plus grande exigence de la main-d'oeuvre masculine, et à sa moins grande disposition pour apprendre les particularités de la production sous serre. De plus, les hommes avaient de plus grandes chances de trouver un emploi que les femmes, en travaillant soit comme ouvriers dans la zone industrielle Lerma-Toluca, ou comme maçons dans la ville de Mexico; d'autres tentaient même leur chance en émigrant vers les États-Unis. Les options des femmes étaient plus limitées: elles pouvaient éventuellement aider à quelques travaux sur la parcelle familiale, ou étaient employées comme servantes en ville. On supposait aussi que les femmes avaient une meilleure aptitude à s'occuper des fleurs, considérant cette habileté comme un résultat de leur « féminité »⁴.

L'impact qu'a eu l'ouverture des entreprises floricoles sur les communautés paysannes a été énorme. En moins de dix ans, plus de 5 000 emplois directs ont été créés, en majorité pour des jeunes femmes⁵. Il faut y ajouter les emplois indirects qui ont vu le jour dans le domaine des services, dans les industries collatérales à la production des fleurs, et dans la commercialisation. L'apparition de ces activités a transformé le paysage rural, tant par l'introduction de routes vers les communautés les plus éloignées permettant aux entreprises de se procurer la main-d'oeuvre dont elles avaient besoin et de transporter leur production, que par le développement de petites

villes où se sont concentrées les activités commerciales et les services, comme c'est le cas de Tenancingo et Tenango.

Cependant, l'effet direct le plus important du développement de la floriculture dans la région concerne les familles paysannes, parce qu'elles ont dû affronter une forte concurrence qui leur disputait la main-d'oeuvre. Dans le but de s'attirer les travailleurs nécessaires, les entreprises ont étendu leur demande à d'autres villages plus éloignés et isolés comme par exemple Zumpahuacan. Mais quand cette stratégie s'est révélée insuffisante, elles ont proposé de meilleures conditions de travail, en offrant des horaires de huit heures par jour, un salaire minimum et d'autres prestations établies par la législation du travail et qui, en règle générale, ne sont pas respectées dans l'agriculture (assurance médicale, étrennes, vacances, prime du dimanche, entre autres); grâce à cela, elles ont obtenu une meilleure stabilité au sein de leur équipe de travailleurs.

Cette stratégie a sérieusement touché les petits producteurs, qui avaient perdu la capacité de retenir la force de travail familiale, principalement celle des enfants jeunes, qui dès lors, se sont sentis attirés par les entreprises offrant un emploi régulier, des salaires fixes et des prestations sociales que leurs pères ne pouvaient pas leur offrir.

À la fin des années 1980, il existait dans la région une cinquantaine d'entreprises productrices de fleurs d'exportation. Toutefois, la crise qui a sévèrement affecté ce secteur a mis en faillite beaucoup de floriculteurs et a obligé les autres à se restructurer. Cette crise a été provoquée par des éléments internes dont les plus importants ont été le manque d'homogénéité dans la qualité des fleurs destinées à l'exportation, l'insuffisance ou l'inaccessibilité des crédits, ainsi que l'inexpérience de beaucoup de producteurs confrontés à la commercialisation de leur production. Au niveau international, le principal problème a pris sa source dans la formation d'un marché dominé par les grands « colosses » de la floriculture, installés en Hollande, en France, aux États-Unis, en Israël et en Colombie, qui monopolisent la production du matériel génétique et reproductif ainsi que les réseaux internationaux de commercialisation (Lara, 1997).

RIGIDITÉ DANS L'ORGANISATION DU TRAVAIL, CRISE ET FLEXIBILISATION

La structure adoptée initialement par les entreprises ressemblait à celle d'une usine, avec des départements spécialisés pour chacune des tâches successives, (les serres où se produit la fleur, le lieu où s'effectue la sélection, la salle d'emballage, l'entrepôt et le centre d'embarquement), et avec une rigide division sexuelle du travail dans chacun de ces départements. Par ailleurs, on pouvait observer aussi une forte hiérarchie dans la structure de l'entreprise.

De la sorte, on ne trouvait pas dans la serre⁶ d'hommes affectés aux tâches de coupe et du maniement des fleurs, pas plus que des femmes à l'entretien de la serre et du sol. Les techniciens, en règle générale des

ingénieurs agronomes spécialisés, donnaient les ordres pour indiquer comment et quand devaient avoir lieu certaines activités, tandis que les contremaîtres se chargeaient de surveiller les travailleurs pour qu'ils les mènent à bien. Spécifiquement dans la coupe et le maniement des fleurs, les ouvrières étaient placées en ligne pour passer en chaîne d'un « lit » à un autre⁷, surveillées par le contremaître.

D'une manière analogue, l'emballage était organisé à partir d'une rigide division des tâches, qui se maintient toujours⁸. Les femmes sélectionnent et emballent, et le reste des activités est accompli par les hommes. Cependant, alors que dans la serre on payait les travailleurs à la journée, l'emballage fonctionnait sur un système de paiement « au forfait » pour les femmes, avec un quota minimum qui permet de fixer le salaire de base.

Malgré la relative stabilité offerte par les entreprises, grâce aux contrats et à certaines prestations sociales, on peut dire que les formes d'emploi qui se sont mis en place ont cherché à réduire les incertitudes du travail, en permettant en même temps une flexibilité « quantitative »⁹. C'est pourquoi les recrutements ont été réalisés sur la base d'une durée déterminée et du salaire minimum pour l'ensemble des travailleurs (sauf dans l'emballage, et dans les postes considérés qualifiés ou plus risqués : contremaître, fumigateur, technicien, etc.).

Ce schéma d'organisation a commencé à se fracturer en 1990, quand le prix international de la fleur a connu une chute brusque menaçant d'entraîner la faillite de la plupart des entreprises¹⁰. Dans ce contexte, seules se sont maintenues celles qui fonctionnaient avec leur propre capital et celles qui ont réussi à entreprendre un processus de restructuration interne couvrant quatre aspects : 1) la transformation des structures des entreprises; 2) la diversification de leur production; 3) l'orientation vers de nouveaux marchés; et 4) la flexibilisation de l'organisation du travail (Lara, 1997).

Les entreprises qui ont surmonté la crise ont décentralisé leur structure, en adoptant la forme d'un réseau d'unités de production et de commercialisation de différentes tailles. Cette nouvelle structure opérationnelle offre une grande flexibilité dans le fonctionnement des entreprises ; elle permet également l'intégration, dans le réseau productif, de petites entreprises autonomes qui collaborent entre elles pour des tâches déterminées (principalement pour la commercialisation) et limite les risques auxquels se trouvent exposées les grandes entreprises. Certaines d'entre elles se sont constituées en consortiums, organisés selon un système qui opère dans différents secteurs et branches d'activité.

Dans le même temps, elles ont développé une nouvelle politique commerciale, fondée sur le principe de « qualité totale », dont l'objectif est de parvenir jusqu'au consommateur exigeant, qui ne cherche pas nécessairement les produits les moins chers mais plutôt ceux de grande qualité et d'excellente présentation.

L'autre élément de cette restructuration a été le changement opéré dans l'orientation de la production. Actuellement, on cherche à percer sur le marché mondial, en générant de nouvelles demandes et de nouveaux goûts.

De cette manière, les opérations des entreprises ont été étendues au marché international, en offrant une gamme plus large de fleurs avec différentes présentations de « luxe »¹¹. Cette stratégie a conduit à transformer le modèle productif des entreprises, de telle sorte que différentes variétés de roses sont actuellement produites sur la majeure partie de la surface cultivée. Parallèlement, on a introduit une douzaine de nouvelles espèces commerciales dont la demande est aujourd'hui croissante au niveau international.

D'autre part, les entreprises ont commencé à explorer d'autres activités grâce à des formes de sous-traitance (« *maquila* ») avec des petits producteurs qui opèrent dans d'autres activités (par exemple avec des plantes à feuillage, production de champignons et autres) ou en vendant les fleurs traditionnelles que ceux-ci produisent (giroflées, marguerites, etc.), mais en leur donnant une présentation conforme aux normes de qualité exigées sur le marché international.

La stratégie des entreprises pour faire face à la diversification productive n'a pas conduit à l'intégration de changements technologiques importants¹². Bien au contraire, certaines des nouvelles espèces sont cultivées à ciel ouvert ou sous de rustiques tunnels en plastique et en bois, et l'investissement dans les serres est strictement limité à leur entretien. En réalité, le changement le plus important a consisté à réorganiser les formes de travail dans la serre, en s'inspirant des nouvelles modalités de gestion du travail et de l'emploi, basées sur une vulgarisation du « modèle japonais », modèle qui arrive aux entreprises par l'intermédiaire de brochures ou de bureaux de conseil externes, menant à l'application d'un ensemble de recettes sensées garantir le succès.

FLEXIBILITÉ PRODUCTIVE ET RÉORGANISATION DU TRAVAIL

Le premier changement significatif introduit dans l'organisation du travail a consisté à réduire de manière drastique le personnel engagé dans les serres. Alors que, dans l'ancien système de travail, tous les problèmes nouveaux étaient résolus grâce à un recrutement plus important de personnel et à l'augmentation de sa productivité, avec la restructuration, la logique a été totalement inversée. En partant du principe que les entreprises ne pouvaient plus payer que l'équivalent de sept ou huit travailleurs par hectare, un système de travail s'est construit, exigeant non seulement le maintien, avec moins de personnel, de la production qui existait déjà dans les serres mais aussi la diversification de cette production et l'amélioration de sa qualité.

En 1985, avec le système de travail à la chaîne, dix personnes par hectare travaillaient en serre pour la coupe et le maniement (chacune s'occupant d'une surface d'environ 1 000 mètres). Il y avait aussi deux fumigateurs, deux arroseurs et quatre agents d'entretien par hectare, ce qui donnait un total de dix-huit personnes. En 1988-1989, on a attribué 1 500 mètres de surface de coupe et maniement à chaque travailleuse. Le nombre total de salariés a été

limité à quinze par hectare. Cependant, avec le plan « d'urgence » mis en place par les entreprises, aussitôt après la crise, la surface de travail est passée de 1 800 à 2 000 et 2 500 mètres carrés, avec seulement huit personnes par hectare (cinq à la coupe et au maniement, un fumigateur-arroseur et deux à l'entretien).

L'autre changement fondamental a consisté à éliminer les contremaîtres et à conformer des équipes de travail « plurifonctionnelles » qui ont rendu possible la réduction du personnel : d'abord parce que les fonctions ont été fusionnées¹³; ensuite parce que les tâches requises pour la production en serre sont désormais assumées de manière collective. De cette manière, les huit travailleurs responsables d'un hectare de terre cultivée doivent constituer un groupe qui se soutient mutuellement et qui collabore avec le technicien responsable.

L'application de cette méthode vise à rendre chaque travailleur individuellement responsable du maintien dans les meilleures conditions de la surface qui lui a été assignée, sans que des contremaîtres soient nécessaires. Ainsi, aucun travailleur ne peut déléguer ses responsabilités à une autre personne, et tout problème phytosanitaire, toute chute de la productivité de la serre, devient non seulement une responsabilité individuelle mais aussi celle de l'équipe entière à laquelle appartient le travailleur. Par ailleurs, on cherche à obliger les travailleurs à réaliser les tâches quotidiennes de leur surface et à s'investir dans l'amélioration de la qualité et de la productivité non seulement de la serre qui leur a été assignée, mais aussi de celles des différents secteurs de l'entreprise. Ainsi, ils peuvent être appelés à participer aux travaux des autres serres ou départements.

Dans cette nouvelle modalité de travail, des perspectives différentes se confrontent : celle des entreprises et celle des travailleurs. Pour les entreprises, le système de surfaces et d'équipes de travail vise à résoudre deux problèmes principaux: le premier, celui du contrôle de la qualité de la production et, le second, celui du contrôle du travail grâce à l'implication des travailleurs. Les modalités qu'adopte ce système sont diverses. Dans certains cas, les équipes de travail prennent un moment dans la journée pour discuter de la meilleure manière d'organiser les tâches; dans d'autres cas, on favorise le sport et la convivialité entre les travailleurs pendant les repas ou les heures de repos, cherchant ainsi à motiver les travailleurs pour qu'ils proposent des solutions. Les variantes, multiples, dépendent de la créativité des techniciens et ingénieurs, qui sont les porte-parole de l'entreprise. Mais à aucun moment on ne cherche à concéder une plus grande autonomie ou pouvoir de décision aux travailleurs et encore moins à permettre l'apparition de leaders ou de porte-parole.

Du côté des travailleurs, la mise en œuvre des équipes de travail n'a pas seulement appelé différentes réponses ; elle est aussi porteuse de significations diverses. Pour les hommes, faire partie des équipes leur donne accès à certains postes considérés « féminins », comme la coupe et le maniement des fleurs, leur donnant la possibilité de conserver leur emploi dans une période de crise et de compression du personnel. Les femmes, elles, en profitent pour faire valoir « la polyvalence » qu'elles ont acquise à

l'intérieur des entreprises (et que j'explique plus loin) dans une période de très grande concurrence sur le marché de l'emploi. Non seulement cette situation ne stimule pas la coopération, mais elle est source de rivalités et provoque l'envie et la jalousie au sein des groupes de travail.

Il faut préciser que, dans la zone d'emballage, le système de travail a été maintenu, avec des postes définis pour réaliser une tâche spécifique (sélectionner, couper les tiges, envelopper les bouquets, les transporter à la chambre froide, etc.), et c'est le paiement au forfait qui prédomine. Selon les ingénieurs, cela permet une meilleure rentabilité, car ce qui importe dans ce domaine est la vitesse d'exécution du travail, alors que la qualité est sous la responsabilité du contremaître. De la sorte, on conserve les formes de travail compartimentées et individualisées, avec des tâches routinières et peu stimulantes. C'est pourquoi les hommes ne s'intéressent pas à cet espace, et les femmes qui y travaillent le font, soit parce qu'elles n'ont pas les aptitudes requises pour travailler dans les serres, soit parce qu'elles ont acquis une telle habileté qu'elles réussissent à obtenir des salaires plus élevés que dans les serres, tout en travaillant au forfait.

EFFETS DE LA RESTRUCTURATION PRODUCTIVE DANS LES TRAJECTOIRES DE TRAVAIL DES SALARIÉ(E)S

L'effet le plus important du processus de restructuration des entreprises productrices de fleurs s'est fait sentir au niveau de l'emploi, et donc dans les trajectoires de travail des travailleurs, hommes et femmes. Dans un premier temps, la crise des grandes et petites entreprises de la région a provoqué une augmentation du chômage. Dans un deuxième temps, les plans d'urgence pour sauver les entreprises ont confirmé la tendance à la réduction du personnel (de dix-huit à huit personnes par hectare).

Le chômage a affecté tout le personnel, mais la suppression la plus importante de postes s'est concentrée sur les tâches de coupe et de maniement, où les embauches ont été réduites de moitié (de dix à cinq personnes), tandis que la surface assignée à chaque salarié a presque triplé (de 1 000 à 2 800 mètres carrés). De nouvelles exigences de qualification et d'implication ont également été mises en place.

La diversification productive des entreprises a provoqué en particulier un brusque changement dans les systèmes de travail. Les niveaux de qualification requis ont augmenté à mesure qu'on introduisait de nouvelles variétés de roses et d'autres espèces. Il fallait apprendre non seulement les bases élémentaires du processus productif de la rose mais aussi, surtout dans le cas des travailleuses de coupe et du maniement, maîtriser tout le processus productif de cette fleur ainsi que celui des nouvelles espèces. La composition actuelle de la force de travail se distingue par la qualification qu'ont acquise les travailleuses afin de réaliser les activités qui correspondent aux différents postes, avec des compétences pour s'occuper de n'importe quel type de fleur produite. Cela se traduit par une qualification plus large; cependant, même si elle tourne à leur avantage, elle n'est pas reconnue par les entreprises.¹⁴

Cette nouvelle forme de travail a représenté un véritable défi pour les entreprises, car elle a brisé la traditionnelle division sexuelle du travail, surtout dans les serres. Cela signifie une nouvelle manière de penser les tâches sans les mettre automatiquement en relation avec un contenu sexiste, comme c'était le cas jusqu'à présent. Ainsi, les hommes peuvent participer à des tâches qui étaient considérées comme féminines (telles la coupe et le maniement, la plantation, et l'enracinement, parmi d'autres), et la possibilité est ouverte aux femmes d'être assignées aux tâches d'entretien du sol, d'arrosage, de direction ou à des postes de contremaîtres, toutes activités traditionnellement masculines.

Pourtant, la situation est complexe : dans les faits, la nouvelle organisation a permis une masculinisation de certaines tâches qui jusque là avaient été fondamentalement féminines, mais elle n'a pas eu le même effet sur les tâches masculines, en particulier celles qui concernent le contrôle et la supervision du travail. Ainsi, dans une période de crise et de chômage généralisé, le personnel masculin accède à des postes féminins, mais les chances réservées aux femmes d'occuper les postes masculins qualifiés sont restreintes. Cela permet l'incorporation d'hommes aux postes qui s'enrichissent grâce au travail en équipe (à la coupe ou au maniement), tandis que les travaux de l'emballage où se maintiennent les formes de travail parcellisées, à la chaîne, et avec un salaire au forfait, restent féminins. De la sorte, même si les femmes continuent à être majoritaires aux postes où se réalise le contrôle de la qualité des produits, elles restent minoritaires aux tâches de contrôle ou de supervision du travail, bien qu'elles aient une connaissance plus large de l'ensemble du processus productif.

Un autre problème tient à ce que la modification dans l'organisation des postes de travail et dans les qualifications ouvrières n'a pas été accompagnée d'une meilleure rétribution salariale. Même si des systèmes de stimulation à la productivité et des salaires selon la capacité de chaque travailleur ont été introduits, les nouvelles méthodes n'ont pas amélioré les conditions de travail des employés. Bien au contraire, on peut dire que l'autre effet important de la restructuration a été d'imposer de nouvelles et de plus grandes responsabilités aux travailleurs : moins de temps de repos, plus d'activités à réaliser dans un même horaire et un lien plus étroit entre le travail manuel et intellectuel car ils participent au contrôle de la qualité. Tout cela sur une même base salariale et sans amélioration des conditions d'emploi. Les salaires, dans la plupart des postes et des catégories, continuent à être très bas¹⁵. Actuellement, il existe des formes de paiement qui stimulent la productivité des travailleurs. Cette productivité, selon les techniciens et ingénieurs eux-mêmes, se mesure non seulement à la quantité de fleurs que peut couper chaque travailleur dans sa surface de travail¹⁶, mais aussi à « la qualité » de ses produits. Cela suppose que les fleurs n'ont été atteintes ni par des maladies, ni par des parasites, qu'elles ont une belle tige (large, droite et longue) et une bonne ouverture de bouton, en accord avec les exigences internationales. Il est donc nécessaire d'avoir une large connaissance du processus biologique des plantes, c'est-à-dire, une qualification comparable à celle des techniciens, qui sera acquise au cours de différentes périodes de travail dans les entreprises.

Dans les serres, il existe huit catégories salariales. Il s'agit d'une espèce d'échelle où, pour accéder à la catégorie la plus haute, il faut prouver sa capacité à s'occuper d'une surface de travail plus grande (de 1 500 à 2 800 m²), où la productivité doit être optimale en quantité et en qualité. D'autres critères interviennent : la rapidité pour accomplir les tâches, la responsabilité vis-à-vis du poste, et la volonté à collaborer avec l'équipe. Pour fixer ces catégories, on ne tient compte ni de l'ancienneté, ni des années de présence dans l'entreprise, ni du niveau scolaire.

L'une des contradictions les plus fortes de ce nouveau système de travail réside dans le fait que, malgré le souci explicite de stimuler le travail en équipe et la coopération entre les travailleurs, c'est le technicien responsable de chaque serre qui décide l'assignation de chaque travailleur à telle catégorie spécifique. Le technicien est lui-même soumis à des critères d'efficacité fondés sur sa capacité à maintenir une productivité et des standards de qualité élevés, avec les coûts les plus faibles. On assiste donc à une tendance à la réduction du personnel engagé et au maintien des travailleurs dans les catégories les plus basses, avec des exigences plus élevées.

Cette situation, qui soumet chaque travailleur et travailleuse à une forte usure physique et émotionnelle, érode également les relations interpersonnelles. En effet, chaque travailleur cherche à élever son niveau de productivité et sa participation au groupe, non seulement pour atteindre les postes les plus élevés de l'échelon, mais aussi pour ne pas perdre son emploi. En même temps, cette situation donne lieu à de constantes frictions entre les techniciens responsables et les équipes de travail.

Pour les travailleurs, il est évident que les nouvelles formes de gestion imposent une restriction du personnel; donc, pour chaque équipe de travail qui se forme, il y a plusieurs postes qui disparaissent. Cette situation provoque une attitude ambivalente de leur part : bien que l'on puisse dire que les entreprises continuent à être la meilleure option salariale pour la population locale, les nouvelles formes d'organisation du travail réclament plus de tâches, une disponibilité totale (365 jours par an)¹⁷, une exigence constante au niveau de la qualité du travail et de la participation au groupe, et ceci dans une ambiance de réduction du personnel et de salaires faibles.

Face à une telle situation, les ouvriers ont réagi de diverses manières. L'une des stratégies les plus visibles est la grande rotation du personnel et l'absentéisme. Selon une enquête appliquée à un échantillon de 83 travailleurs (27 hommes et 56 femmes), nous n'avons trouvé que 5% des travailleurs qui avaient cinq ans ou plus d'ancienneté dans une entreprise. La moitié des travailleurs avaient jusqu'à un an d'ancienneté, 30% de un an à six mois, et le reste moins d'un mois.

Ce processus permet d'observer des différences dans les trajectoires de travail des hommes et des femmes. La majorité des femmes (65%) avaient de un à cinq ans de travail dans la floriculture, alors que pour les hommes (76%) les périodes s'étendaient de cinq à quinze ans. Durant ces laps de temps, la majorité des hommes (83%) avaient changé de travail deux à cinq fois et les femmes (85%) de une à trois fois. Cependant, tandis que pour les femmes les

options de travail sont axées sur les entreprises floricoles, dans le cas des hommes nous avons pu constater que les options se diversifient, puisque aujourd'hui ils accèdent à un plus grand nombre de postes à l'intérieur des entreprises floricoles et qu'ils ont toujours la possibilité de participer à d'autres travaux agricoles (48%), de travailler dans le commerce, dans les services (11%) ou dans d'autres métiers (26%).

Bien que la rotation du personnel soit globalement très forte, nous voyons que les femmes sortent difficilement de ce secteur d'activité. En outre, c'est paradoxalement la rotation dans les entreprises qui leur a permis de se former aux différents postes du processus de travail, et grâce à cela, de contrecarrer la tendance à être déplacées par les hommes. Toutefois, cette polyvalence ne leur donne pas de plus grandes possibilités d'accès aux postes de commandement dans les entreprises, pas plus qu'elle ne leur permet d'obtenir la reconnaissance formelle de leur qualification. En conclusion, les nouvelles modalités d'organisation du travail ont modifié les trajectoires de travail des hommes et des femmes en changeant le contenu des activités réalisées, les postes occupés et les alternatives pour conserver leur emploi.

CHANGEMENTS DANS LA STRUCTURE DES FAMILLES ET DANS LES RELATIONS DE GENRE

L'un des changements les plus notoires intervenus dans les familles de la région concerne l'importance acquise chez les jeunes par le travail dans les entreprises floricoles¹⁸. Alors que dans la génération des parents, la plupart sont des paysans qui allient la production de fleurs à d'autres activités d'arrière-cour (68%)¹⁹, dans la génération des enfants la principale activité est le travail salarié dans les entreprises floricoles. Ceci vaut aussi bien pour les femmes que pour les hommes, qu'ils soient mariés ou célibataires.

En règle générale, quand les familles possèdent un lopin de terre, c'est le père qui le travaille, aidé dans le meilleur des cas par l'un de ses fils. Dans les cas que nous avons étudiés, les pères étaient totalement absents de la floriculture d'entreprise, et nous n'avons trouvé que quatre mères qui y travaillaient. Cependant, dans 55% des cas, quatre ou cinq frères (ou sœurs) de la personne interrogée travaillent dans les entreprises floricoles. Certains d'entre eux y travaillent même avec leur femme (36%).

En analysant dans leur ensemble les activités des divers membres des familles étudiées, nous voyons que 64% du total travaillent dans la floriculture, 15% dans les champs en tant que paysans, et le reste dans le commerce, les services, l'industrie et autres. Ainsi, on constate aisément que la floriculture d'entreprise prédomine comme principale activité des familles des travailleurs.

En même temps, nous avons observé que la majorité des travailleurs provient de familles relativement grandes.²⁰ Malgré cela, dans 33% des cas, le travailleur ou la travailleuse représente le seul soutien financier de la famille et dans 30% des cas il (elle) partage cette responsabilité avec un autre membre de la famille, soit le père, soit un frère ou une sœur. Autrement dit,

dans 63% des cas, le revenu du travailleur est fondamental pour le budget familial, surtout si l'on considère le rapport entre le nombre de travailleurs de chaque famille et le nombre de consommateurs. Dans les trois municipalités analysées, nous avons remarqué que le nombre de travailleurs par famille est en moyenne de 2,8 et que celui des consommateurs s'élève à 4,8 dans certaines municipalités. En somme, la floriculture d'entreprise est tout à la fois la principale activité et une source fondamentale de revenus pour ces familles.

La participation des hommes et des femmes, mariés ou célibataires, a eu un impact indiscutable sur les relations de genre au sein des familles, en particulier à cause de l'insertion des jeunes femmes dans les entreprises. Elles apportent leur revenu et constituent, avec le père, dans un grand nombre de cas, le soutien financier de familles étendues. Parallèlement, leurs rapports au travail domestique ont changé. 60% des travailleuses ont dit ne pas participer à la réalisation des tâches ménagères qui, en règle générale, sont assurées par une autre personne restée au foyer, soit la mère, soit les sœurs. Dans le cas des femmes qui continuent à travailler dans les entreprises, même mariées, ou qui travaillent avec leurs maris dans la floriculture d'entreprise, les relations génériques à l'intérieur du foyer²¹ se modifient certainement.

Les changements provoqués par l'insertion des femmes dans le monde du travail se reflètent aussi dans leur propre valorisation. L'énorme majorité des travailleurs, hommes et femmes confondus, dit aimer le travail dans la floriculture (95,2%)²². Toutefois, dans le cas des femmes, cette préférence montre qu'elles trouvent dans cette activité de nouveaux éléments par rapport à la vie domestique. La majorité (85%) ont dit que la floriculture leur plaît parce qu'elle leur permet de travailler hors de chez elles, alors que la plupart de leurs mères n'ont travaillé qu'au foyer, et n'ont pu avoir d'autres expériences de travail que celles du service domestique ou des travaux des champs. 26,4% ont dit aimer travailler en dehors de chez elles parce qu'elles gagnent leur propre argent, ce qui montre une volonté d'autonomie, alors que 26% admettent que le travail en entreprise représente une « distraction », car il permet de nouer de nouvelles amitiés.

Malgré cette préférence pour la floriculture, 50,2% des travailleurs (hommes ou femmes) ont déclaré ne pas savoir combien de temps ils vont continuer à travailler dans l'entreprise où ils ont été interrogés. 16,7% ont dit qu'ils pensaient poursuivre moins d'un an et seulement 4,9% admettent leur intention de rester indéfiniment dans cette activité. Environ le tiers des travailleurs (29,4%) affirment ne pas savoir ce qu'ils vont faire après, quand ils ne travailleront plus dans la floriculture. 20% à peine se disent à la recherche d'un autre type d'activité rémunérée. 6,1% pensent travailler aux champs, sur leurs propres terres ou celles de leur famille; 6,5% veulent continuer dans la floriculture mais dans d'autres entreprises ou de manière indépendante. 6,5% des femmes envisagent de se consacrer à leur foyer.

Ce flou dans les trajectoires de travail traduit divers problèmes. On peut sans doute considérer qu'il constitue la réponse donnée par les travailleurs à

la fragilité de l'entreprise en risque permanent de faillite, face à la forte concurrence qu'elle doit affronter dans le secteur mexicain de l'agro-exportation sur le marché international. Il peut exprimer aussi une réaction face au type de flexibilité « sauvage » (De la Garza, 1993) adopté par les entreprises en se restructurant. Néanmoins, il faut très probablement y voir une culture et un mode de vie paysans qui permet aux travailleurs de développer leur propre notion de flexibilité ou, mieux encore, une flexibilité du point de vue des travailleurs.

oOo

La stratégie des entreprises floricoles face à la crise de leur secteur a consisté à viser une compétitivité internationale, en réduisant les investissements technologiques, tout en introduisant des changements dans l'organisation du travail dans le but d'augmenter la productivité, en maintenant au plus bas les coûts salariaux et en limitant de plus en plus le nombre de travailleurs.

Certes, cette stratégie est devenue un atout des entreprises face à leurs concurrents mondiaux, car elles parviennent à avoir une main-d'œuvre efficace, compétitive et bon marché. Elle devient pourtant leur « talon d'Achille », car la flexibilité du travail ainsi mise en place s'accompagne d'une forte désaffection de la part des travailleurs. Par conséquent, l'un des problèmes les plus sérieux auxquels les entreprises doivent faire face aujourd'hui, concerne la nécessité croissante de former leur personnel et de l'impliquer dans la marche générale. Cette exigence se heurte aux problèmes d'absentéisme et de rotation.

La plupart des travailleurs, hommes ou femmes, n'envisage pas de rester à long terme dans les entreprises floricoles, malgré le manque d'alternatives locales d'emploi. Néanmoins, ils ne savent pas non plus définir quel sera leur avenir. Certains évoquent leur désir d'interrompre provisoirement leur occupation actuelle, soit « pour se reposer », soit pour « changer d'activité » ou « pour devenir indépendant » ou, dans les cas des femmes, pour « se consacrer au foyer ». Les considérations précédentes exigent certaines remarques.

En premier lieu, on constate que les entreprises sont un espace de contradictions et d'ambiguïtés. L'acceptation et le refus, l'entente et le dissentiment s'y côtoient sans cesse. Dans ce sens, même si la floriculture est la principale source d'emplois, même si elle constitue un lieu de rencontre et de récréation entre jeunes au sein d'un milieu rural fermé, traditionnel et restrictif pour les libertés individuelles, surtout pour les femmes, elle représente aussi un espace plein d'incertitudes, qui n'offre pas de perspectives de travail à long terme.

En second lieu, il faut souligner comment, à l'intérieur des entreprises, s'opposent des logiques et intérêts divergents, ainsi que différentes cultures et « sous-cultures ». Il s'agit non seulement de frictions constantes entre intérêts des entreprises et intérêts des travailleurs, mais aussi de l'affrontement de

plusieurs mondes: le paysan et le patronal; celui des femmes et celui des hommes. Chacun fonctionne selon sa propre logique de reproduction, chacun véhicule ses propres ambivalences, dans un univers marqué par des asymétries de classe et de genre. Il conviendrait d'approfondir ce champ d'analyse, afin de comprendre comment les travailleurs eux-mêmes envisagent la flexibilité.

Sans nul doute, les entreprises floricoles ont été un facteur fondamental dans la qualification de la main-d'œuvre et dans la conformation d'un marché du travail régional. Néanmoins, les spécificités de leur caractère les ont rendues incapables de présenter une alternative de travail à long terme, susceptible de définir les trajectoires de travail de ceux qui y sont employés aujourd'hui. Cela marque les contradictions auxquelles ce secteur doit faire face pour mettre en oeuvre de nouvelles formes de travail visant l'implication des travailleurs et leur identification aux entreprises.

Il semble difficile d'envisager une véritable implication des travailleurs. Plusieurs facteurs s'y opposent: la précarité des emplois offerts; la séparation nette et persistante entre les postes qualifiés occupés par les techniciens et ingénieurs, et les postes tenus par le personnel qui participe aux équipes; la nette différenciation sexuelle dans l'assignation des catégories salariales; et finalement la menace permanente de licenciement.

NOTES

- 1 Cette analyse est fondée sur une étude réalisée en 1994 dans l'*Estado de México* (État proche de Mexico), où j'ai mené une enquête dans douze entreprises productrices de fleurs d'exportation. J'ai appliqué un questionnaire à 245 travailleurs, hommes et femmes, qui travaillent dans ces entreprises, et j'ai choisi un échantillon de 83 cas pour approfondir les questions de rotation du personnel et des trajectoires de travail. Cette enquête a pris forme dans le cadre de la recherche IN, financée par la DGAPA de l'Universidad Nacional Autónoma de México.
- 2 La luminosité et le climat favorisaient la floraison. *Floriculture intensive*, août-octobre, 1992, p. 32
- 3 Alors qu'à l'échelle nationale, on sait que la moyenne des années de scolarité s'élève à cinq ans dans la région étudiée, 40% des travailleurs avaient été à l'école primaire jusqu'à la fin (cinq années d'études) et 30% avaient suivi l'enseignement secondaire ou avaient fait des études techniques (plus de cinq ans), alors que seulement 20% d'entre eux n'avaient pas terminé leur école primaire.
- 4 On trouve une critique de cette manière de considérer l'habileté acquise socialement par les femmes et du concept de qualification qui s'applique au travail féminin dans Kergoat (1984), Lara (1993 et 1994).
- 5 Sur la base de dix-huit travailleurs par hectare et une surface de 300 hectares de serre. Selon nos données, 60% des travailleurs, sur l'ensemble des ouvriers, ont entre quatorze et vingt-deux ans. Parmi ceux qui ont entre quatorze et dix-sept ans, 60% sont des femmes.
- 6 Les tâches principales dans la serre sont: la plantation, le maniement des plantes pendant leur croissance et quand elles sont en phase de production, la coupe des fleurs, l'entretien du sol (fertilisation, désherbage et autres), arrosage, fumigation et entretien de la serre (plastiques et structure tubulaire).

- 7 On appelle « lit » l'espace construit tout particulièrement avec de la terre et des matières organiques pour semer les fleurs et où l'on place des pieux et du fil pour que les plantes puissent grandir, bien droites, libres des herbes et protégées des maladies.
- 8 Dans l'emballage, les tâches principales commencent dans la chambre froide où l'on reçoit la fleur. Viennent ensuite la sélection de la fleur par taille et grosseur de la tige (qui est réalisée par une machine appelée « calibreuse ») et la sélection par taille d'ouverture du bouton et qualité de la fleur, la coupe des tiges, l'emballage ou l'emballage des bouquets et l'emballage des boîtes. Dans ce même espace, on comptabilise, par des moyens informatiques, les quantités de fleurs produites dans chaque serre. Toutes ces activités sont organisées pour être réalisées à la chaîne, c'est-à-dire les unes à la suite des autres.
- 9 Plusieurs auteurs distinguent la flexibilité « quantitative » ou « numérique » (qui se traduit par des variations d'horaires, de formes de recrutement et de paiement) de la flexibilité « qualitative » (qui résulte de l'introduction de nouvelles formes de gestion du travail supposant polyvalence, implication et d'autres éléments, transformant ainsi l'organisation du travail) (Michon, 1987).
- 10 La valeur des exportations a chuté de 153.320.374 nouveaux pesos à 54.472.170 nouveaux pesos (*Anuario Estadístico de la Producción Agrícola de los Estados Unidos Mexicanos*, 1989 à 1994).
- 11 Elles sont envoyées en bouquets enveloppés d'un double papier, et dans des boîtes en carton portant l'étiquette de l'entreprise. Actuellement, l'on envoie des petits bouquets composés de différents types de fleurs pour être vendus directement au consommateur.
- 12 Bien qu'il y ait eu des progrès significatifs en matière de biotechnologie, ceux-ci sont utilisés par les entreprises qui produisent le matériel reproductif situées dans les pays développés.
- 13 Aujourd'hui, par exemple, un travailleur chargé de l'entretien du sol est aussi arroseur et peut réaliser d'autres tâches dans la serre. Les femmes qui auparavant n'étaient engagées que pour les tâches de coupe et de maniement doivent maintenant participer à toutes les tâches requises dans le processus de production d'une fleur.
- 14 Les femmes constituaient 75% des personnes ayant affirmé pouvoir remplir n'importe quel poste à l'intérieur des processus productifs des différentes variétés de rose et des nouvelles espèces, processus qui exigent une qualification spécifique (de l'enracinement des boutures et des bulbes jusqu'au travail de coupe et de maniement). Ce sont là des tâches qui imposent de grandes connaissances de la structure biologique des plantes et de leurs éventuelles maladies. Dans un autre travail, j'ai développé une analyse du concept de qualification, montrant comment les savoirs féminins sont dévalorisés (Lara 1995).
- 15 À cette date, 44% des travailleurs perçoivent des salaires situés entre 301 et 350 pesos par quinzaine (au taux de change de 1994, cela ne dépassait pas cent dollars par quinzaine).
- 16 Dans le cas des fleurs à bulbe, cette productivité signifie que pour chaque bulbe planté une fleur doit naître, alors que dans le cas des roses on attend une productivité annuelle minimum de dix-huit fleurs par plante.
- 17 Au Mexique, la législation du travail agricole est tellement flexible qu'il n'existe pas d'obstacles pour que les entreprises allongent les journées de travail, fassent travailler leur personnel les dimanches et jours de fête, ne paient ni vacances, ni étrennes. Cela est possible en raison des accords passés avec les syndicats patronaux. J'ai développé une analyse de cette situation du travail agricole et du rôle des organisations et des syndicats agricoles dans Lara, 1996.

- 18 Il convient de souligner que de nombreux travailleurs et travailleuses sont très jeunes. 20% ont entre quatorze et dix-sept ans et 40% ont de dix-huit à vingt-deux ans. En répartissant par sexe ces données, nous trouvons que parmi ceux qui ont entre quatorze et dix-sept ans, 60,9% sont des femmes, ce qui signifie qu'il y a un plus grand recrutement de femmes jeunes que d'hommes dans ces entreprises. 60% des travailleurs sont célibataires. Dans le cas des femmes, ce pourcentage s'élève à 66,4%, mais alors que 40% des hommes vivent en couple (mariés ou en union libre) pour les femmes, ce pourcentage est de 17,1% (14,3% d'entre elles sont mères célibataires, les autres sont veuves.)
- 19 Seuls 10% d'entre eux sont maçons, les autres sont artisans ou travaillent dans le commerce et les services. Les mères travaillent au foyer, participent aux travaux de la parcelle et s'occupent des animaux (66%).
- 20 51,4% des travailleurs interrogés vivent en familles composées de cinq à dix membres, 8,2% ont entre onze et quinze membres et 39,6% de un à quatre membres.
- 21 Malheureusement, notre enquête n'approfondit pas cet aspect. Il aurait exigé un plus grand rapprochement vis-à-vis des travailleurs, non seulement dans le cadre des entreprises mais aussi dans le cadre de leur foyer.
- 22 20 % d'entre eux ont affirmé y jouir de meilleures conditions de travail; 22,4% pensent que c'est un travail facile par rapport aux autres professions; 19,2% apprécient les tâches qu'ils effectuent ici. Dans le cas des femmes, 10% affirment s'y plaire parce que cela les occupe ou les amuse, motif qui n'a pas d'importance chez les hommes.

BIBLIOGRAPHIE

- AGRICULTURAL-OUTLOOK, *U. S. Market for winter fresh vegetables*, United States Department of Agriculture, Washington DC, juin 1996
- BOOZ-ALLEN and HAMILTON E INFOTEC, *Sector agroindustrial. Flores de corte*, Rapport, México SECOFI - BANCOMEX, 1988.
- CMF-CFEM. Consejo Mexicano de la Flor y Consejo de la Flor del Estado de México, *Anteproyecto. Centro de Demostración Florícola*, México CNIH-CMF, 1992.
- FIRA, « La floricultura en México y la comercialización internacional » in *Boletín Informativo* N° 205, vol. XXI, 31 mai, México, 1989
- LARA, Sara Maria, « Le conditionnement des produits maraîchers dans l'État de Sinaloa. Ou comment à travers solidarités et conflits se construit une qualification » in *Cahiers du GEDISST*, N° 7, IRESCO, 1993.
- LARA, Sara Maria, « Las empacadoras de hortalizas en Sinaloa: historia de una calificación escatimada » en Soledad González Montes y Vanial Salles (coordinadoras) *Relaciones de Género y Transformaciones Agrarias*, México PIEM-COLMEX, 1995.
- LARA, Sara Maria, *Flexibilidad productiva y relaciones de género en el mercado de trabajo rural*, Thèse de Doctorat en Sociologie, Facultad de Ciencias Políticas y Sociales, UNAM, México, 1997.
- LARA, Sara. et BECERRIL, Olivia. « Reestructuración productiva y mercado de trabajo rural: el caso de la floricultura de exportación en el estado de México » in Hubert Carton de Grammont (coord.) *Globalización, Deterioro Ambiental y Reorganización Social en el campo*, México, Ed. Juan Pablos De. UNAM, 1995.

SARH. Secretaría de Agricultura y Recursos Hidráulicos, *Estrategia nacional de mediano plazo (1992-1999) de desarrollo y promoción de las exportaciones de flores. Datos básicos para su elaboración*, México, 1992.

UNCTAD-GATT, *Productos de la floricultura: estudio de mercados importantes*, Genève, 1987.

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

On analyse dans cet article les effets de la restructuration, au Mexique, du secteur de la floriculture d'exportation sur les trajectoires d'emploi des travailleurs et des familles paysannes impliqués.

Au milieu des années quatre-vingts la crise qui a frappé ce secteur conduisit à des changements dans l'organisation du travail. Ceux-ci impliquent des nouveaux modèles de production, plus flexibles, qui induisent en même temps la restructuration des entreprises et des vagues de licenciement de personnel. Ces restructurations affectent l'ensemble des travailleurs de ce secteur car elles modifient leurs trajectoires en termes d'options d'emploi et des conditions de travail. L'impact le plus important se manifeste auprès des femmes qui occupent des postes exigeant plus de qualification, de polyvalence et d'implication.

En este artículo se analizan los efectos que ha tenido en las trayectorias laborales de los trabajadores y en las familias campesinas la reestructuración de la floricultura de exportación en México. A mediados de los años ochenta se produce una crisis en el sector que conduce a una reestructuración de las empresas. Los cambios, tendientes a lograr mayor flexibilidad, se basan principalmente en una reorganización del trabajo que se inspira en nuevos modelos productivos. A la vez, se produce toda una

reorganización de la estructura de las empresas que conduce a realizar fuertes recortes de personal. La reestructuración afecta a todos los trabajadores porque modifica sus trayectorias laborales en términos de alternativas de empleo y de exigencias de trabajo. El impacto más importante es para las mujeres, quienes ocupan los puestos que plantean mayores exigencias de calificación, polivalencia e implicación.

This article analyzes the impacts of the restructuration of Mexican export-flower growing sector on workers and peasant families. At the mid-80's, when a crisis occurs in that sector, the companies have to implement a restructuring process. The changes - aimed at getting greater adaptability - consist mainly in reorganization of the work following the new models of production. Furthermore, a reorganization in the structure of the companies is carried out and it leads to put into practice big personnel cuts. Such restructuring affects all workers because it modifies their labour background in terms of job alternatives and demands of the work. However, the greater impact is on women, who carry out the most demanding jobs as far as training, multifariousness and involvement are concerned.

FEMMES VENUES À LA VILLE ET
AUTRES MOBILITÉS.
RUPTURES ET INFLEXIONS
CULTURELLES DANS DES RÉCITS
AUTOBIOGRAPHIQUES
(MÉRIDA, MEXICO, TIJUANA)

ORLANDINA DE OLIVEIRA*
MARIELLE PEPIN LEHALLEUR**

CHANGEMENT SOCIAL ET HÉRITAGE

L'idée d'itinéraire évoque le changement, l'évolution personnelle au sein du mouvement de la société. Les récits autobiographiques ne proposent pas seulement une connaissance précise des événements qui les ont ponctués, des relations nouvelles tissées et dénouées à chaque étape. Ces expériences de vie, relatées par leurs protagonistes, nous font partager leur regard sur la société sous l'angle particulier qu'elle leur présente, avec ses possibilités, ses contraintes et ses exclusions. Et elles offrent surtout l'avantage unique de découvrir les ressources culturelles mobilisées dans telle ou telle circonstance particulière, en révélant à l'auditeur attentif les perceptions et les catégories d'analyse dont dispose chacune des personnes qui content leur histoire, la façon dont elle en change ou s'y tient, et toujours les réélabore.

Les femmes dont nous présentons les récits ont migré à la ville après avoir passé leur enfance et leur adolescence, voire une partie de leur vie adulte, dans un village ou un hameau. Toutes ont travaillé, certaines le font encore ou se préparent à recommencer. Elles ont des enfants, parfois des petits-enfants. Certaines d'entre elles mènent une vie sociale active en dehors de leur cercle familial.

* El Colegio de Mexico

** CNRS-CREDAL

Qu'ont-elles ressenti dans ces différentes situations et comment les ont-elles évaluées ? Quelles perspectives leur sont apparues, quelles alternatives, pour quels choix ? Retracer leur trajectoire avec elles peut-il apporter quelque lumière sur les processus sociaux dont elles participent ?

La migration de la campagne mexicaine vers les villes a donné, depuis près de quarante ans déjà, une population majoritairement urbaine au pays¹. Sans faire le vide dans les campagnes - croissance démographique aidant - elle a considérablement élargi et densifié les centres urbains. On met sur le compte de ce mouvement de profondes transformations dans les structures économiques et les comportements sociaux, depuis l'entrée en force des femmes sur le marché du travail ou l'ampleur prise par la planification familiale (Cooper *et al.* (*comp.*) 1989, Cosío-Zavala 1994, de Oliveira) jusqu'aux nouvelles exigences de participation politique (Massolo 1992).

Le changement social a pour corollaire le changement des mentalités, mais... ne dit-on pas que les villes latinoaméricaines restent peuplées de paysans (Roberts, 1980)? Des auteurs très divers soulignent les fortes continuités culturelles que l'on peut observer non seulement entre les métropoles et les campagnes, mais aussi entre les classes populaires et des couches moyennes de la société, dans les formes de sociabilité comme dans les croyances, dans les configurations domestiques comme dans nombre de pratiques politiques, ou dans l'organisation des activités informelles (Lewis, 1959, Cornelius, 1982, Lomnitz et Perez-Lizaur, 1987, Bonfil, 1987, Roubaud, 1994, Selby, 1994, Ramirez 1995, Esteinou, 1996, parmi d'autres).

Une façon d'éclairer ces observations contradictoires est de suivre au plus près les trajectoires particulières de quelques femmes ayant fait l'expérience de la mobilité spatiale et/ou sociale, et d'essayer de comprendre les facteurs sociaux qui ont produit ces évolutions et la réponse personnelle des protagonistes, à la lumière du changement qu'elles disent avoir perçu, de leur évaluation d'alors et de celle qu'elles en font aujourd'hui.

CODES CULTURELS ET DÉFINITION FAMILIALE DES RÔLES

La référence, constante ou récurrente, au cadre familial, ainsi que sa prégnance comme modèle idéologique de comportement dans de nombreux contextes (de Oliveira *et al.*, 1989), justifient de façon pratique et théorique qu'il soit choisi comme pierre de touche de la préservation ou de l'évolution des codes culturels.

Le modèle paysan de famille qui naturalise les différences de génération, de sexe et d'âge, qui les hiérarchise au nom d'un objectif commun et les organise pour la production en mettant en avant leur complémentarité, définit assez précisément les divers rôles familiaux (Chayanov, 1966, Segalen, 1980, Pepin Lehalleur et Rendon, 1983). Sa capacité à s'imposer comme norme est certainement à rapprocher de la réponse fonctionnelle qu'il apporte aux besoins de la reproduction matérielle et sociale à court et à long terme (annuel, générationnel), et à la force qu'il en tire pour légitimer la hiérarchie et l'autorité paternelle et masculine.

Le modèle patriarcal en est une version élargie à d'autres contextes, qui ne sont pas nécessairement familiaux, mais sur lesquels il se projette comme une idéologie de la famille. Pour les migrants ruraux, en revanche, l'unité domestique et la famille paysanne ont été une réalité qui a structuré leurs relations enfantines et qui ne leur a pas fourni seulement des rôles, mais aussi des exemples concrets, vécus dans la subjectivité, ce qui permet à certaines femmes, comme nous le verrons, de jouer avec quelque flexibilité de cette référence.

Le modèle paysan ne s'arrête d'ailleurs pas aux limites étroites de la famille nucléaire ou de l'unité de résidence. Il propose également une codification des rapports de parentèle et de voisinage, où les différents degrés de proximité ne se traduisent pas seulement par des sentiments variables d'identité, mais par une échelle correspondante d'interdépendance et de solidarité active. Ainsi, par exemple, l'ambiguïté et le conflit latent qui connotent les relations avec les partenaires dans l'alliance matrimoniale expriment-ils la reconnaissance d'une lutte entre deux solidarités, dont chacune peut vouloir être exclusive.

Si c'est plutôt au parcours singulier que nous nous intéressons, la façon dont telle femme évalue les rôles de fille, épouse, mère ou belle-mère au cours de sa vie, la place qu'elle se donne au sein de ce cadre et les autres identités et projets qu'elle assume en dehors de lui illustreront sa capacité personnelle d'utiliser les codes acquis et d'en façonner de nouveaux.

De surcroît, la plasticité de ces rôles et les conditions sociales et personnelles qui favorisent qu'elle s'en détache, qu'elle s'y soumette ou qu'elle les adapte, seront autant d'indications sur la façon dont se transmettent et évoluent les héritages culturels, au travers de passages réputés conduire d'un « traditionalisme » paysan à la « modernité » urbaine.

SEPT HISTOIRES DE FEMMES

Une enquête a été entreprise par Brigida Garcia et Orlandina de Oliveira en 1990 auprès de cent femmes de Mérida, Mexico et Tijuana, qui se sont prêtées à de longs entretiens semi-directifs au cours desquels elles racontaient leur vie et répondaient à de nombreuses questions². Les deux auteurs ont publié plusieurs travaux fondés sur ce matériel, et déjà traité d'un point de vue sociologique certaines des questions abordées plus haut. Elles ont ainsi analysé les dynamiques familiales et la division générique des rôles dans leur corrélation avec les décisions de procréer et l'éducation des enfants, les schémas d'autorité au sein de la famille et la liberté gagnée par les femmes face à leurs conjoints. Le cas des femmes qui assument la direction de leurs foyers en présence de ceux-ci a reçu une attention spéciale, ainsi que les conceptions féminines sur le mariage et la maternité, et les expériences matrimoniales différenciées selon les origines sociales (Garcia y Oliveira de, 1994, Garcia, 1995, Oliveira de, 1995).

C'est dans ce corpus que nous puisons maintenant pour observer l'évolution des catégories culturelles dans la transition entre le rural et l'urbain, et au cours des trajectoires de vie. Les témoignages de sept femmes

ont été sélectionnés pour l'étude actuelle en raison de leur enfance paysanne et de leur expérience de migration vers la ville à des âges divers. Les récits et les commentaires, spontanés ou sollicités, de ces femmes évoquent plus particulièrement les années passées au village, les relations au sein de la famille d'origine, la formation scolaire, les circonstances et les raisons du départ en ville, la mise au travail, le mariage et les relations conjugales, l'expérience de la maternité, l'aménagement de la vie quotidienne, les activités extra-familiales, les projets et les problèmes rencontrés...

Trois de ces femmes, entre 45 et 65 ans, sont déjà entrées dans l'étape dite de fission du groupe domestique, quand tous ou certains de leurs enfants ont eu à leur tour des enfants. Les quatre autres femmes appartiennent à la fois à une autre génération (elles n'ont que de jeunes enfants) et à une autre cohorte : avoisinant la trentaine, elles sont nées dans les années 1950-1960, à une époque où la scolarisation s'est considérablement développée dans les régions rurales, et leur âge fertile a débuté sous le signe des campagnes de planification familiale.

L'analyse se centrera sur des étapes charnières où change la configuration sociale dans laquelle se trouve l'héroïne et où elle a donc une position nouvelle à assumer. Une double comparaison s'établit, entre les situations que vivent les différentes femmes, et au long de la trajectoire de chacune, où chaque expérience est cumulative et où l'ordre même d'occurrence des événements est pertinente pour l'appréciation qu'elle en tire et pour leurs implications pratiques sur sa vie.

Les femmes enquêtées se plient à un examen retrospectif qui renforce la distance à soi inhérente à l'entretien. Elles mettent en perspective leurs attentes et les réalités rencontrées, leurs perceptions d'alors et leur évaluation d'aujourd'hui. Le décalage entre ces visions successives donne la mesure du changement culturel, une évolution singulière, personnelle, mais produit de l'interaction et de l'échange, et inscrite dans le changement social.

La vie de chacune de ces femmes peut ainsi être représentée, pour les besoins de l'analyse, comme un enchaînement de discontinuités où chaque situation nouvelle signifie une nouvelle configuration sociale, que la protagoniste perçoit et se représente d'une certaine façon, en fonction des expériences préalables et des catégories qu'elle y a mises à l'épreuve. Une configuration, aussi, où elle a une place à occuper, qu'elle définira en confrontant ses propres vues à celles des autres, ainsi qu'aux contraintes du contexte, et où elle projette ses désirs d'accomplissement.

On peut trouver une illustration de l'*habitus* de Bourdieu (1979) dans cette idée que les représentations se forment à travers l'action et la projection - elles-mêmes mises en situation - du sujet. Et il paraît essentiel, à ce propos, de tenir compte de l'avertissement de Bertaux (1994) sur l'importance à accorder au contexte sociétal dans lequel tel ou tel capital culturel peut fructifier, afin de ne pas ramener à des trajectoires individuelles ce qui est variabilité des conditions sociales de mise en œuvre des aptitudes culturelles.

Pour notre part, nous pouvons formuler notre recherche comme celle des conditions sociales dans lesquelles les femmes de notre enquête tirent profit de leur héritage culturel ou s'en trouvent handicapées, à travers des processus

d'interaction où elles le remanient, ou l'abandonnent au profit d'autres codes et valeurs.

Une brève présentation des sept femmes permettra au lecteur de suivre l'analyse. Nous avons choisi de la faire à partir de leur situation actuelle, et plus précisément à travers le projet de vie qu'elles formulent expressément, ou qu'elles expriment de façon plus détournée et que nous « traduisons ».

PROJETS DE VIE

Les trois femmes de la première cohorte énoncent des projets de vie bien différents. Doña Paz (64 ans, Mérida) est engagée dans un rêve de libération individuelle qui remet en cause des normes acceptées pendant toute sa vie. Doña Juana (56 ans, Mexico), ne fait qu'un avec l'ascension professionnelle du bloc familial et aborde de nouveaux domaines de la participation sociale, tandis que la troisième, Doña Natalia (47 ans, Mérida), est tout occupée à traduire ses références paysannes dans le contexte de la ville et à tenter de sortir de la précarité, dans un effort que partagent son mari et ses fils.

Leurs vies d'enfants, sociologiquement semblables, ne révèlent pas les mêmes situations familiales : toutes trois nées dans des villages ou des hameaux (Yucatan, Oaxaca) au sein de familles très pauvres, elles ont dû contribuer à la subsistance commune. Mais si Doña Juana a fait l'expérience du travail partagé de façon égalitaire avec ses frères et sœurs, et n'a, pas plus qu'eux, été scolarisée, Doña Natalia a dû réaliser des travaux de couture dès l'âge de 9 ans pour faire vivre ses petits frères et a, de ce fait, été privée d'école, ce qu'elle évoque avec amertume. Quant à Doña Paz, c'est d'abord sur sa mère que s'est exercée la tyrannie de son père, et à elle-même, adolescente, il lui a été interdit de « travailler » (contre rémunération) comme une forme de sujétion.

Paz et Natalia ont cherché l'une et l'autre la libération dans le mariage (elles ne l'ont pas trouvée), alors que Juana migrait à Mexico pour travailler, gagner de l'argent (et en envoyer à sa famille) et « voir de bonnes choses ».

Paz et Natalia ont vécu la plus grande part de leur âge adulte au village, menant la vie très active des femmes paysannes (elles détaillent leurs activités) que Natalia reconnaît comme du travail (et elle en est fière) alors que Paz insiste sur l'interdiction de travailler que son mari, après son père, fait peser sur elle. Elles ont toutes deux beaucoup d'enfants (respectivement 8 et 13, dont 5 vivants) qu'elles ont envoyés à l'école, sans beaucoup d'insistance de la part de Paz, et au contraire « pour leur donner ce que moi, je n'ai pas reçu » dit Natalia.

Ce sont déjà des femmes mûres qui migrent en famille à Mérida, pour échapper à la misère de la campagne yucatèque et grâce à l'aide et l'insistance de parentes. Parlant le maya dans leurs villages, elles n'ont pas une élocution facile en espagnol mais ne mentionnent pas ce fait comme un handicap.

Le milieu urbain est pour Natalia l'occasion de multiplier ses activités (couture, élevage de basse-cour) et elle y gagne l'aide médicalisée à la planification familiale. Elle a pourtant encore deux enfants petits, alors que

les plus grands ont quitté la maison, ce qui la met dans une position intermédiaire entre la génération « en étape de formation » et la plus âgée, en « fission ».

Pour Doña Paz, les dernières années sont celles de son accession au travail rémunéré, gagnée de haute lutte sur son mari avec l'appui du fils aîné. Maintenant que son mari ne dispose plus que d'une pension étique (comme ancien *ejidatario* producteur de *henequén*) et se refuse à chercher des petits boulots, Paz gagne pratiquement tout l'argent qui rentre à la maison et fait donc vivre son mari. Elle en est profondément bouleversée, à la fois satisfaite et révoltée, et prend manifestement prétexte de l'entretien pour s'expliquer la situation. Elle ne rêve que de veuvage et de liberté.

Doña Juana, pour sa part, a travaillé plusieurs années comme servante dans une maison bourgeoise où elle estime avoir reçu (rudement) un véritable apprentissage, puis s'est mariée à Mexico avec un « pays » et a mis au monde 9 enfants. Elle n'a cessé de travailler (lavages, ménages, ventes) tout en élevant ses enfants, « avec une attention particulière pour chacun » soulignait-elle, et en organisant la participation de tous, y compris son mari, aux tâches ménagères. Elle estime n'avoir pas reçu, mais gagné, le respect qui l'entoure. Sa grande fierté, alors qu'elle est analphabète, est d'avoir conduit tous ses enfants jusqu'à des études universitaires, les aînés aidant maintenant les cadets. Mais Juana « continue d'apprendre de plus en plus » en participant assiduellement aux assemblées de femmes et, en alternance avec son mari, aux assemblées de voisins de son quartier.

La vie des quatre jeunes femmes, nées elles aussi dans des familles paysannes, suit des cours encore plus divergents. Paradoxalement, la généralisation de la scolarité y est pour beaucoup, en multipliant les possibilités d'accès à des établissements de niveaux et qualité très divers, et à cause de l'attrait devenu puissant de l'éducation formelle comme voie de développement personnel et d'ascension sociale.

Pour une des personnes rencontrées, Isabel, 31 ans, née dans un village du Durango et installée aujourd'hui à Tijuana, le progrès et l'auto-dépassement à travers les études et dans le travail sont les objectifs affirmés de chacune de ses décisions; les autres domaines de son existence - le mariage, la maternité - y restent subordonnés.

Julia (36 ans, Mérida), en revanche, fait de sa propre formation supérieure (infirmière), et de celle de tous ses jeunes frères et sœurs, l'expression privilégiée de la solidarité fraternelle : elle a étudié et en même temps travaillé pour assurer leur éducation, ils l'encouragent à leur tour dans sa spécialisation. Les études s'ouvrent pour eux comme la voie de leur ascension sociale partagée.

Pour Rocío (32 ans, Mérida) qui n'a terminé son école primaire qu'après quelques années de mariage et sur l'insistance de son mari, la scolarité et les autres cours pratiques qu'elle aime suivre sont des instruments d'apprentissage et de diversification de ses activités, et celles-ci, autant de portes ouvertes sur de nouveaux contacts inter-personnels où sa propre famille n'occupe pas une place unique.

En revanche, Candelaria (30 ans, Merida), mise au travail à dix ans par sa mère, a toujours senti que l'école n'était pas pour elle et pense qu'il est trop tard pour apprendre, même à lire. Elle qui aurait aspiré avant tout à ce que « son mari travaille pour elle, comme il se doit », recrée aux dépens de sa petite fille la dissymétrie dont elle a souffert dans son enfance. Lorsque celle-ci aura à son tour dix ans, la mère compte se décharger totalement sur elle de l'entretien des frères pour chercher une activité rémunérée satisfaisante.

APPRENTISSAGE ET SCOLARITÉ

La généralisation de la scolarité a été un phénomène culturel majeur au Mexique, du fait de ses contenus spécifiques comme à cause de ce qu'elle bouleverse : en particulier, le statut des enfants et les modes de transmission des connaissances et des valeurs. Un ressort propre à la reproduction familiale : la solidarité entre générations, est mis à profit pour accentuer fortement les différences existantes entre la participation économique infantine et celle des adultes, valoriser la capacité d'apprentissage des jeunes années et différer - parfois annuler - le moment où sera rendu à la famille le bénéfice de l'effort consenti. De plus, les enfants acquièrent des savoirs et des normes que leurs parents, souvent, ne détiennent pas ou dont, à tout le moins, ils n'ont pas été les médiateurs. En échange de la nouvelle mission qui échoit aux parents de fournir à leurs enfants l'accès à la scolarité, ils sont dorénavant en droit d'attendre de ces derniers, non seulement qu'ils assurent leurs vieux jours, mais qu'ils fassent progresser la famille toute entière sur la voie de l'insertion sociale. La « famille », ainsi, change de sens et se projette vers le futur en se transformant.

Une telle transformation ne s'est pas accomplie soudainement et il a fallu, au delà de la politique de scolarisation, qu'une véritable révolution s'opère dans les esprits. Les récits donnent quelques illustrations de la transition culturelle vécue entre les enfances du premier et du deuxième groupe de femmes. Ainsi, le père de Doña Juana affirmait contre toute évidence au comité chargé du recensement scolaire qu'il n'avait pas d'enfants ; dans la famille de Doña Paz, il n'était pas même fait allusion à l'école, et celle de Doña Natalia était si pauvre qu'il ne pouvait être question de se passer du travail d'une petite fille de neuf ans. Quelques vingt ans plus tard, et indépendamment de leur possibilité réelle de l'emprunter, la scolarité est perçue par les petites filles et par certains parents comme le canal prépondérant et normal d'intégration sociale et économique, même si certaines soulignent qu'il est réservé de fait aux plus riches (les frais, les vêtements) et s'en trouvent exclues.

L'éloignement des écoles rurales et leur qualité médiocre est une restriction générale à laquelle toutes les familles paysannes ne restent pas également assujetties. Deux petites filles de la deuxième cohorte (Isabel, Julia) poursuivront leurs études dans la petite ville voisine, puis dans la capitale de leur État, jusqu'à l'université. Leurs activités, leurs aspirations et leur mariage les situent dorénavant dans un autre milieu culturel et social que Julia, cependant, fait partager à ses frères et sœurs, dans un acte délibéré

assumé de solidarité familiale. Isabel, pour qui les études ont été une aventure personnelle (« pour se distinguer, sortir du lot »), laisse percer son sentiment de distanciation face à sa famille d'origine, mais remplit toutefois une fonction ponctuelle de relais pour de jeunes parentes en migration vers la ville.

Dans les autres cas, le besoin de travailler pour aider la famille a clairement été un handicap, totalement astreignant quand il s'agissait de filles aînées. L'attitude actuelle de Candelaria montre que deux discours peuvent être tenus simultanément, l'un qui souligne l'importance de la scolarité (pour les fils), l'autre qui justifie la nécessité de l'aide apportée par la fille. Son ambivalence reste enfermée dans la répétition de son expérience propre. Il faut souligner, en effet, que toutes les femmes font état du traitement soit égalitaire, soit dissymétrique, qui a prévalu dans leur fratrie, entre filles et garçons et en fonction de l'ordre de naissance. Celles qui ont senti qu'elles avaient été traitées à égalité, même durement, s'attachent à donner leur chance à chacun de leurs propres enfants (par exemple, Doña Juana). Doña Natalia exprime le même souci, mais en réaction explicite contre le sentiment d'injustice dont elle a souffert dans son enfance : « Ce qu'à moi, on m'a refusé (l'école), moi je le donne à mes enfants ».

L'obligation faite à l'aînée d'aider les plus jeunes (Natalia, Julia, Candelaria) et la chance des cadets d'échapper à cette contrainte (Rocio, Isabel) sont mentionnées autant en référence au milieu rural d'origine que plus tard, en ville, à propos des relations entre ses propres enfants. Cette forme de solidarité au sein de la fratrie, nommément liée à la scolarisation, reste une valeur importante des familles mexicaines.

L'allusion à la scolarité, que ce soit à l'expérience propre, à ses conséquences sur l'emploi ou aux obligations vis à vis de ses enfants, n'est jamais émotionnellement neutre. Dans les cas où elle a été l'origine de trajectoires individuelles ou familiales de qualification professionnelle, le bonheur d'étudier, fortement souligné, est souvent mêlé d'un petit regret - et d'une grande fierté - face au peu de communication que l'on se sent désormais capable de maintenir avec la famille d'origine. Plus souvent, le rapport à l'école est évoqué sous ses aspects insatisfaisants, du fait d'obstacles objectivés (éloignement, pauvreté), ou à cause d'un sentiment d'incapacité propre et d'un manque de motivation que les parents n'ont pas su ou voulu aider à surmonter ; il leur est fait grief de ce peu de discernement dont on ne veut pas se rendre coupable soi-même vis à vis de ses propres enfants.

En effet, au cours des entretiens, la scolarité est en général spontanément inscrite dans le thème plus large de l'apprentissage et du rôle parental, et suscite, chez celle qui parle, des réflexions sur ce qui la sépare ou la rapproche de ses parents, surtout de sa mère, du fait des connaissances (en particulier de la physiologie, des règles menstruelles, de la conception, de la sexualité), des pratiques quotidiennes (être inventive, active, bien organisée... ou non), de la qualité des relations conjugales ou familiales (savoir se faire respecter... ou non), de ce qu'on peut attendre des hommes (plus souvent

qualifiés de démons ou de despotes que de compagnons), etc. L'obligation parentale est toujours évoquée et éventuellement la crainte de ne pas être soi-même à la hauteur. Des sentiments confus de gratitude, de reproche et de culpabilité ne sont jamais très loin.

Il est clair que la scolarisation introduit une rupture dans les contenus comme dans les voies de l'apprentissage, et si les parents y jouent désormais un rôle moins actif ou moins exclusif, ils n'en sont pas moins investis à titre principal des émotions gratifiantes ou frustrantes liées à celui-ci. Cette charge émotionnelle qui sous-tend la transmission culturelle d'une génération à l'autre rejaillit dans le malaise ou la familiarité avec lesquels on affronte l'opposition récurrente entre valeurs nouvelles et anciennes - une opposition désormais rigidifiée et sanctionnée par l'institution scolaire et par sa valorisation de la marche modernisatrice de la société.

Pour ces femmes venues à la ville, la scolarité représente, plus que pour celles qui y sont nées, une source principale d'introduction au monde urbain ou, *a contrario*, par son manque, un handicap supplémentaire. Certaines d'entre elles ont cependant su trouver dans un apprentissage « sur le tas » les instruments d'une adaptation réussie : Doña Juana met au service de l'organisation complexe de sa vie de mère de famille nombreuse et de travailleuse le savoir-faire acquis dans ses années de service domestique, après le travail aux champs avec ses frères et sœurs.

Quant à Rocío (Mérida, 32 ans) qui excelle à cuisiner - ainsi, d'ailleurs, qu'à assumer des responsabilités commerciales - et qui y prend un plaisir manifeste, elle revendique à la fois l'exemple de sa mère qui, au village, préparait les repas de quelques hommes seuls, sa propre inclination, très jeune, pour la cuisine, son ouverture et son appétit de vivre (« *yo soy alegre* ») et le bienveillant enseignement de sa marraine, de la patronne d'un restaurant populaire, de religieuses dispensant des cours d'organisation ménagère, etc. C'est la même relation positive à l'apprentissage (avec son double mouvement d'assimilation et de dépassement des images parentales) qui l'a convaincue, fortement épaulée par son mari, de terminer son cycle primaire à l'âge adulte. Alors que Candelaria, au contraire, repousse les offres qui lui ont été faites à Mérida d'apprendre à lire « parce qu'elle en a passé l'âge » (elle se trouvait déjà trop vieille et ridicule, à dix ans, pour continuer l'école), dont les parents ne valorisaient pas non plus la scolarisation et préféreraient la faire travailler (elle tissait des hamacs), et qui envisage, finalement, de faire connaître le même sort à sa fille.

TRAVAIL, MARIAGE, MATERNITÉ

L'entrée dans la vie adulte par le mariage ou, à l'inverse, par les études ou le travail, apparaît comme le moment critique à partir duquel les trajectoires des femmes de notre enquête divergent durablement. La construction des rapports avec l'entourage le plus proche, au sein de micro-contextes sociaux marqués par la culture de la parenté ou par celle du contrat de travail, fournit à ces femmes encore adolescentes la base relationnelle où se définit leur

position particulière, leur place dans la procuration des moyens de subsistance et leur autonomie relative. Un processus qui tend soit à prolonger soit à rompre avec les situations connues dans l'enfance, et s'annonce donc plus favorable à l'élaboration de nouvelles références culturelles ou au renforcement des anciennes.

Paz, Natalia et Candelaria se marient entre quinze et dix-sept ans avec un garçon du village ou des environs, par amour, hasardent-elles, et surtout pour échapper à l'oppression paternelle, ou à la misère et au travail précoce dans leur famille d'origine. Le désenchantement vient vite. Les unions ne sont qu'à moitié tolérées par les familles qui ne les célèbrent pas avec l'éclat requis. Sans valorisation de l'alliance entre les familles, les jeunes épousées se trouvent en position de forte dépendance sous leur nouveau toit où leur présence ne se justifie que par un apport en travail et bientôt, en progéniture.

Ces toutes jeunes femmes vivent chez leurs beaux-parents comme il est d'usage dans la société paysanne, où la nouvelle unité domestique ne prend son autonomie qu'après la naissance d'un ou deux enfants, quand elle obtient un certain partage des ressources familiales.

Donner naissance à des enfants assure le statut des femmes dans leur nouvelle famille, mais une socialisation accomplie suppose en plus qu'elles se tiennent sous la responsabilité de leur mari et se soumettent à sa domination. Cette responsabilité impliquerait, idéalement, que le chef de famille assure totalement la subsistance de ses dépendants, « qu'il travaille pour sa femme », comme il est dit à plusieurs reprises dans les entretiens, et que celle-ci élève ses enfants et garde la maison, se tenant prête à accueillir son mari et à le servir à son retour.

Dans les cas que nous étudions, le processus de consolidation sociale et économique attendu dans le mariage tourne court. Paz est maltraitée, perd un bébé et retourne chez sa mère, suivie de son mari. La malédiction prononcée alors par sa belle-mère s'accomplira : ils ne sortiront jamais de la misère (« *Dicho y hecho, nunca salimos de pobres* »).

Candelaria ne parvient même pas à cette étape puisqu'au bout de deux ans de mariage sans enfant, lasse des vexations et des accusations de sorcellerie, elle décide de quitter son mari et de retrouver sa mère, laquelle s'est installée entre-temps à Merida, sans son mari, pour travailler. Candelaria s'emploiera alors comme servante, mais elle cesse de travailler dès qu'elle se met pour la deuxième fois en ménage, car « c'est à l'homme de travailler pour sa femme ».

C'est chez le frère aîné de son mari et sa femme que Natalia connaît la situation de la nouvelle venue dans sa belle-famille, mais le jeune couple est loin de trouver auprès d'eux l'aide attendue et Natalia multiplie les activités en s'ingéniant à faire fructifier les tout petits moyens auxquels le milieu paysan donne accès. Sa mère est pour elle un exemple. Tout en soulignant ses conceptions erronées (en particulier, dans le domaine de la reproduction et de la sexualité), Natalia vante son courage et sa capacité de décision : elle a su élever ses quatre enfants et a résolu de quitter son mari au mariage de sa fille pour aller chercher du travail à Mérida. Le modèle traditionnel peut donc être

rompu de façon légitime. Mais la transition ne s'accomplira que par étapes, d'une génération à l'autre, grâce à la capacité dont se réclame Natalia de combiner les activités productives de la femme paysanne avec le travail rémunéré, de gagner l'appui de son mari (à qui, cependant, elle se sent tenue d'obéir) et de savoir donner à ses enfants l'instruction qui lui a manqué.

Pour Paz, au contraire, le retour dans son village et la proximité de sa famille d'origine ne signifient rien qu'un assujettissement renforcé au mari qui, dit-elle, lui interdit de travailler. Elle reprend de fait à son compte une prohibition sociale que d'autres considèrent de façon beaucoup plus flexible puisque les activités qu'elle réalise alors pour contribuer à la subsistance familiale sont bel et bien qualifiées de « travail » par Natalia. C'est de cette domination douloureusement intériorisée que Dona Paz se libèrera, passée la soixantaine et au bout de douze ans de résidence à Merida où toute la famille a migré. Confrontée à l'incapacité où se trouve son mari de subvenir à leurs besoins, D. Paz peut accepter une offre de travail grâce à l'appui décisif que lui apporte son fils aîné.

D. Paz présente l'inversion des rôles dans la manutention du ménage comme un fait anormal et excitant dont elle se complait à décrire les détails : le mari occupé à laver et ranger la maison et à donner à manger aux poules et dindons de sa femme, tandis que celle-ci assure les rentrées d'argent, retient son rôle de gestionnaire et se donne parfois le luxe de rentrer en retard. Elle a pu réaliser quelques économies et acheter pour son jeune fils un terrain où son mari construit une maison d'une pièce, et c'est elle qui s'autorise à intervenir auprès du patron du premier pour demander une petite augmentation de salaire. Elle se préoccupe de l'alimentation de ses petits-enfants et parfois y contribue.

Le travail vient bien, dans ce cas, inverser la teneur des relations matrimoniales et, en particulier, rendre inacceptables les grossièretés du mari quand il arrive saoul à la maison. Pourtant, si D. Paz s'imagine veuve avec grand plaisir, elle n'ose pas envisager le divorce, c'est-à-dire une décision de sa part qui susciterait, dit-elle, l'incompréhension de ses fils. Puis elle se rassure en proclamant - quand son mari est aimable avec elle - qu'elle travaille aujourd'hui pour lui comme il l'a fait auparavant pour elle.

Cette vision libératoire (et fantasmée) du travail est difficilement imaginable dans le cas de Candelaria pour qui celui-ci semble plus strictement défini par les codes culturels paysans. Dans la mesure où il est l'apanage de l'homme et symbolise la capacité d'une unité domestique de satisfaire ses besoins en pratiquant une étroite complémentarité des rôles, seuls la pauvreté ou l'abandon expliquent qu'une femme soit contrainte d'y avoir recours. Ainsi, Candelaria a pu voir en sa mère l'image d'une femme qui quittait son village pour travailler (alors que son mari y restait pour cultiver la terre); elle-même l'a rejointe vers vingt ans après son premier mariage (stérile) et elle s'est employée dans une maison pendant près de deux ans. Pourtant, chez l'une comme chez l'autre, les conceptions des relations entre hommes et femmes et de leurs rôles respectifs ne semblent pas avoir été affectées par ces situations. La mère se réfère au père dont elle est, de fait,

séparée, en disant : « J'ai quelqu'un qui me commande, qui s'occupe de moi, je ne me commande pas toute seule ». Ce que Candelaria reprend à son compte en y mettant un petit bémol : « On ne demande pas à son mari la permission de sortir mais il faut l'en informer à l'avance ». Mais elle précise qu'« une femme doit recevoir son mari et lui donner à manger même s'il arrive saoul car sinon il pourrait tout casser dans la maison », et cette obligation lui semble justifiée puisqu'elle répond à celle du mari de subvenir à ses besoins. « Que le mari travaille pour sa femme » est d'ailleurs la raison première pour se marier. Rappelons qu'au sein de la fratrie de Candelaria et entre ses propres enfants, la dissymétrie des genres est de règle.

Les mariages plus tardifs sont clairement corrélés, dans nos cas, avec une conception plus égalitaire des rapports au sein du couple. Ils ont tous été précédés d'une expérience de travail, généralement satisfaisante, et ont parfois été retardés – par Julia et par Isabel – au bénéfice d'études longues (école d'infirmières et université) qu'elles considéraient prioritaires.

Pour D. Juana, Rocio et Isabel, le compagnonnage dans le mariage est une valeur forte qui semble s'être construite selon des voies différentes, en rapport avec un modèle fraternel pour Juana, maternel pour Rocio et professionnel pour Isabel, mais toujours au long d'un dialogue réitéré avec le mari, qui est à la fois moyen et objectif poursuivi en soi. La recherche de termes justes dans l'apport de chacun aux frais du ménage apparaît plutôt, chez Julia, comme le fruit d'un accord contractuel, en prolongement d'un mariage qui permet avant tout « d'avoir quelqu'un qui te représente ».

Les rapports avec la famille par alliance peuvent être extrêmement réduits (D. Juana, Isabel) ou même mauvais (Rocio laisse son mari aller seul rendre visite à sa mère qui réside elle aussi à Merida) mais l'entente conjugale est suffisante pour en faire un motif de plaisanterie.

La situation est beaucoup plus complexe pour Julia, partagée entre ses horaires d'infirmière, son installation – avec mari et deux enfants – chez sa mère pour des raisons d'organisation pratique, la présence forte de sa fratrie dans sa vie professionnelle et dans ses affections, et l'activité de son mari qui tient le commerce propriété des beaux-parents. La solidarité avec sa famille d'origine, explicitée dès le départ par Julia (qui a annoncé à son mari qu'elle continuerait à aider économiquement ses jeunes frères), ne semble pas de trop pour faire contre-poids à l'aisance beaucoup plus grande de sa belle-famille et à l'interdépendance dans laquelle se maintiennent son mari et les parents de celui-ci. Les valeurs de l'accomplissement professionnel et celles de la réussite économique semblent exercer des pressions contradictoires sur le ménage et sur Julia qui y répond, pour le moment, par le comportement qu'elle n'a cessé de pratiquer : l'abnégation.

En bref, la tension propre aux relations d'alliance est vécue plus difficilement par la belle-fille lorsqu'elle se trouve en relation de dépendance, soit qu'elle vive chez ses beaux-parents (dans les premiers temps), soit que le mari pourvoit à toutes les dépenses du ménage, soit qu'il s'agisse d'un mariage hypergamique (Julia, Rocio).

On peut avancer ici que la recherche d'arrangements domestiques avec sa propre mère (Rocio, Julia, Candelaria, ponctuellement Natalia) est une façon de procurer au groupe domestique une quantité suffisante de force de travail féminine pour que la fille organise ses propres activités sans exacerber cette tension, tandis que la mère, si elle ne peut vivre dans l'indépendance, y trouve une position plus satisfaisante que chez son fils et sa belle-fille, où le rôle féminin dominant est objet de compétition.

Indépendamment de la présence ou de l'absence actuelle de la mère, les héritages transmis précocement semblent avoir été plus aisément intériorisés et incorporés par les femmes entrées dans l'âge adulte par le mariage (D. Paz, Candelaria), alors que celles qui ont d'abord travaillé (D. Juana, Rocio) ou ont pris d'emblée une part très active à la manutention familiale (Natalia) tendent à les revendiquer dans leurs aspects créatifs et libérateurs et à les réévaluer de façon critique. Enfin, les deux femmes qui ont entamé des études longues à l'adolescence (Julia, Isabel) ne se réfèrent pas explicitement au modèle maternel mais cherchent conseil et orientation dans les livres (sexualité, maternité); elles se trouvent, par ailleurs, confrontées à des milieux professionnels où les relations de genre, dans un autre contexte, se jouent sur un mode plus médiatisé.

Les interprétations que donnent les unes et les autres de leur propre comportement, ne correspondent pas toujours – faut-il s'en étonner ? – aux descriptions qu'elles font par ailleurs de leur situation maritale ou des relations qu'elles ont avec leurs enfants.

La dynamique de l'entretien amène ces femmes à avancer tour à tour des appréciations très conventionnelles sur l'autorité du mari ou, au contraire, sur la solidarité et le partage conjugal, et à exprimer des émotions beaucoup plus personnelles qui viennent souvent contredire les règles et les jugements énoncés. Dans ces situations de mobilité sociale et géographique où elles ont le sentiment d'assumer des positions qui s'écartent très largement des normes dans lesquelles elles ont été élevées, il leur est bien difficile, tout comme à leurs partenaires, de trouver les comportements qui répondraient de façon satisfaisante à la multiplicité et à la malléabilité des modèles culturels qui s'offrent dorénavant aux couples. Le divorce peut leur sembler inacceptable alors qu'un remariage pourrait être envisagé (Natalia), et l'intérêt des enfants est avancé pour justifier tantôt une séparation, tantôt la permanence du couple. Finalement, leurs affirmations quant à ce qu'il est bon ou autorisé aux femmes de faire sont souvent beaucoup plus libérales que ce qu'elles-mêmes se permettraient.

Une telle ambiguïté n'est pas de mise quant à la fonction sociale attribuée à une mère. S'il y a bien rupture profonde - pas toujours consommée - avec le schéma paysan d'incorporation progressive des enfants aux fonctions productives, la nouvelle rationalité sociale qui requiert (et impose légalement) leur scolarisation se traduit en un discours dominant si puissant que nulle n'y échappe.

Les diverses qualités que chacune peut attribuer à la maternité, ses attentes et les contraintes à assumer en viennent à se confondre derrière la fonction primordiale enjointe à la mère de conduire ses enfants à la scolarité la plus élevée. Une mission d'autant plus héroïque qu'elle-même n'en aura pas bénéficié (par exemple D. Juana ou D. Natalia), mais dont elle devra se réclamer, quitte à se contredire au moment de préciser comment sa petite fille contribue au travail domestique (Candelaria)³.

Au delà de ce discours unifié qui répond à l'injonction publique produite par la politique scolaire et par les demandes croissantes de qualification sur le marché de l'emploi, les conceptions de la maternité énoncées dans ces entretiens diffèrent grandement. Pour certaines, la maternité est une fonction naturelle : « Je suis une femme à enfants » (D. Paz) ; « Mon métabolisme veut que j'aie des enfants tous les ans. Pour ma mère, c'était tous les deux ans, pour ma sœur, tous les trois ans » (D. Natalia) ; « On accepte tous les enfants tels qu'ils viennent » (D. Juana). Si Natalia, se laisse tenter par la contraception, une fois arrivée à Mérida, elle a pourtant encore deux enfants non désirés. Plus jeune, Candelaria se réfère aussi à la planification familiale comme à un grand progrès mais à la façon d'un slogan, sans assumer l'initiative que celle-ci supposerait. De fait, la responsabilité est laissée aux maris qui annoncent leur intention non suivie d'effet de pratiquer le *coitus interruptus* (« *yo te cuido* »).

La planification de la maternité ou l'acceptation des naissances « comme Dieu les envoie » représente, en effet, un choix majeur dans lequel s'exprime la relation du couple. L'alternative existe toujours, quelle que soit la possibilité d'accès aux techniques réellement efficaces, et suscite un rapport de forces dès qu'il n'y a pas accord total entre les conjoints. Du côté des femmes qui ont pratiqué ce contrôle, Rocio et son mari semblent avoir partagé la décision de se limiter à deux enfants, mais Isabel a imposé au sien ses propres temporalités alors que Julia se montrerait bien disposée à être mère une troisième fois si son mari ne le refusait « pour continuer à se payer des vacances et une vie plus facile », une raison qu'elle semble faire sienne à son corps défendant.

Les femmes qui n'ont pas volontairement limité le nombre de leurs enfants (ainsi que Julia qui, peut-être, préférerait ne pas le faire) expriment, de façon convergente, des conceptions du mariage et de la maternité qui valorisent la force institutionnelle de l'un et l'autre de ces États, et leur capacité de conférer un statut social à la femme. Et ce sont souvent les enfants eux-mêmes qui personnifient la société. Natalia, en effet, ne saurait concevoir d'avoir des enfants sans être mariée car ceux-ci le lui reprocheraient en demandant : « Mais qui est mon père ? » ; c'est à travers la maternité que Juana, qui cherchait dans le mariage à « avoir une place », a gagné la confiance de son mari ; les fils de Paz lui permettent de tenir tête au sien ; et les enfants de chacune d'elles - même ceux de Candelaria, qui lui semblent aujourd'hui une charge bien lourde - seront la source d'appui matériel et moral qui garantira leurs vieux jours.

Cette projection fonctionnelle dans le futur des significations de la maternité (c'est ainsi que dans les entretiens est formulée la question) n'empêche pas les trois premières de mentionner également les attentions dont elles sont l'objet (« *mis hijos siempre me festejan mi cumpleaños* », D. Paz) et le plaisir des conversations avant ou après l'école.

Quant à Isabel et Rocio qui ont, paraît-il choisi les naissances de leurs enfants en accord avec leur mari, c'est bien au présent qu'elles parlent du bonheur que ceux-ci leur donnent et de la façon dont la grossesse même a été une jouissance (Rocio). Rocio nourrit avec sa fille adolescente un sentiment d'identification heureuse qu'elle reconnaît et tente de maîtriser pour ne pas faire pâtir son fils d'une préférence trop affichée.

RÔLES DE FEMMES. « UNE CHAMBRE À SOI »

L'évaluation de la maternité est un moment privilégié pour établir la comparaison avec sa propre enfance, le traitement personnel donné et reçu, les valeurs et les connaissances transmises, les figures de mère que l'on a connues et celle qu'on incarne soi-même.

Ces souvenirs sont plus volontiers évoqués quand la conversation porte sur l'enfance de la femme que sur ses occupations et ses attentes en tant que mère. Bien que les premiers inspirent certainement d'une manière ou d'une autre les secondes, les éléments explicités de la construction de celles-ci puisent dans l'expérience de toute la vie avec ses étapes successives et la configuration sociale propre à chacune d'elles.

Un cas limite est celui de Doña Paz qui a longuement imité l'attitude de sa mère assujettie à son père puis, à un âge relativement avancé (64 ans), transforme son mode de vie, les rôles respectifs de son mari et d'elle-même, intervient de façon inhabituelle dans la vie de son fils et se sent responsable de ses petits-enfants. L'étape vitale à laquelle elle est parvenue apporte peut-être quelque élément de compréhension. Une fois ses fils mariés, une femme accède à l'état de belle-mère (et de grand-mère), la position féminine de parenté la plus puissante puisque sa propre sexualité n'est plus un enjeu alors qu'elle-même a barre sur le comportement d'un autre couple et de sa progéniture (rappelons-nous des matrones romaines). Pour D. Paz, l'incapacité économique de son mari, l'opportunité d'un emploi et l'alliance avec ses fils se conjuguent pour donner un autre cours à la frustration longuement accumulée et lui permettre d'adopter un comportement radicalement nouveau et de le rationaliser en conséquence.

L'itinéraire de D. Juana, au contraire, a obliqué brusquement à un âge précoce et de par sa propre décision. Issue d'une famille dont la pauvreté exigeait un travail acharné et où la symétrie et la solidarité marquaient les relations interpersonnelles, elle a, semble-t-il, profité de son héritage culturel et incorporé les enseignements tirés des différentes situations traversées au long de sa vie pour adapter le modèle paysan de famille au contexte urbain et au défi de la scolarisation.

Un troisième type de trajectoire est illustré par Rocio et par Isabel qui ont entamé dans l'adolescence et prolongent dans l'âge adulte une évolution progressive et permanente fondée sur la quête de nouvelles connaissances et aptitudes personnelles. Le choix d'une relation de couple définie en termes de partage des responsabilités et des décisions concourt à ce que la maternité ne fasse pas pour elles figure d'achèvement mais représente plutôt une situation et une configuration émotionnelle parmi d'autres. Rocio, plus qu'Isabel qui reste très centrée sur soi, lie explicitement son intérêt pour les autres - parents, amis, clients ou frères en religion - à l'exemple des nombreuses figures maternelles, bienveillantes, qu'elle a approchées dans son enfance et au cours de sa vie adulte.

Julia, en revanche, ne semble pas avoir trouvé les termes d'une conjugaison mutuellement stimulante entre son accomplissement professionnel et ses choix de vie conjugale et de maternité. Le premier couronne une mobilité familiale où elle a pris le rôle moteur, quasi substitutif de ses propres parents, et qui s'alimente émotionnellement de la solidarité fraternelle. Le mariage l'a engagée sur une autre voie (est-ce dû à l'hypergamie ?) où elle se sent tenue d'embrasser les valeurs de son mari et de sa belle-famille et d'assumer une position dominée (malgré un certain soutien de sa belle-mère), ce qui la contraint à de difficiles accommodements pratiques et idéologiques.

L'exemple maternel est déterminant et reste constant pour Candelaria qui imite fidèlement les comportements de sa mère dans l'exacerbation des rôles génériquement marqués au sein du couple, face au travail, dans l'importance différentielle accordée à la scolarité, les valeurs à transmettre par l'éducation. De fait, c'est sa mère qui lui manquait le plus lors de son premier mariage et c'est elle qu'elle est allée rejoindre à Mérida. Actuellement, elles se relaient dans un certain nombre de tâches et bien que ne vivant pas ensemble, commentent et visiblement partagent la même approche des situations quotidiennes. L'accès (qui est resté virtuel dans son cas) à la planification familiale représente l'élément nouveau le plus marquant dans sa vision des conditions actuelles de la vie des femmes.

D. Natalia entretient elle aussi des relations étroites avec sa mère. Elle continue de discuter avec elle les décisions qu'elle doit prendre (celle-ci lui en montrant généralement les aspects les plus difficiles ou risqués), et reçoit ensuite tout son appui moral. Natalia relate son enfance et son adolescence comme « sa vie avec sa mère », mais à la différence de Candelaria, détaille les traits de caractère dont elle a ou non hérité, ce qu'elle fait « mieux que sa mère », certaines connaissances erronées de celle-ci et les rectifications que les docteurs « qui savent plus », ou ses propres enfants qui ont étudié et grâce à cela « pensent un peu mieux », sont capables de lui apporter.

Natalia reste pourtant enfermée dans un discours de dépendance féminine bien qu'elle en démontre le mal-fondé par de nombreux exemples qui illustrent la capacité de sa mère et la sienne propre de prendre des initiatives et d'assurer pratiquement seules l'éducation de leurs enfants. Tout au long de

l'entretien, elle oscille entre la peinture de sa vie « triste », « dans une petite maison qui ressemble à un poulailler », son désir toujours frustré de « de se mettre une jolie robe et sortir se promener », et sa fierté de ce qu'elle a réussi, de l'héritage moral transmis à ses enfants, de la solidarité dont ceux-ci font preuve entre eux (un jeune fils handicapé physique tient une petite boutique achetée par ses frères) et avec leurs parents vieillissants.

Cette vie et la façon dont Natalia la considère laissent peu de place, en dehors de cette fierté - mais ce n'est pas peu - pour conquérir cette « chambre à soi » dont Virginia Wolf fait le symbole et la condition pratique d'un épanouissement des désirs et des aptitudes des femmes (Wolf 1977).

L'espace que chacune est capable d'ouvrir ou de formuler, serait-ce comme un rêve, donne la mesure du chemin qu'elle a parcouru sur la voie d'un développement personnel, et éventuellement d'une transformation culturelle.

Ainsi les « projets » de veuvage et de promenade « sans que personne lui demande où elle a été » de D. Paz, ou celui de Candelaria de devenir coiffeuse quand sa fille la remplacera dans le travail domestique, indiquent à la fois leur besoin de libération, la difficulté de l'obtenir au sein de leur configuration familiale réelle, et l'inflexion urbaine que prend leur désir.

Julia et Isabel ont emprunté, nous l'avons vu, la voie professionnelle pour se forger une place. Après avoir lutté pour « se distinguer, être reconnue, se dépasser » dans les études et le travail de bureau, Isabel prend maintenant le temps de jouir de sa toute petite fille et utilise le réseau d'ami(e)s, connaissances et anciens collègues pour leur vendre des bijoux à tempérament en allant les voir sur leurs lieux de travail, une activité riche de sociabilité, aux horaires souples et fort rémunératrice, qui lui permet d'attendre que son enfant grandisse avant de reprendre ses études universitaires.

Malgré ses difficultés et les accommodements qu'il lui faut développer, Julia réussit malgré tout à exercer avec plaisir sa profession et à libérer de longs moments qu'elle consacre à ses enfants. Elle trouve fort commodes les horaires de nuit qu'elle a choisis (même si elle ne fait que croiser son mari, mais elle ne s'en plaint pas) et semble tout à fait décidée à se perfectionner et obtenir de plus hauts diplômes, encouragée en cela par ses frères et ses sœurs. A la différence d'Isabel, plus individualiste, c'est le sentiment d'accomplissement partagé (singulièrement fraternel) qui la meut et les valeurs familiales conservent toutes leur force.

Rocio et Doña Juana n'ont pas eu le même itinéraire mais elles partagent le même investissement personnel dans des activités sociales extra-familiales. Rocio trouve motif à épanouir sa joie de vivre dans chacune de ses activités professionnelles, la cuisine en particulier, qui lui procure un vif plaisir. Sa vie conjugale semble particulièrement heureuse et elle évoque spontanément son amour pour son mari, mais elle cherche encore au-delà, dans des activités religieuses, de bienfaisance (préparer des repas dans un hospice de vieux) et dans des rencontres amicales, à combler son appétit de sociabilité et d'échanges chaleureux.

Pour sa part, Juana a organisé toute sa vie autour d'un projet familial, forgé avec tenacité, où la réussite professionnelle et morale de ses enfants réalisaient son propre accomplissement. Mais l'âge et quelque aisance lui ont permis de se limiter à vendre chez elle des confiseries, et de consacrer un peu de son temps libre à des activités citoyennes qu'elle partage avec son mari. C'est surtout l'Assemblée des femmes de son quartier, où elle se rend seule et en toute liberté (« *Es la hora de mi reunión, ya me voy, viejo* »), qui lui procure le plus de plaisir et d'enrichissement personnel, et où elle a le sentiment « d'apprendre un peu plus chaque jour ».

CONCLUSION. HÉRITAGES EN CONSTRUCTION

Que nous apprennent donc ces trajectoires personnelles sur le changement social ? L'analyse des contextes sociaux dans lesquels se déroulent ces vies dessine les grandes zones et les mécanismes changeants de l'insertion et de l'exclusion sociale. Mais il faut parvenir à une vue très rapprochée pour en percevoir les conditions d'efficacité et leur action différentielle sur la destinée des personnes. Comment expliquer pourquoi l'extraction paysanne ou indienne pèse sur beaucoup comme un lourd handicap mais n'empêche pas de larges secteurs de la population qui partagent ces origines de connaître les processus de mobilité aboutissant à la constitution des prolifiques classes moyennes ? Comment la scolarisation, au-delà de ses effets incantatoires, impose-t-elle un visage nouveau à la plupart des travailleurs et même des demandeurs d'emploi, et peut-elle cependant être contournée par des personnes sans qualification ? Comment des analphabètes élèvent-elles une génération d'universitaires alors que d'autres familles se perpétuent dans des conditions d'exclusion ?

Une approche individualiste ou événementielle ne pourra que constater certaines situations, sans éclairer ce qui produit leurs différences. Les individus ne subissent pas passivement les conditions qui définissent leur milieu et n'adoptent pas mécaniquement les valeurs dont s'inspirent les comportements de leurs proches. Au contraire, ils s'approprient subjectivement ces conditionnements et ces règles, et modulent de la sorte des réponses personnelles aux situations qui se présentent et aux modèles de comportements offerts (Gonzalez Montes 1994, Stølen et Vaa 1991).

Le suivi des itinéraires personnels offre cette approche multidimensionnelle de l'interaction des sujets avec leur entourage familial, professionnel et local et permet d'apprécier l'émotion qui sous-tend leur perception des situations vécues et la façon dont leur projet de vie s'adapte ou force au changement. Les modèles culturels proposés dans l'enfance puis au long de la vie sont susceptibles d'être révisés ou confortés à travers l'action de chaque personne aux différentes étapes de sa vie, en fonction de ses propres circonstances. Nous avons pu voir l'importance que revêtait pour la construction d'une image de soi puissante ou dominée la nature des relations régnant au sein de la famille d'origine et les rôles attribués à chacun selon son sexe et son ordre de naissance, l'importance reconnue à la scolarisation

ou à l'apport économique des enfants, la capacité et le choix des adolescentes de se marier au plus vite ou de chercher à étudier ou à travailler en dehors du milieu familial, les appuis obtenus et les relations nouées dans ces nouveaux contextes, les décisions prises concernant la maternité et la responsabilité assumée par chacun des conjoints, les rapports de force ou les compromis négociés...

Les parallélismes comme la multiplicité des divergences observées dans les trajectoires montrent bien comme il serait vain de prétendre comprendre les permanences et les discontinuités culturelles, les insertions et les exclusions sociales, ainsi que les processus de constitution de la personnalité des sujets, sans prendre en compte dans un même mouvement et en étroite interaction les conditions sociales dans lesquelles il lui est donné d'agir, ce qu'il (elle) en perçoit, et sa disposition à réviser ses codes culturels et ses projets pour tirer le meilleur parti des situations rencontrées, avec leurs ouvertures et leurs contraintes.

Chaque configuration prise dans la richesse de ses déterminations est unique et ne peut être comparée et généralisée que sur tel, puis tel autre plan, mais jamais globalement sous peine de réduction. Une autre limitation, plus significative, de cette approche réside dans la difficulté d'atteindre par là à une appréhension de la nature structurelle des processus sociaux engagés.

La portée sociale et les effets collectifs de l'action des sujets peuvent trouver un commencement d'évaluation dans des espaces très délimités, en reconstruisant les micro-configurations que produit l'interaction des personnes, dans leur entour familial, et plus largement dans le cadre de leurs relations de travail et de sociabilité. Des indications sont éventuellement fournies par les récits individuels concernant des interactions à plus grande échelle, telles que les relations étroites que maintiennent les membres de familles rurales yucatèques que la pauvreté oblige à vivre écartelées entre la ville où s'installent ceux ou celles qui ont obtenu un emploi et les villages où résident leurs dépendants. L'asymétrie des situations et des rapports contribue sans doute à renforcer la densité des migrations pendulaires qui caractérise Mérida et sa région.

Une réflexion pourrait être amorcée sur les temporalités (une vie, ou une ou plusieurs générations) des divers changements culturels en comparant, par exemple, les plus intimes, tels les rôles au sein du couple et de la famille, et les plus institutionnalisés, tel l'exposition à la scolarité.

Et il faudrait affronter l'analyse du conflit social, à peine évoqué dans ces entretiens à travers quelques références aux difficultés d'accès au marché du travail et aux basses rémunérations, en cernant la façon dont sont « négociés » les termes et les contenus des relations d'exploitation et de domination, à l'interface de différents systèmes culturels et de rapports de force sociaux (Bartra 1980, Torres 1997).

En poursuivant et approfondissant le travail de recherche dans ces différentes directions, sans doute comprendra-t-on mieux selon quelles voies se réélaborent les héritages dans un processus de changement social qui est affaire d'institutions et de processus structurels, mais aussi d'interrelations, de perceptions individuelles et d'émotions.

NOTES

- 1 Selon le recensement général de 1960 où la ruralité définit les localités de moins de 2 500 habitants. Cependant c'est seulement dans les années 1990 que la population vivant dans des villes de 15 000 habitants ou plus devient majoritaire.
- 2 La recherche intitulée « Fecundidad, trabajo y condición femenina », conduite à El Colegio de México, a reçu un financement de la Fondation Rockefeller.
- 3 Une telle obligation, vécue comme une compensation pour ce qu'on n'a pas soi-même reçu, se retrouve dans les allégations sur la maison, ou plus symboliquement « le toit », qu'il faut assurer à ses enfants, justifiant tous les sacrifices et l'engagement éventuel dans des opérations d'achat ou d'invasion de terrains urbains souvent risquées.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTRA A., 1980, *La explotación del trabajo campesino*, Nueva Era, Mexico.
- BERTAUX D., 1994, «Les transmissions en situation extrême. Familles expropriées par la révolution d'Octobre», *Communications*, n° 59, «Génération et filiations».
- BONFIL BATALLA G., 1987, *México profundo. Una civilización negada*, CIESAS/SEP, Mexico.
- BOURDIEU P. 1979, *La distinction*, Les éditions de Minuit, Paris.
- Chayanov A. 1966, *The Theory of Peasant Economy*, The American Economic Association, Homewood, Illinois.
- COOPER J. *et al.* (comp)., 1989, *Fuerza de trabajo femenina urbana en México*, UNAM-Miguel Angel Porrua, Mexico.
- CORNELIUS W. 1980, *Los inmigrantes pobres en la Ciudad de México y la política*, Fondo de Cultura Económica, México.
- COSIO-ZAVALA M.E., 1994, *Changements de fécondité au Mexique et politiques de population*, L'Harmattan/IHEAL, Paris.
- ESTEINOU R., 1996, *Familias de sectores medios: perfiles organizativos y socioculturales*, CIESAS, Mexico.
- GARCIA B. (1995) «Dinámica familiar y calidad de vida», communication, *V Reunión Nacional de Investigación Demográfica en México sobre Hogares, Familias y sus Procesos de Formación y Cambio*, México, junio 5-9 (mimeo).
- GARCIA B. et O. de OLIVEIRA, 1994, *Trabajo femenino y vida familiar en México*, El Colegio de México, México.
- GARCIA B. et O. de OLIVEIRA, 1997, «¿Qué sabemos de nuevo sobre la participación femenina en los mercados de trabajo?», communication *II Seminario de investigación laboral: Participación de la mujer en el mercado laboral*, Mexico (mimeo).
- GONZALEZ DE LA ROCHA, MERCEDES, 1986, *Los recursos de la pobreza. Familias de bajos recursos de Guadalajara*, El Colegio de Jalisco-SSP, Guadalajara.
- GONZALEZ MONTES S., 1994, «Mujeres, trabajo y pobreza en el campo mexicano. Una revisión crítica», GIMTRAP, *Las mujeres en la pobreza*, El Colegio de México, Mexico.
- LEWIS O., 1959, *Five families. Mexican case studies in the culture of poverty*, Basic Books, New York.
- LONG N., 1989, *Encounters at the Interface. A Perspective on social Discontinuities in rural Development*, Wageningen Studies in Sociology n° 27, Pays Bas.
- LOMNITZ L. et MP. Perez-Lizaur 1987, *A Mexican Elite Family 1820-1980*, Princeton University Press, Princeton NJ.
- MASSOLO A. 1992, *Por amor y coraje. Mujeres en movimientos urbanos de la ciudad de México*, El Colegio de México, Mexico.

- OLIVEIRA de, O. *et al.(comp.)*. 1989, *Grupos domésticos y reproducción cotidiana*, UNAM-El Colegio de México-Porrúa, México.
- OLIVEIRA de, O., 1995, «Experiencias matrimoniales en el México urbano: la importancia de la familia de origen» *Estudios Sociológicos*, vol. 13, núm. 38, pp. 283-308.
- PEPIN LEHALLEUR M. et T. Rendón, 1983, «Las unidades domésticas y sus estrategias de reproducción», Appendini K *et al.*, *El campesinado en México*, El Colegio de México, Mexico.
- POIRIER J. *et al.* 1980, *Les récits de vie. Théorie et pratique*, PUF, Paris.
- RAMIREZ L.A., (ed), 1997, *Género y cambio social en Yucatán*, Ed. de la Universidad Autónoma de Yucatán, Mérida.
- ROBERTS B. 1978, *Cities of Peasants*, Edward Arnold, Londres.
- ROUBAUD F., 1994, *L'économie informelle au Mexique. De la sphère domestique à la dynamique macro-économique*, Karthala-Orstom, Paris.
- TORRES G., 1997, *La fuerza de la ironía. Relaciones de trabajo entre los jornaleros del tomate*, CIESAS, Mexico.
- SEGALEN M. 1980, *Mari et femme dans la société paysanne*, Flammarion, Paris.
- SEGALEN M. 1992, «La parenté des sociétés 'exotiques' aux sociétés modernes», *Vers une ethnologie du présent*, op. cit.
- SELBY H. *et al.* 1994, *La familia en el México urbano. Mecanismos de defensa frente a la crisis (1978-1992)*, Conaculta, Mexico.
- STØLEN K.A. et M. Vaa (ed), 1991, *Gender and Change in Developing Countries*, Norwegian University Press, Oslo.
- WOLF V., 1977, *Une chambre à soi*, (trad. Claire Malraux), Ed. Denoël, Paris.

RÉSUMÉ - RESUMEN - ABSTRACT

Le changement social est ici exploré sous l'angle de la subjectivité. L'analyse d'entretiens auto-biographiques de quelques femmes mexicaines d'origine rurale établies en ville s'attache à comprendre comment elles ont mobilisé, adapté, réévalué leur propre héritage culturel et les catégories nouvelles auxquelles elles étaient confrontées, face aux choix et circonstances qui les menaient de leur village natal à leur place actuelle dans la société urbaine. La comparaison approfondie des diverses expériences de vie et de leur cadre familial et social rapproché éclaire les conditions d'efficacité des mécanismes sociaux de marginalisation ou d'insertion et de mobilité, en mettant en perspective les valeurs qu'élaborent ces femmes autour de la scolarité, du travail ou de la maternité, ainsi que leurs conceptions de l'accomplissement personnel.

Se explora aquí el cambio social bajo el ángulo de la subjetividad. El análisis de relatos autobiográficos de algunas mujeres de origen rural que ahora viven en la ciudad intenta explicar cómo movilizan, adaptan u reevalúan su propio acervo cultural y las categorías nuevas que se les presentan, ante las decisiones y circunstancias que las

conducen de su pueblo natal hasta el lugar que ocupan actualmente en la sociedad urbana. Una comparación en profundidad de las distintas experiencias de vida y de su marco familiar y social es necesaria para revelar las condiciones en que los mecanismos sociales de marginalización o de inserción y movilidad cobran eficacia, al poner en perspectiva los valores que estas mujeres elaboran acerca de la escolaridad, del trabajo o de la maternidad, así como sus concepciones de la auto realización.

Social change is here approached under the bias of subjectivity. The analysis of auto-biographical interviews of some Mexican women of rural origins now living in big cities seeks to explain how they used, adapted and reevaluated their own cultural heritage and the new categories they came to confront through their way from rural birthplace to their social place in urban society. Life experiences and the familiar and other close social contexts are thoroughly compared in order to reveal the conditions of effectivity of social mechanisms of exclusion or mobility, by putting under perspective the values elaborated around scolarity, work or motherhood, as well as their conceptions of self accomplishment.

INFORMATION SCIENTIFIQUE

MÉTHODES

COYOLXAUHQUI ET LE WERE-JAGUAR : DE L'OBJET D'ART AU MYTHE

CATERINA MAGNI

L'objet archéologique, et nous songeons plus particulièrement à l'objet d'art, loin d'être un objet inerte et muet est le fruit d'un travail intellectuel qui demande à être déchiffré et compris à sa juste valeur. Riche de sens, l'objet qui était autrefois entouré d'une tradition orale qui le réanimait, parvient à l'archéologue dans sa nudité d'origine, déconcertante au premier abord. Pourtant, lorsque l'archéologue dispose, en sus des données du terrain de sources historiques et/ou ethnographiques, il peut essayer de tisser un réseau de relations entre l'objet et la parole, de manière à lui rendre sa réelle fonction, à savoir celle de véhiculer non seulement un message esthétique, voire émotif mais aussi idéologique.

Nous nous proposons donc de discuter ici du bien-fondé de l'utilisation d'un matériel écrit et/ou oral visant à éclairer le contenu sémantique d'un objet d'art. L'utilisation de la méthode comparative en archéologie a toujours provoqué de vifs débats entre les défenseurs de la démarche d'un côté et ses opposants de l'autre. Il n'est pas question pour nous de détailler cette longue polémique, mais simplement d'essayer de démontrer l'intérêt de l'interdisciplinarité entre archéologie, ethno-histoire et ethnologie dans l'aire culturelle qui nous est propre, c'est-à-dire l'Amérique. Nous aborderons la problématique de l'utilisation du mythe et du système mythique à travers un essai d'interprétation de quelques oeuvres d'art mexicaines.

La démarche qui consiste à rapprocher un objet d'art d'un ou de plusieurs récits mythiques implique de notre part que nous ayons intégré dans notre recherche les présupposés suivants : un continuum historique de la Mésoamérique et l'unité culturelle du continent américain.

Au cours de notre étude, nous avons considéré le mythe en tant qu'entité indépendante et isolée, laquelle est utilisée sur deux registres distincts :

1. le mythe comme source d'analogies immédiates, comme illustration directe : une relation simple lie le mythe à l'objet
2. le mythe comme réservoir de modèles de pensée.

Dans ce deuxième cas, nous avons dégagé à l'intérieur du mythe les relations qui unissent certains de ses termes. Nous avons supposé que des relations ou des systèmes de relation comparables étaient en œuvre dans l'iconographie étudiée. Les configurations, les structures suggérées par le mythe sont alors considérées comme autant d'hypothèses d'interprétation des images.

LE MYTHE COMME ILLUSTRATION DIRECTE

La déesse Coyolxauhqui

Afin d'illustrer le premier niveau d'utilisation du mythe, nous avons choisi un exemple connu par tout spécialiste de la Mésoamérique. Notre choix s'explique par le fait que l'hypothèse interprétative proposée par différents auteurs a été rapidement acceptée et intégrée dans la littérature archéologique. L'avantage offert par ce premier exemple réside donc dans ce consensus général ainsi que dans la clarté de la relation de l'œuvre d'art avec la parole mythique correspondante.

L'objet d'art en question est constitué par un disque de pierre de dimensions très importantes sculpté en relief sur un de ses deux côtés et représentant un personnage féminin décapité, les membres du corps tronçonnés. La présence répétitive du serpent, symbole sacrificiel lié à l'image de la fécondité et la présence de nombreuses têtes décharnées placées notamment à l'articulation des membres, montrent l'obsession du thème de la mort que le sujet même du monolithe exprime avec violence (fig. 1).



FIGURE 1

La conception spatiale de l'image et la dynamique corporelle du personnage en font une des œuvres les plus spectaculaires de l'art aztèque que l'on peut admirer dans les salles du Musée du Templo Mayor, au cœur de l'ancienne capitale aztèque de Tenochtitlan et dans le centre historique de l'actuelle ville de Mexico, où la pièce a été exhumée en 1978. Sa position d'origine aux pieds de la pyramide jumelle du Templo Mayor (à proximité des marches qui conduisent au sanctuaire dédié à Huitzilopochtli) ainsi que son iconographie ont amené les chercheurs à y reconnaître la représentation de la déesse Coyolxauhqui.

E. Matos Moctezuma, qui a dirigé les fouilles du Templo Mayor, considère l'ensemble architectural comme un lieu de réactualisation des mythes, parmi lesquels celui qui narre le meurtre de la déesse Coyolxauhqui perpétré par son propre frère Huitzilopochtli (Matos, 1986 ; Ségota, 1995). Dans la version du mythe relatée par Sahagun (1975, 1981) l'épisode du meurtre suit de près la naissance du dieu guerrier :

« Il existe une sierra nommée Coatepec près de la ville de Tulla : là vivait une femme du nom de Coatlicue, mère d'un certain nombre d'Indiens appelés Centzonuitznaua, qui avaient une sœur nommée Coyolxauhqui. Cette femme Coatlicue balayait chaque jour sur la Sierra de Coatepec, pour faire pénitence. Il arriva un jour que, tandis qu'elle balayait, une petite boule de plumes semblable à une pelote de fil, tomba sur elle. L'ayant prise, elle la plaça sur son sein, près du ventre, au dessous de ses jupons. Après avoir fini de balayer, elle voulut la reprendre et ne la trouva plus. Or on prétend qu'elle en devint enceinte ». Cette première partie du récit met l'accent sur l'aspect surnaturel de l'acte fécondateur. Par la suite c'est la rage et la honte éprouvées par Coyolxauhqui et les Centzonuitznaua face à l'insolite grossesse de leur mère, qui seront relatées. Naît ainsi le désir de vengeance, auquel la naissance de « Colibri de gauche » mettra fin :

« Huitzilopochtli naquit, portant une rondache bleue, appelée teneuch, avec un dard de même couleur : sa figure était peinte et sa tête surmontée d'un ornement en plumes qui s'y trouvait collé : sa jambe gauche était frêle et couverte de plumes, ses cuisses et les bras étaient également peints en bleu. Huitzilopochtli ordonna à un nommé Tochancalqui de mettre le feu à un serpent fabriqué en bois de pin appelé xiuhoatl. Celui-ci l'alluma et ce fut avec cela que Coyolxauhqui fut blessée et mourut, mises en pièces. Sa tête resta sur cette sierra de Coatepec... »

Le récit s'achève avec la victoire du dieu sur ses frères.

Bien que l'on puisse observer quelques variantes du mythe chez d'autres chroniqueurs, la rivalité entre Huitzilopochtli et Coyolxauhqui ainsi que l'épisode du sacrifice de la déesse sont partout confirmés.

Or, sans vouloir rentrer dans l'interprétation idéologique du mythe aztèque (Cf. Duverger, 1983, pp. 279-302 ; Taube, 1994, pp. 76-82 ; Alcina Franch, 1984, etc.), il est intéressant pour nous de constater la parfaite concordance entre l'objet d'art et la parole mythique. En effet, comme de nombreux auteurs l'ont déjà souligné, la pyramide du Templo Mayor apparaît comme représentative de Coatepec « La montagne du serpent » ; à ses pieds et du côté du sanctuaire de Huitzilopochtli, gît la déesse Coyolxauhqui démembrée. Nous attirons l'atten-

tion non seulement sur la correspondance de l'iconographie avec la description du mythe ci-dessus rapporté, mais aussi sur le souci de constituer une mise en scène du récit. La position du monolithe par rapport au cadre architectural montre qu'il est important de considérer l'articulation de l'objet d'art avec l'extérieur, lequel devient un élément actif d'un système plus vaste.

Dans ce premier exemple, la proximité temporelle et spatiale qui existe entre l'objet d'art et le mythe justifie aisément la démarche comparative. Dans l'exemple suivant, nous privilégierons volontairement la distance temporelle et géographique, afin d'essayer de démontrer la validité de la méthode dans des conditions d'étude moins favorables.

LE MYTHE COMME MODÈLE DE PENSÉE

Le «Were-jaguar» olmèque

Nous abordons ici le deuxième niveau d'étude du mythe, à l'intérieur duquel nous allons tenter de dégager les relations entre les différents termes. D'autre part, l'analyse de l'image nous permettra de savoir si l'iconographie met en jeu un système de référence analogue au discours verbal. Autrement dit, notre intérêt se porte sur la structure interne du récit et de l'image.

L'image choisie, qui appartient au corpus iconographique olmèque, est connue par les spécialistes non seulement en raison d'une forte fréquence, mais aussi parce que source (notamment dans les années 1970-1980) de nombreux débats interprétatifs que l'on peut considérer comme dépassés de nos jours. Il s'agit de la figure du «Were-jaguar»¹. L'artiste olmèque a juxtaposé, dans une même créature, des traits anthropomorphes à des traits zoomorphes créant ainsi un être hybride mi-homme et mi-animal. Cet être «fantastique» s'appelle conventionnellement «Were-jaguar», en raison de ses caractéristiques félines (fig. 2 a-b).

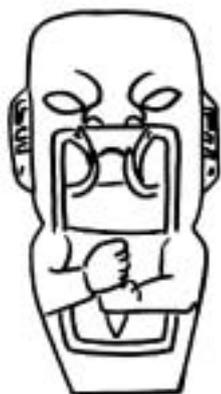


FIGURE 2 A



FIGURE 2 B

Cependant, certains auteurs ont mis en doute la composante jaguar et sur la base d'une comparaison d'attributs morphologiques et ont remplacé dans la figure du Were-jaguar, le félin par le crapaud (Furst, 1981 ; Bailey Kennedy, 1982), par le crocodile (Stocker *et al.*, 1980) et par le serpent (Luckert 1976). La lecture de l'image qu'ils ont proposée s'appuie sur une observation visuelle, de type naturaliste. Ces hypothèses, dont certaines offrent un vif intérêt en raison des données qu'elles mettent en jeu (ex. la thèse de P. Furst est riche en informations ethnologiques) demeurent néanmoins fragiles et discutables. Dans un premier temps, on peut essayer de résoudre ces controverses en utilisant le même langage naturaliste. Ainsi, on peut par exemple objecter à la thèse de P. Furst qui considère les crocs bifides du Were-jaguar comme les derniers restes de la peau du batracien avalée au moment de la mue, que l'iconographie olmèque représente la denture menaçante de l'être hybride au moyen de quatre crocs, et plus rarement de deux. De surcroît, ils sont plantés verticalement au milieu de la gueule trapézoïdale, ce qui empêche de les confondre avec les extrémités de l'épiderme de l'amphibien situées, lors de la phase finale d'absorption de la peau, aux coins de la gueule. Nous pourrions ainsi diversifier les exemples, mais il est ici préférable de renvoyer le lecteur à un article précédent qui expose ce type de contre-arguments (Cf. Magni 1994 b : 348-49).

À présent, l'intérêt réside non pas dans un discours morphologique qui aurait trait à l'anatomie animale, mais dans un autre niveau de lecture qui fait appel à la fois à une vision d'ensemble de l'art olmèque et à la «pensée mythique». En effet, la figure hybride du Were-jaguar peut être lue en tant que relation entre deux termes : l'homme et l'animal, ou plus précisément l'homme et le jaguar.

Nous savons que la «pensée mythique» explore, entre autres, les différents degrés de la relation homme-animal (végétal). Elle imagine des «possibles». Ainsi les frontières entre l'univers humain, animal (et végétal) peuvent apparaître parfois bien définies, parfois totalement brouillées. Le thème de l'animal allié/ami/parent ou de son antinomique ennemi est courant dans la mythologie. Outre ces «situations extrêmes», la pensée mythique conçoit des «situations intermédiaires» où les termes se rapprochent, voire fusionnent entre eux.

Les mythes nous racontent des expériences de métamorphose. Des hommes ou des animaux se transforment en plantes ; des hommes se transforment totalement ou partiellement en animaux ou en monstres ; des animaux s'humanisent en parlant ou en utilisant des technologies humaines, des animaux échangent entre eux leur forme, etc. Certains indices peuvent néanmoins indiquer la vraie identité du personnage. C'est ainsi que quelques anomalies du comportement aident deux femmes Chulupi (Paraguay) à démasquer derrière l'apparence humaine, un jaguar :

« ...un jour un jaguar à forme humaine arriva dans un village. Il s'approcha de deux femmes seules qui se lamentaient sur leur triste sort de femmes abandonnées. Le jaguar se mit à pleurer lui aussi, mais à sa manière de pleurer elles virent bien que ce n'était pas un homme.

... Une des femmes proposa à l'homme de la farine qu'il accepta. Mais comme les dents du jaguar, à la différence des nôtres, sont inégales, toute la farine ressortait entre les crocs.

Les femmes se rendirent compte que ce n'était pas un homme. Pour s'en débarrasser les deux femmes lui proposèrent d'aller chercher de l'eau. L'homme partit pendant que les deux femmes le guettaient. Au début, il marchait comme un homme. Mais à une courbe du chemin, il s'inclina et se mit à marcher comme un jaguar... (Clastres, 1992, pp. 11-20).

Le mythe suivant des Indiens Mataka (frontière Brésil-Paraguay) montre inversement les conséquences néfastes de la métamorphose homme-animal :

« *Un homme alla à la pêche avec sa femme. Il grimpa dans un arbre pour capturer des perroquets qu'il lançait ensuite à sa compagne. Mais celle-ci les dévorait. « Pourquoi manges-tu les perroquets ? » demanda-t-il. Dès qu'il fut redescendu, elle lui brisa la nuque d'un coup de dents. Quand elle revint au village, ses enfants accoururent pour voir ce qu'elle apportait. Elle leur montra la tête de leur père et prétendit que c'était une tête de tatou. Pendant la nuit, elle mangea ses enfants et prit la brousse. Elle s'était changée en jaguar. Les jaguars sont des femmes.* » (Levi-Strauss, 1964, p. 107).

Parfois l'échange entre homme et animal n'est qu'apparent, l'homme se déguise plus simplement et imite la posture ou les cris animaux. Inversement l'animal s'habille d'une parure humaine, emprunte une posture ou une gestuelle inhabituelle. Dans la pensée indienne, ce déguisement extérieur (peinture corporelle, ornementation, costume...) est parfois perçu comme une réelle métamorphose, comme en témoigne le mythe suivant des Indiens Chulupi :

Ahtita est désigné par la communauté pour aller tuer Stabu'un, le grand aigle chasseur d'hommes, qui sème la panique. Pour ce faire, le héros du récit eut l'idée de se transformer. Il se peignit la face avec le jus rouge d'un fruit et s'en alla chez Stabu'un.

C'est grâce à son beau visage, très joliment peint, que Ahtita arrive à séduire les fils de Stabu'un et à parvenir jusqu'à lui ... (Clastres, 1992, pp. 22-26).

Tous les cas de figures semblent avoir fait l'objet d'une réflexion, donc d'un conte, d'un récit, d'une anecdote... autrement dit, le mythe évoque aussi l'impossible, voire l'interdit. Il y a mobilité des formes, ce qui ne va pas sans rappeler l'époque primordiale, soit l'époque d'indistinction où les hommes ne se différenciaient pas des autres éléments de la nature.

Si l'on regarde du côté des images olmèques on s'apercevra qu'elles font également état de degrés différents dans la relation homme-animal. Mais, remarquons que la pensée olmèque dresse un tableau complet uniquement avec la figure du jaguar (Magni 1994 a). C'est ainsi que l'art olmèque dépeint les situations que nous pouvons qualifier «d'extrêmes» (alliance/parenté et antagonisme) et «d'intermédiaires» (identification, métamorphose, échange d'apparence au moyen du déguisement). Ces manifestations artistiques suggèrent une exploration systématique de la relation homme-jaguar et de sa réciproque. Dans cette optique, la figure hybride du Were-jaguar apparaît véritablement comme un maillon d'une chaîne qui relie l'homme au jaguar à travers des étapes multiples.

Au-delà des indices morphologiques, la cohérence du système de pensée qui entoure la figure du jaguar nous semble pouvoir répondre de manière plus constructive aux controverses sur l'identité du «Were-jaguar», et ce, en ouvrant un champ d'investigation prometteur.

Les mythes qui proposent la thématique du rapport homme-animal, empruntés aux sociétés amérindiennes contemporaines, qu'elles soient d'Amérique du Nord, centrale ou d'Amérique du Sud, nous aident à réanimer l'image olmèque, laquelle semble mettre en jeu des correspondances analogues entre les deux termes.

La créature composite olmèque

Dans notre troisième et dernier exemple, nous présentons à nouveau une image familière à l'art olmèque, voire mésoaméricain qui est celle de la créature composite. Parfois appelé 'monstre', la créature composite ou fantastique est le fruit de l'intellect et de l'imaginaire. Composée par des attributs clés empruntés à des espèces animales biologiquement existantes, elle apparaît comme une agrégation de formes traitées de manière schématique.

Sous une apparence désordonnée, l'animal composite est en réalité le résultat d'un procédé de catégorisation du monde animal, régi par des règles précises.

Dans l'art olmèque, nous pouvons classer les créatures fantastiques en trois catégories : les animaux à caractère félin, les animaux à caractère reptilien, les animaux à caractère félin-reptilien. Les espèces animales associées au félin et au reptile sont l'oiseau et/ou le poisson. Les attributs empruntés à l'oiseau et au poisson sont naturellement les plus caractéristiques : l'aile, le bec crochu et la crête de plumes pour le premier, les nageoires, les branchies ou le corps et la queue pour le deuxième.

Les associations animales se font donc à partir de deux chefs de file : le félin et le reptile qui deviennent aériens et/ou aquatiques par l'adjonction d'attributs anatomiques réels. De manière générale, l'artiste ajoute au félin et au reptile des capacités qu'ils ne possèdent pas dans la réalité biologique, jouant essentiellement sur une composition double, soit à deux acteurs, plus rarement sur une triade.

Il existe un ordre et une organisation des éléments ainsi que des «règles» de complémentarité et d'incompatibilité. C'est ainsi que l'eau, la terre et l'air sont à la fois opposés et complémentaires. Ce jeu de combinaisons est régi par un principe de compénétration, et éventuellement de 'métamorphose'. Comme nous venons de le voir pour la figure du Were-jaguar, l'addition ou la juxtaposition de traits animaux et/ou humains suggère la possibilité de l'interchangeabilité des formes. Or, il est extrêmement intéressant d'observer qu'un grand nombre de mythes de sociétés amérindiennes contemporaines foit appel à des règles analogues. À titre d'exemple, nous rapportons ici un récit des Letuamas d'Amazonie colombienne :

L'ANACONDA, LE JAGUAR ET L'AIGLE

« Dans les premiers temps, quand ils empruntaient les fleuves, les quatre Ayas (ancêtres des Letuamas) voyageaient sous la forme d'anacondas et sous la forme de jaguars quand ils traversaient la forêt. Ainsi les Letuamas disent-ils que l'anaconda se transforme en jaguar et vice-versa.

... *L'apparence extérieure de ces animaux est trompeuse : l'anaconda et le jaguar peuvent échanger leurs peaux. Le jaguar, vêtu en anaconda, pénètre dans l'eau tandis que l'anaconda, habillé en jaguar, part vers la forêt. L'anaconda échange sa peau avec l'aigle pour voler. Lorsque l'anaconda chemine seul dans la forêt, la nuit, à la recherche d'animaux endormis qu'il pourra engloutir, les Letuamas ne s'en étonnent pas. Il est obligé de sortir sous cette forme quand il n'arrive pas à trouver le jaguar pour échanger sa peau.*

Cependant chaque animal conserve les caractéristiques propres à son espèce: c'est pourquoi l'aigle, que l'on voit seulement manger le jour, se met à chasser la nuit quand il a échangé sa peau avec l'anaconda.

... *Le jaguar se transforme aussi en aigle. Cette transformation est évidente quand l'aigle tue un cerf et l'emporte entre ses serres.* » (Palma 1991, pp. 101-104).

Le récit relate une sorte d'alliance entre animaux qui prévoit l'échange des formes uniquement entre les espèces animales en question. Chaque animal conserve néanmoins les caractéristiques propres à son espèce. C'est ainsi que l'anaconda, le jaguar et l'aigle peuvent se transformer entre eux, de façon à accéder aux trois milieux (fleuve, forêt, air) et aux trois moyens de locomotion (nager, courir, voler) distincts qui les caractérisent. Grâce au don de la métamorphose, le jaguar pourra par exemple s'élever dans les hauteurs à l'image de l'aigle et sonder les profondeurs aquatiques à l'image du serpent d'eau. Il faut voir, entre autres, dans cette communion animale une volonté d'unification d'éléments ou de plans cosmiques apparemment inconciliables².

Cependant, la permutabilité ne semble être autorisée que dans le cas où les animaux en question partagent des propriétés ou des habitudes communes. Un terrain de médiation est indispensable pour que la métamorphose s'accomplisse. Dans le récit, l'interchangeabilité entre l'anaconda, le jaguar et l'aigle est légitimée par le fait que l'anaconda est un reptile à la fois terrestre et aquatique, que le jaguar peut aussi bien grimper aux arbres et nager que l'aigle pêcher dans les rivières et marche sur terre (Cf. Hugh-Jones S., 1979, p. 124). Ces dénominateurs communs sont d'ailleurs utiles à l'Indien pour expliquer des anomalies dans le comportement des animaux : si l'aigle, espèce diurne, chasse la nuit, c'est parce qu'il s'est changé en anaconda. Si un aigle tue un cerf et l'emporte entre ses serres, il faut se méfier de son apparence qui est trompeuse. Il s'agit en effet d'un jaguar transformé en aigle.

La triple alliance qui s'explique dans le mythe par une essence commune des trois animaux mythiques (Palma 1991, p. 101), rappelle les compositions olmèques qui échangent volontiers les aptitudes entre les espèces. On peut supposer que les créatures indifférenciées de l'art olmèque évoquent directement les temps mythiques de la création, époque d'indistinction où les différentes espèces animales n'étaient pas encore définies. Ces créatures d'essence mythique devaient très vraisemblablement illustrer des récits, difficilement reconstituables. D'autre part, comme dans le mythe letuama, on observe l'importance de la place occupée par les carnassiers. Les créatures olmèques épousent les traits du jaguar, du serpent, du crocodile, de l'oiseau de proie et du poisson. Autrement dit, de prédateurs, et non des moindres, rivaux de l'homme. En général, nous pouvons

affirmer que l'intérêt des Olmèques à l'égard des animaux est proportionnel à leur aptitude prédatrice. Cet intérêt décroît notablement pour les «victimes» de la chaîne alimentaire. Les représentations d'herbivores et de proies sont en effet très rares (Magni, « Identificación... », 1994). Il apparaît ainsi que l'un des critères de choix des animaux qui peuplent les mythes amérindiens, soit justement la relation que chaque classe d'animaux entretient avec les hommes sur le plan alimentaire.

À travers ces trois exemples empruntés au monde amérindien, nous avons essayé de démontrer la légitimité de la démarche comparative en archéologie. Certes, le chemin reste périlleux, imposant au chercheur beaucoup de prudence dans le choix de son matériel d'étude. Toutefois, cette démarche demeure à nos yeux, une méthode de travail valide, qui a pour effet de décroquer des disciplines généralement promptes à s'ignorer.

NOTES

- 1 L'iconographie du 'Were-jaguar' se caractérise, au niveau du visage, par les motifs suivants : gueule trapézoïdale avec ou sans crocs acérés, parfois délimitée par des lignes parallèles ; nez épaté aux narines grandes ouvertes ; fente frontale avec ou sans motif végétal, œil en amande ou en forme rectangulaire, traversé parfois par la bande oculaire verticale ; sourcils en flamme.
- 2 La tendance à la multiplication des traits et à l'unification des plans cosmiques va s'accroître au sein des cultures mésoaméricaines tardives. Songeons à la figure de Quetzalcoatl : le serpent à plumes qui n'est autre qu'un savant mélange entre l'oiseau, le serpent et le jaguar. Espèces animales symbolisées par les attributs-clés : plumes, langue bifide, crocs et griffes.

BIBLIOGRAPHIE

- ALCINA FRANCH, José, « El Nacimiento de Huitzilopochtli : Analisis de un mito del Mexico prehispanico » in *El mito ante la Antrouologia v la Historia*. Centro de Investigaciones Sociologicas, Madrid, 1984.
- BAILEY KENNEDY, Alison, « Ecce Bulo : The Toad in Nature and in Olmec Iconography » in *Current Anthropology*. 23 (3) : 273-290, Chicago, 1982.
- CLASTRES, Pierre, *Mythologie des Indiens Chulupi*, Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Paris, 1992.
- COE, Michael D., *Mexico*, Londres, Thames & Hudson, (1ere éd. 1962), 1984.
- DUVERGER, Christian, *L'origine des Aztèques*, Paris, Ed. Seuil, 1983. (Coll Recherches anthropologiques).
- FURST, Peter, « Jaguar Baby or Toad Mother : A New Look at an old Problem in Olmec Iconography » in *The Olmec and their Neighbours*, Dumbarton Oaks, Washington, 1981.
- HUGH-JONES Stephen, *The Palm and the Pleiades : Initiation and Cosmology in Northwest Amazonia*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.
- LEVI-STRAUSS, Claude, *Le cru et le cuit*, Paris, Ed. Plon, 1964.

- LUCKERT, Karl W., *Olmec Religion a key to Middle America and beyond, Oklahoma*, Ed Norman, University of Oklahoma Press, 1976.
- MAGNI, Caterina, *Essai d'interprétation de l'iconographie olmèque*, Mexique Thèse de Doctorat, EHESS, Paris, 1994.
- MAGNI, Caterina, « Identification et fonction de l'animal dans l'art olmèque » in *Lares*, 1994, vol. 60, n°3, pp. 339-356, Florence, Ed. Leo Olschki.
- MATOS MOCTEZUMA, Eduardo, *Vida y muerte en el Templo Mayor*, Mexico, Ed. Occano, 1986.
- PALMA, Milagros, *Les Letuamas gens de l'eau : mythes et légendes de l'Amazonie*, Paris, Ed. Côté-femmes, 1991.
- SAHAGUN, Bernardino F., *Historia general de las cosas de Nueva España, México*, Ed. Porrúa, 1975. (Coll. Sepan Cuantos).
- SAHAGUN, Bernardino F., *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne* Paris, Ed. Maspero, 1981. (Coll. La Découverte).
- SEGOTA, Durdica, *Valores plásticos del arte Mexica*, México, Instituto de Investigaciones Estéticas, UNAM, 1995.
- STOCKER, Terry, MELTZOFF, Sarah, ARMSEY, Steve, « Crocodilians and Olmecs : Further Interpretations in Formative Period Iconography » in *American Antiquity*, 1980, n°45, pp. 740-758. Washington
- TAUBE, Karl, *Miti aztechi e maya*, Milan, Ed. Mondadori, 1994.
-

LECTURES

Victoria CHENAUT et Maria Teresa SIERRA (coord.), *Pueblos indígenas ante el derecho*, Mexico, CIESAS, CEMCA, 1995, 370 p.

Pueblos indígenas ante el derecho rassemble les études de plusieurs chercheurs, avocats et anthropologues, spécialisés sur la question indigène. Présentées lors d'un colloque intitulé : «Orden jurídico y formas de control social en el medio indígena», qui s'est tenu à Veracruz du 2 au 4 juillet 1992, ces études concernent les relations des hommes à un ou plusieurs systèmes normatifs. Observant les comportements humains dans les communautés indigènes mexicaines, les auteurs mettent en évidence les rapports que ces groupes développent face au droit étatique ou national, d'une part, et aux règles de leur communauté, d'autre part. Les questions abordées sont définies autour des axes thématiques suivants : les droits ethniques et leur rapport à l'ordre juridique national ; l'intersection entre les normes et les pratiques sociales ; les conflits entre les différents degrés de juridiction ; la relation entre le territoire et le caractère politique des dynamiques qui affectent les régions indigènes.

L'un des objectifs de cet ouvrage est de déterminer le champ d'investigation de l'anthropologie juridique. Les auteurs s'interrogent sur ce qui doit être compris sous le vocable « juridique » dans une acception qui serait celle de l'anthropologie juridique. Esteban Krotz en donne une définition : « le juridique est l'ensemble des éléments théoriques et pratiques au moyen desquels, dans une société donnée, se trouvent définis les conflits sociaux importants et au moyen desquels les décisions attenantes à ces conflits se trouvent justifiées ». Le droit apparaît alors comme un instrument - celui du pouvoir, celui des hommes - et comme l'expression du consensus social. Ces caractères lui confèrent une grande flexibilité.

La méthodologie envisagée repose sur la théorie des conflits. À partir d'une observation de la phase processuelle, et de

celle qui lui est immédiatement antérieure, certains auteurs s'interrogent sur la finalité du droit dans une société donnée. Les études montrent que les indigènes cherchent une conciliation, un compromis et que le spectre du droit national, fondé souvent sur l'idée de réparation, suffit parfois à faire respecter les normes locales. De même, les données démographiques ont une influence sur les objectifs du droit, comme le montre Roberto Valera qui observe que les sociétés dites simples, i.e. peu peuplées, sont contraintes à réintégrer leurs délinquants par le biais d'un compromis tandis que les sociétés complexes peuvent se permettre d'enfermer leurs délinquants sans porter atteinte à l'équilibre démographique. Ainsi, il y a une contradiction entre le système juridique de l'État et ceux des communautés. Les indigènes utilisent l'une ou l'autre des instances lorsque l'une ou l'autre des normes semble répondre au but recherché. Il s'agit d'une utilisation stratégique du droit, rendue possible par la relation du système juridique hégémonique sur les systèmes normatifs indigènes.

Sur la question de l'importance attachée aux systèmes indigènes, l'ouvrage nous apprend que la protection des normes indigènes est en grande partie assurée par l'État qui se charge de pourvoir aux moyens de préservation des cultures indigènes. L'article 40 de la Constitution dispose en effet que « le gouvernement doit pourvoir à la protection des droits culturels de la population indigène du pays ». Il apparaît alors que l'État est en conflit avec lui-même en tentant de préserver le pluralisme culturel du pays tout en homogénéisant le droit car, selon Scott S. Robinson, l'indépendance culturelle des communautés indigènes est sous-tendue par une indépendance juridique. De même, les organisations communautaires indigènes sont obligées d'accomplir deux tâches contradictoires : représenter le contrôle cacique et assurer la défense des intérêts des communautés. Cela conduit les peuples indigènes à chercher une reconnaissance de leurs droits non plus au

niveau communautaire ou national, mais par l'intermédiaire des organisations internationales et le droit international public.

Les remarques que nous pourrions adresser à l'ouvrage sont de deux ordres : les auteurs ont voulu faire une compilation des débats qui avaient eu lieu en 1992 et l'ouvrage reprend la chronologie de ces débats en négligeant souvent la logique de l'enchaînement des thèmes abordés. Il eut été souhaitable que les articles se répondissent les uns aux autres, ce qui n'est pas le cas. D'autre part, il nous a semblé que les définitions des concepts utilisés faisaient parfois défaut. Le lecteur est alors promené entre notions, concepts, théories, pratiques et exemples sans guide. Toutefois, le thème est extrêmement complexe donc l'objet du livre était très ambitieux car il entendait en faire le tour et il nous est donné, pour la première fois, un aperçu relativement complet de l'ensemble des questions relatives aux rapports entre culture juridique indigène et droit national. C'est le mérite de cet ouvrage.

oOo

Henri FAVRE, Marie LAPOINTE (coord.), *Le Mexique de la réforme néolibérale à la contre-révolution. La présidence de Carlos Salinas de Gortari (1988-1994)*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1997.

Résultat d'un colloque organisé par l'Université Laval (Québec) en novembre 1994, cet ouvrage collectif esquisse un bilan provisoire du mandat présidentiel de Carlos Salinas de Gortari (CSG). A partir d'une approche pluri-disciplinaire (histoire, économie, relations internationales, sociologie et sciences politiques), les douze contributions constatent que le sexennat 1988-1994 marque un tournant majeur dans l'histoire du Mexique.

C'est durant cette période que se concrétisent et s'accroissent les tendances amorcées dès la fin des années 1970. Conséquence de l'essoufflement du modèle post-révolutionnaire, la crise financière de 1982 contraint l'État mexicain à de profondes réformes de type néo-libéral. Commence alors un douloureux processus d'adaptation aux nouvelles contraintes imposées par l'intégration à l'économie

mondiale. La privatisation du secteur public, l'ouverture de l'économie nationale, la réforme de l'article 27 de la Constitution et l'intégration de l'agriculture mexicaine au marché nord-américain sont autant de manifestations de cette rupture.

Dans l'opinion des auteurs, la «contre-révolution saliniste» achève un cycle historique et annonce le retour du Mexique au capitalisme libéral, bien que la démocratisation politique se fasse encore attendre.

Dans le chapitre premier, Marie Lapointe introduit le lecteur au contexte historique et aux « Antécédents : De la crise des années 1930 à celle des années 1980 ». Pour mieux évaluer la rupture que le Mexique opère avec son passé récent, il convient en effet de retracer les contours du modèle protectionniste d'industrialisation substitutive des importations, qui avait emporté l'adhésion des élites mexicaines depuis 1940. Pourquoi et comment ce modèle s'épuise-t-il au cours des années 1970 ?

Suite à cette contextualisation historique générale, Alejandro Alvarez passe à l'analyse de l'un des phénomènes économiques les plus marquants du sexennat : Les privatisations au Mexique entre 1988-1994, et l'économie politique de la fabrication de millionnaires. L'auteur ne se limite pas à montrer la façon dont se sont produites les privatisations, mais s'attache à expliquer leurs conséquences socio-politiques dans le contexte de la rupture du pacte social et de la crise politique qui s'ensuit.

Alexandre Minda se penche, pour sa part, sur « Le rôle des investissements étrangers dans le nouveau modèle de développement ». Après avoir été boudé par les investisseurs suite à la crise financière de 1982, le Mexique retrouve son attrait avec la signature de l'Alena. Les capitaux étrangers, perçus longtemps comme une atteinte à la souveraineté nationale, deviennent prioritaires dans le développement économique du pays.

Quant au bilan provisoire de l'Association de libre-échange nord-américaine (Alena), Teresa Gutierrez-Haces le trace « à travers un regard sur la crise économique de 1995. Pour ce faire, elle remonte dans l'histoire mexicaine afin de reconstituer le contexte qui a précédé à la négociation et à la signature de l'Alena.

Dans une optique plus canadienne, Ivan Bernier et Martin Roy étudient « Les conséquences de l'Aléna sur les relations du Canada avec le Mexique ». Pris au dépourvu par l'annonce d'un accord de libre-échange entre le Mexique et les États-Unis, le Canada n'a pas tardé à demander son intégration aux négociations. Pour évaluer leur impact sur les relations mexicano-canadiennes, les auteurs analysent les négociations et l'ampleur du changement amorcé.

Revenant au Mexique, Ilan Bizberg se penche sur « La restructuration productive et la transformation du modèle des relations industrielles entre 1988-1994. » L'auteur étudie plus particulièrement la réponse syndicale à la restructuration économique et la modification des relations industrielles, ainsi que les nouveaux rapports entre l'État et le syndicalisme.

Gerardo Otero, Peter Singelmann et Kerry Preibisch analysent ensuite « La fin de la réforme agraire et les nouvelles politiques agricoles au Mexique ». À partir de l'étude des producteurs de canne à sucre et de maïs, les auteurs dégagent les principales implications sociales du passage d'une politique agraire publique à la régulation par le marché. Une restructuration lourde en conséquences, tant pour les agriculteurs que pour l'État.

Julio Moguel évalue, quant à lui, « Le programme mexicain du combat à la pauvreté (1989-1994) ». Mis en place pour contrecarrer les effets sociaux du réajustement économique, le *Programme national de solidarité* (Pronasol) n'est pas parvenu à éviter l'appauvrissement de la population mexicaine. Pour l'auteur, cet échec s'explique par la corruption publique, elle-même liée aux structures corporatives et autoritaires de l'État mexicain. Le bilan qu'il trace du programme doit permettre d'en corriger les futures lignes d'action et de conception.

Josefina Zoraida Vasquez propose une évaluation de « La modernisation de l'éducation » entre 1988 et 1994. À l'instar de ses prédécesseurs, le gouvernement de CSG a tenu à proposer sa propre réforme en matière d'éducation. Comme par le passé, cette dernière a souffert d'une durée d'implantation trop limitée. Face à la complexité des problèmes affrontés, six ans s'avèrent insuffisants pour obtenir des résultats satisfaisants. Mais la réforme s'est

également heurtée à l'ampleur de la crise économique, qui a amené à réduire les budgets consacrés à l'éducation.

Dans une perspective plus politique, Anne Pivron s'intéresse à l'émergence du principal parti de la gauche mexicaine : « *Le Parti de la Révolution Démocratique*, vers l'institutionnalisation d'une organisation partisane ». Fondé à l'initiative de Cuahtémoc Cardenas suite à l'échec électoral du *Front Démocratique National*, le PRD revendique la démocratisation du Mexique et propose une alternative radicale au programme néolibéral impulsé par le *Parti de la Révolution Institutionnelle*. Sa consolidation se heurte néanmoins aux divergences et aux tensions entre ses diverses factions internes.

Silvia Gomez Tagle retrace, enfin, « La réforme politique. Partis et élections pendant le sexennat saliniste ». Depuis 1976, on assiste à l'essor de multiples partis oppositionnels, tant de droite que de gauche. Les réformes économiques qui suivent la crise financière de 1982 ébranlent les bases corporatistes et clientélistes de l'État post-révolutionnaire. En 1988, la légitimité du PRI se voit fortement contestée lors des élections les plus controversées depuis 1928. Confronté à une pression sociale grandissante, le président Salinas de Gortari concède trois réformes électorales. Pourtant, il n'est pas aisé d'évaluer l'état actuel du système politique mexicain. Alors que le PRI semble résister à la crise, la réapparition de la violence politique constitue un indicateur alarmant de la décomposition du régime.

Pour conclure ce vaste panorama, Henri Favre propose une analyse du soulèvement zapatiste du premier janvier 1994. Un phénomène qui, par son ampleur et ses répercussions médiatiques, peut être qualifié comme « Le révélateur chiapanèque ».

L'auteur s'oppose véhément aux interprétations qui présentent le néozapatisme comme un mouvement démocratique, populaire et « post-moderne ». Il refuse également de l'inscrire dans la continuité des soulèvements indigènes qui ont caractérisé l'histoire du Chiapas. Remettant en cause la base indigène de l'insurrection, Henri Favre cherche à expliquer la nouveauté du conflit à travers l'étude de son contexte social.

Pour ce qui est de la forme de l'ouvrage, le lecteur sera frappé par la cohabitation équilibrée d'articles en langue française et espagnole. Ce choix cosmopolite a le mérite de souligner la coopération académique internationale, mais ne facilite pas l'accès du public monolingue à l'ensemble des recherches.

Concernant le fond, les douze contributions s'accordent sur une interprétation convergente du sexennat de Carlos Salinas de Gortari. Avançant de multiples arguments qui soutiennent une rupture historique majeure, les auteurs fournissent autant d'éléments qui appellent une discussion plus approfondie. 459 pages de réflexions propices à nourrir un débat de grande actualité au Mexique.

Willibald Sonnleitner
(CREDAL-ERSIPAL)

oOo

Reinaldo ROJAS, *Historia social de la región de Barquisimeto en el tiempo histórico colonial 1530-1810*, Caracas, Academia Nacional de la Historia, 1995, 398 pp. coll. « Fuentes para la Historia Colonial de Venezuela », n°229.

Somme d'histoire régionale représentant pour le moins une dizaine d'années de recherches, cet ouvrage se présente cependant et avant toute chose comme une tentative revendiquée d'histoire sociale dont les termes sont très précisément définis et affirmés. Il s'agit en fait du deuxième volet d'une vaste entreprise d'histoire régionale, celle de la région de Barquisimeto (située grosso modo au nord-ouest de Caracas) qui nous avait déjà valu une étude fort détaillée de l'encomienda dans la région choisie (volume également publié dans cette collection). Prolongement et approfondissement à la fois, ce travail s'attache à définir plus précisément l'espace régional, en tant que « produit de la société », et ses dynamiques propres (démographiques, économiques), depuis la période préhispanique, en d'autres termes dans la longue durée. D'où, après une justification et une mise en perspective des concepts utilisés (histoire sociale, globale, voire structurelle), une étude de l'espace géohistorique de la région choisie, dont il faut rappeler qu'elle comprend également

les centres urbains de Carora et de El Tocuyo. La deuxième partie de cette somme d'histoire régionale est en effet consacrée cet espace régional, et à ses cadres chronologiques, plusieurs étapes pouvant être distinguées : 1530 est le « présent historique » de ce que l'auteur qualifie de « provincia caiquetía de Variquecemetos »; de 1530 à 1620 se produit la désarticulation de l'organisation sociale caiquetía ; c'est également le moment où sont fondés les premiers centres de peuplement et de colonisation; 1620-1690 : des noyaux de peuplement que sont les pueblos et villas créés au XVI^e siècle, on passe à aux pueblos de doctrina (de indios), élément clé du fonctionnement ultérieur de l'encomienda; 1690-1780 est une période d'expansion et de consolidation de l'espace régional, tant du point de vue social qu'économique; enfin, le « présent géohistorique colonial » comprend les années 1780-1810, jusqu'à la rupture induite par la révolution d'Indépendance.

La troisième partie privilégie en revanche les dynamiques internes : ainsi les processus démographiques, ceci depuis la période préhispanique (approche archéologique et ethnohistorique à la fois), à partir des trois centres urbains mentionnés. Il n'est pas dépourvu d'intérêt de signaler que l'auteur prend en compte dans cette analyse détaillée des cycles démographiques le rôle joué par une institution qu'il connaît bien, l'encomienda, thème de son précédent ouvrage, ainsi que par les « pueblos de doctrina » dont l'influence sera remise en question à partir de 1650 et jusqu'à 1750, par l'action des pères capucins. 1750 voit la stabilisation du processus étudié. Une quatrième partie aborde la structure économique et sociale de la région : sont successivement prises en compte la propriété de la terre (propiedad territorial), ses origines et son évolution (qui nous vaut d'ailleurs des développements conséquents sur les relations existant entre les différentes formes de propriété et d'exploitation du sol et l'institution connue sous le nom de señorío, dans le cas de Cocorote et de la vallée d'Aroa, ceci au XVII^e siècle; ou encore une étude des « composiciones de tierras » dans les juridictions de Barquisimeto et de El Tocuyo au XVIII^e siècle; ou encore une étude des formes de

propriété communale indigène, occasion à revenir sur la question à vrai dire centrale, des « pueblos de doctrina » mais également des terres dites de resguardo); les activités productives, minières ((mines de cuivre et d'or), agricoles (production de canne à sucre, de cacao, de blé, élevage caprin), ou commerciales (farine, cuirs et peaux, tissus).

La société de classes et de castes volontiers décrite par les spécialistes du Vénézuéla colonial, et sur laquelle se conclut cette quatrième partie, fait appel à différents modes d'analyse puisque sont pris en compte l'évolution de la « traite indigène » au régime de l'encomienda (1530-1552), les relations entre l'encomienda et le développement de l'esclavage dans la région (ceci jusqu'en 1718), et enfin une analyse en termes de classes sociales et de « castes » proprement dites à la fin du XVIII^e siècle. Les phénomènes de pouvoir font l'objet d'une cinquième partie, consacrée à ses représentants officiels (depuis les antécédents aborigènes jusqu'à la mise en place des institutions espagnoles) mais aussi aux élites locales (aux différents clans familiaux) dont l'action au sein du cabildo il s'agirait d'une « aristocratie municipale » selon la caractérisation bien connue de Laureano Vallenilla Lanz- justifie l'étude approfondie; sans oublier les nombreuses insurrections et soulèvements qui émaillent l'histoire de la région pendant la période coloniale (la célèbre révolte des esclaves des mines d'or de Buria sous la direction d'un personnage passé à la postérité sous le nom de « el Negro Miguel » (1553); diverses révoltes de cimarrons (ainsi le zambo Andresote en 1731-1734), ou encore, pendant la même période, contre les représentants de la trop célèbre Compañía Guipuzcoana (le cabildo de San Felipe en 1740-1741), etc.). Dans cet essai d'histoire globale, les phénomènes culturels de sont pas davantage oubliés. Mieux, ils font l'objet d'une mise en perspective en fonction du contexte global qui est celui de la Capitanía general du Venezuela : manifestations artistiques en tant que modes d'expression (artisanat, musique et danses (référence au tamunangue)) ou au contraire élitistes, croyances et

représentations -rubrique qui ne saurait passer sous silence le phénomène religieux et culturel que constitue le culte de Maria Lionza, dont les origines remontent précisément à la période coloniale- tous éléments qui contribuent à forger une « culture régionale ».

En digne héritier de l'histoire économique et sociale prônée par Federico Brito Figueroa, directeur de ce qui est à l'origine une thèse de doctorat, Reinaldo Rojas nous offre donc un « essai de compréhension historique globale », des cadres structurels régionaux et de leur évolution conjoncturelle, en d'autres termes un ensemble de réflexions d'ordre méthodologique (le concept d'histoire sociale est un thème de discussion sans cesse renouvelé) qu'illustre parfaitement le cas de Barquisimeto. Cet ouvrage, récompensé au Venezuela et qui a remporté l'année dernière le prix Silvio Zavala, ouvre donc la voie à des comparaisons fructueuses, non seulement à l'échelle du pays lui-même (les synthèses d'histoire régionale de cette valeur, malgré le développement remarquable de cette discipline au cours des dernières années, ne sont pas légion) mais également de l'Amérique espagnole. Nous ne citerons à cet égard qu'un exemple, celui de l'encomienda, désormais amplement traitée pour plusieurs régions vénézuéliennes, mais dont l'étude comparée dans le cadre de l'Amérique espagnole n'a, jusqu'à présent, véritablement pas éveillé la curiosité des chercheurs. Un thème donc à dépoussiérer (nombres d'ouvrage sur ce sujet pour d'autres régions d'Amériques, remontent en effet à quelques ... décennies) peut-être. Et, en ce qui concerne cet ouvrage dont il faut souligner par ailleurs qu'il est truffé de références historiographiques françaises (de Marc Bloch à François Furet, en passant par Jean Bouvier, Albert Soboul, Lucien Febvre, Pierre Vilar pour n'en citer que quelques uns), un modèle d'histoire régionale dans le meilleur sens du terme.

Frédérique Langue

oOo

Georges BAUDOT, *México y los albores del discurso colonial*, México, Nueva Imagen, 1996, 388 pp.

La parole échangée, voire son absence ou l'incompréhension radicale, le doute, la surprise, les résistances ou le rejet. Telles sont les circonstances sur lesquelles s'édifient les premiers contacts induits par la « découverte ». C'est en effet d'une manière quelque peu chaotique que se construit le discours qui devait exprimer cette relation d'un type nouveau, celle de la rencontre de « deux mondes ». Le propos de cet ouvrage est précisément de reconstituer ce processus comme toute récurrent dans l'histoire des contacts entre civilisations, en s'appuyant sur un concept clef, celui de transculturation, à travers ses succès mais aussi ses limites, voire ses échecs, tant il s'avère difficile, aléatoire, de dire l'autre. On ne manquera pas de se faire à soi-même l'observation suivante : cet ouvrage porte lui-même la marque de ce procès au sens linguistique du terme, dans la mesure où il est la résultante d'une réflexion qui s'étend sur plusieurs années. Il regroupe en effet des articles parus dans diverses revues spécialisées, aussi bien en France, au Mexique, en Espagne, qu'aux États-Unis, des articles dont certains font l'objet pour la première fois d'une traduction en français.

Cette reconstitution d'un parcours historique dans le meilleur sens du terme se fonde sur une constatation, celle de l'altérité radicale qui préside aux premiers contacts. Une altérité qu'il convient de prendre en compte — démarche qui reste l'exception chez la plupart des américanistes — depuis les deux regards en présence. Dans une première partie intitulée « Encuentro de dos mundos », l'auteur nous offre ainsi un panorama de la cosmogonie indigène et du mode d'appréhension véhiculé par les premières « images » destinées à exprimer l'indicible, d'en donner à tout le moins une grille de lecture, et, dans une certaine mesure, un support conceptuel. Ici, le langage n'est pas seulement le fait de l'écrit (chroniques a posteriori) ou celui de l'oralité : les représentations, rituelles, magiques ou religieuses occupent une place essentielle. D'où le passage, voire le détour par l'iconographie afin mettre en valeur la perception par les uns et les autres, d'un

nouveau monde, en une « transfusion aussi bien sémantique et culturelle, que physique ». Ce qui implique également une tentative d'appréhender l'autre suivant une démarche analogique, en faisant appel par conséquent aux modèles culturels existants, comme l'a montré James Lockhart dans l'un de ses ouvrages récents.

La nature profondément invasive de ce contact prime toutefois sur le dialogue qui s'instaure entre les deux cultures : le regard du découvreur n'est pas seulement celui de l'émerveillement, de la surprise manifestée par un Bernal Díaz del Castillo ou par Cortés devant l'immensité et la splendeur de la légendaire Mexico Tenochtitlán (chap. 7. « México, la ciudad que nadie esperaba », deuxième partie : « Hombres y resistencias »). C'est aussi celui du colon sur la route des Indes, de l'aventurier en quête de richesses dont la nature spirituelle ou morale reste sujette à caution. C'est aussi celui de l'effondrement démographique qui affecte la population indigène de Nouvelle-Espagne (chap. 11) dont l'exacte appréhension en termes historiques fut, comme le rappelle l'auteur, le fait des Franciscains. Comme le souligne G. Baudot à maintes reprises, la question primordiale qui se pose lors de l'élaboration du « premier discours de l'Amérique moderne », est celle de l'« autre inattendu », celle de la reconnaissance d'identités appelées — en vertu même de cette « transculturation » — à devenir plurielles (voir en particulier le chapitre 6). En témoigne l'itinéraire suivi par la noblesse aborigène de Mésoamérique, « dans ses résistances et sa volonté de permanence », même contrainte à l'exil en Espagne, ou encore les revendications exprimées par les caciques indigènes, ainsi les Zutuhiles de Santiago de Atitlán (chap. 8 : « Pretendientes al imperio mexicano en 1576 », chap. 9 : « los primeros exilios americanos : las desventuras de la nobleza azteca en la España del siglo XVI » ou chap. 10 : « Un señorío guatemalteco según sus caciques indígenas, a fines del siglo XVI »)). Le confirment tout aussi bien, mais a contrario cette fois, les inquiétudes voire la méfiance ressenties par la Couronne d'Espagne à l'égard de la noblesse de Nouvelle-Espagne, qu'elle soit indigène ou qu'elle descende en ligne directe des premiers conquistadores.

Sur ce terrain par nature incertain, tout en variabilité, qu'est celui des métissages culturels, prendre en compte les premiers discours qui se situent sur les « marges » (nous préférons cette expression à l'adjectif « marginal », moins riche en nuances) de cette histoire en construction, ne manquait pas d'attrait (troisième partie : « Transculturación y discurso colonial »). Les écrits de Motolinía et de ses disciples franciscains, la veine millénariste et le discours métahistorique en avaient sans nul doute tracé la voie. Les mythes préhispaniques se trouvent revisités, réinterprétés voire réhabilités sous la plume de Fernando de Alva Ixtlilxóchitl. La « littérature historique », fruit d'une toute première transculturation, initie ainsi un dialogue entre Quetzalcoatl et le message chrétien. Elle établit véritablement les bases d'une « filiation américaine » qui s'inscrit dans le nouveau discours évangéliste et politique de la colonia. C'est dire l'importance de certaines individualités, en particulier de deux personnages féminins, en partie marginalisés car vulnérabilisés par leur condition : la Malintzin, initiatrice tout à la fois d'un discours politique et d'un dialogue avec la conquérant (Cortés), et Sor Juana Inés de la Cruz, la « dixième muse » d'une culture populaire amérindienne et métisse. S'y ajoutent, dans un ordre d'idées quelque peu différent mais tout aussi orienté vers une remise en question de la symbolique propre à l'ordre colonial, celui des corsaires et flibustiers qui écumant les côtes de la Nouvelle-Espagne. Ils sont Français, Hollandais ou Anglais. Leur parole est violence, négation iconoclaste du discours colonial. Est-ce à dire que le flibustier incarne ici une « contreculture », le « projet d'une société marginale » qui trouverait au XVIIe siècle un certain écho dans la région yucateca ? Ou son itinéraire n'est-il que l'un des avatars de cet « espejo enterrado » poétisé par Carlos Fuentes ? C'est là l'une des nombreuses hypothèses, des multiples pistes, parfois dérangementes, que suggère la lecture de cet ouvrage riche d'enseignements mais aussi, dans une perspective historiographique, d'interrogations majeures. La plus séduisante est peut-être celle qui consiste à évoquer cette acceptation de l'Autre, cette ouverture manifestée en définitive par les

Amérindiens, cette « disposición intelectual, que se sitúa en las antípodas del pensamiento colonial, que llega hasta las fuentes éticas y filosóficas del gran dualismo americano ... » (p. 72).

Aux confins de l'ethnohistoire et de l'histoire des représentations, cette recopilación initie ainsi une problématique plurielle — et par là-même particulièrement attrayante — de la formation des identités culturelles. A la différence du cosmographe étudié par Frank Lestringant, et qui crée véritablement son propre univers, chroniqueurs, voyageurs, et littérateurs expriment ici des images plus qu'ils n'en créent. Dans le même temps, ils puisent dans le répertoire iconographique et l'imaginaire de l'Europe moderne, effectuent à l'occasion un retour aux traditions bibliques pour expliquer les origines des peuples amérindiens (voir Mendieta, dont les écrits sont sur ce point explicites, chap. 6 : « El otro inesperado », p. 115). L'auteur montre bien comment les contradictions apparentes du processus d'évangélisation, avec sa suite de démons et de sortilèges, deviennent en fait des modes d'appréhension privilégiés de la réalité américaine. Les spécialistes de la période pourront bien entendu discuter l'emploi de certains concepts — celui de « transculturation » demeurant de toute évidence l'un des plus controversés.

Mais il faut rappeler ici la difficulté de cet exercice d'analyse qui aborde la période la plus confuse de l'histoire d'Amérique. Bartolomé Bennassar rappelait à cet égard qu'il s'était écoulé une bonne dizaine d'années entre l'événement-fondateur proprement dit (1492) et la compréhension « approximative » de celui-ci. C'est dire l'importance de la notion d'expérience, de la nécessité de la comparaison effectuée avec le monde connu. Ces rappels, dûment présents tout au long de cet ouvrage, permettent dès lors de mettre en valeur non seulement le regard que l'Occident portait sur ces mondes nouveaux, mais surtout la reconstitution de ces destins croisés, et de ce que l'on peut considérer comme la genèse d'une société métisse.

Frédérique Langue

INSTITUTIONS

EL COLEGIO DE MICHUACAN

Le Colegio de Michuacán est un établissement public d'éducation supérieure, indépendant des instances universitaires mexicaines. C'est une institution qui se consacre à la recherche en sciences sociales ainsi qu'à la formation de jeunes chercheurs en ce domaine. Fondé par l'historien Luis González y González en janvier 1979, le Colegio se trouve au centre-ouest du Mexique, dans la ville de Zamora, agglomération située dans le Michuacán, à mi-chemin entre Morelia, la capitale de l'État, et Guadalajara, la deuxième ville de la fédération. Le Colegio de Michuacán compte actuellement une quarantaine de chercheurs ainsi qu'une quarantaine d'étudiants, inscrits en maîtrise ou en doctorat. Les chercheurs, comme les étudiants, ne travaillent pas seulement sur l'occident du Mexique mais sur l'ensemble du pays. Au Mexique, la maîtrise est ouverte aux étudiants qui possèdent déjà une licence (bac+4, dont l'obtention est sanctionnée en outre par une thèse). Habituellement, la maîtrise se déroule sur trois ans, et elle se conclut par une deuxième thèse.

La création d'un établissement qui ressemblerait au Colegio de México (fondé dans les années quarante à Mexico) avait été une vieille aspiration des fondateurs de ce dernier, que la tendance à la décentralisation des années 1970 permit de concrétiser. Naquirent tout d'abord les centres d'Etudes en anthropologie sociale et en histoire. L'anthropologie culturelle, politique, économique, l'écologie, l'ethnohistoire, et l'archéologie ont été les grandes lignes de recherches du centre d'études en anthropologie sociale ; ses chercheurs, qui se rendent constamment sur le terrain, ont contribué à la conformation

d'une banque de données sur la région. En histoire, furent privilégiés en un premier temps les travaux sur l'époque coloniale et, en particulier, ceux qui portaient sur l'Église ; actuellement les recherches entreprises dans ce centre sont plus diversifiées : on y trouve aussi des spécialistes du XIXe siècle et de l'époque contemporaine, l'histoire économique et politique, la géographie historique, l'histoire de l'art, y ont leur place.

Deux autres centres virent le jour dans les années suivantes: les études rurales et les études des traditions. Les études rurales furent créées par Jean Meyer dont l'objectif était de contribuer à résoudre les problèmes des campagnes mexicaines ; il est devenu le plus multidisciplinaire des centres du Colegio ; les mouvements politiques, la redéfinition des formes traditionnelles et domestiques d'organisation, la migration vers les États-Unis, ont été les principaux sujets de recherches développés. Quant au centre des études des traditions, il a principalement pour but la connaissance des sociétés indigènes, et surtout celle des Tarasques, le principal groupe indien de la région. Les chercheurs du centre d'études rurales travaillent aussi sur la culture latine au Mexique ; ils réalisent par exemple, en ce moment, une traduction de l'encyclopédie *Mundus symbolicus*, écrite au XVIIe siècle par l'érudite Picinelli, dont a paru déjà le premier tome, en édition critique bilingue (espagnol et latin).

Depuis une dizaine d'années, il existe, par ailleurs, au Colegio de Michuacán, un programme d'études doctorales en sciences sociales, à distance, destiné aux étudiants qui possèdent déjà une solide

INSTITUTIONS

formation en ce domaine; ils sont sélectionnés sur dossier et doivent présenter deux fois par an les résultats de leurs recherches. Le directeur de thèse de ces étudiants fait partie du Colegio tandis que les membres du comité assesseur, qui est attribué à chacun d'entre eux, peuvent appartenir à d'autres établissements, aussi bien nationaux qu'étrangers. Ces étudiants sont tenus de suivre des cours complémentaires de formation au Colegio ou dans d'autres centres d'études supérieures, sur conseil de leur comité respectif. Cette formation, comme toutes celles qu'offrent le Colegio, est éventuellement ouverte aux étrangers.

Il est important de signaler que tous les étudiants du Colegio sont entièrement consacrés à leurs études, en tant que boursiers du gouvernement fédéral mexicain, à l'exception de ceux qui sont inscrits dans le programme à distance du doctorat. Dès leur entrée au Colegio, les activités et le rendement académiques de chaque boursier sont étroitement supervisés par un tuteur, choisi parmi les chercheurs du centre auquel il est rattaché.

À partir de la prochaine année universitaire (1999-2000) nos programmes seront objets d'une réforme qui consiste à réduire la durée des études supérieures conduisant au doctorat. Après deux ans de cours, les étudiants qui désirent aller au delà de la maîtrise pourront poursuivre leur cursus

universitaire dans le cadre d'un doctorat scolarisé. Les étudiants seront ainsi en mesure de terminer leurs études en quatre ans, et de se consacrer ensuite à leur thèse de doctorat. Mais il leur sera possible aussi d'interrompre leurs études au niveau de la maîtrise, dont l'obtention dépendra du mémoire rédigé à cet effet. Quant au doctorat à distance en sciences sociales, il continuera à exister, selon les mêmes modalités.

Le Colegio ne dépend pas uniquement, pour la formation des étudiants, de ses propres chercheurs. Un vaste programme annuel d'échanges et ainsi que d'invitations de professeurs rattachés à d'autres établissements d'enseignements supérieurs (mexicains ou étrangers) est élaboré dans chacun des quatre centres (anthropologie, histoire, études rurales, traditions). Certains chercheurs viennent seulement au Colegio de Michoacán pour y donner une conférence, tandis que d'autres restent sur place pendant trois mois afin d'offrir un enseignement complet, tous les cours étant trimestriels.

Tout au long de l'année, des séminaires spécifiques et des symposiums sont organisés par différents membres de l'institution. Un colloque annuel a lieu fin octobre. Le dernier a porté sur «L'eau. Environnement et développement au Mexique», et le prochain, intitulé «Le Mexique dans le monde hispanique», se déroulera du 27 au 29 octobre 1999.

EL COLEGIO DE MICHOACAN
Martínez de Navarrete 505, Las Fuentes, Zamora, Mich. C.P. 59800, MEXIQUE
Tel.: 00-52-351-57100 - Fax: 00-52-351-55307

Adresse électronique des différents centres:

Anthropologie:

cea@colmich.cmich.udg.mx

Histoire:ceh@colmich.cmich.udg.mx

Études Rurales:

cer@colmich.cmich.udg.mx

Traditions:cet@colmich.cmich.udg.mx

Pour plus de renseignements, consulter par internet la page web du Colegio:
<http://www.colmich.edu.mx>

RELACIONES

REVUE DU COLEGIO DE MICHOACAN

Une intense activité éditoriale caractérise aussi le Colegio de Michoacán, la plupart des livres étant publié entièrement par le Colegio, même si les coéditions deviennent de plus en plus nombreuses. Le Colegio de Michoacán édite également une revue trimestrielle, *Relaciones*, dont le numéro 75, consacré à la géographie et à l'histoire, vient de sortir. Cette revue est ouverte aux chercheurs en sciences sociales du monde entier mais ne publie, jusqu'à présent, que des articles et compte-rendus en espagnol.

Quelques mois après la création du Colegio, au début de l'année 1980, a paru le premier numéro de *Relaciones*. *Estudios de historia y sociedad*. Depuis lors, cette revue trimestrielle a été éditée sans interruption.

À cette publication collaborent non seulement les professeurs du Colegio mais aussi des chercheurs rattachés à d'autres centres d'études mexicains ou étrangers. *Relaciones* accueille des travaux en espagnol de spécialistes internationaux dans différents champs des sciences sociales (essentiellement: histoire, anthropologie, sociologie et études rurales). Les éditeurs de la revue ont toujours privilégié, en premier lieu, la publication d'articles de fond, mais aussi les éditions critiques de sources documentaires inédites, les compte-rendus de livres concernant l'histoire du Mexique et, en particulier, ceux qui traitent de travaux académiques pas assez bien commercialisés. Chaque article reçu est remis à un spécialiste du sujet abordé (choisi par l'éditeur de la revue), qui évalue la qualité académique du travail et peut éventuellement recommander à l'auteur de réaliser certaines modifications. Cette révision ne dure que quelques semaines et la durée d'attente pour la publication ne dépasse généralement pas un semestre.

Depuis vingt ans, la revue est passée par différentes étapes mais s'est toujours caractérisée par la publication de travaux importants. Certaines modifications ont été introduites fin 1996, la principale consista à choisir pour chaque numéro un thème général sur lequel portent la plupart des articles, mais tous les numéros comprennent aussi une section de mélanges. La maquette a également changé, on y a notamment multiplié photos et illustrations. En 1997, la revue a été incluse dans la liste des publications agréées par Conseil national des sciences et technologies du Mexique. Il existe déjà deux index de *Relaciones* : ces derniers sont élaborés environ tous les 20 numéros; le troisième paraîtra en janvier 1999, à l'occasion du vingtième anniversaire de l'établissement.

Des échanges se font avec plus de 92 institutions nationales (centres de recherches et bibliothèques) et 27 étrangères. Pour l'étranger, Le prix de la revue est d'environ 50 francs par numéro et l'abonnement annuel est de 200 francs. Les numéros thématiques, publiés jusqu'à présent, portent sur les sujets suivants: «Peuplement et sociétés de frontière» (n° 69), «Les conquêtes» (n° 70), «Au fil du temps : les relations culturelles entre l'Europe et l'Amérique hispanique» (n° 71), «Le concept de région en sciences sociales» (n° 72), «La monarchie espagnole : les groupes politiques locaux et la cour de Madrid» (no. 73), «La santé, l'expérience et la maladie» (n° 74) et «Histoire et Géographie» (n° 75). Tous ces numéros sont encore disponibles. Les prochains auront pour thème «La ville de Mexico» (n° 76) et «L'historien et les images» (n° 77). Chaque numéro comprend environ 300 pages en tout, soit sept articles en moyenne, outre les compte-rendus et les documents publiés.

Chantal Cramaussel et Oscar Mazín

POUR LES SOUSCRIPTIONS ET ACHATS DE NUMÉROS DE <i>RELACIONES</i> , S'ADRESSER AU DÉPARTEMENT DES PUBLICATIONS DU COLEGIO DE MICHOACAN :	
Publica@colmich.cmich.udg.mx	Relacion@colmich.cmich.udg.mx